

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DE SANDINO ET FONSECA AU « COMANDANTE » DANIEL : L'ÉVOLUTION
DU SANDINISME À PARTIR DE L'EXPÉRIENCE DES JEUNES DE LA
JUVENTUD SANDINISTA

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
ROSELYNE GAGNON

JUILLET 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Il y a maintenant plus dix ans que j'apprenais à connaître le Nicaragua pour la première fois et la résilience de sa population, blessée par la guerre et seize ans de politiques néolibérales austères. Ce projet de mémoire est l'aboutissement de plusieurs années de recherches sur le pays et d'apprentissages sur son contexte socio-historique entamés au baccalauréat. Il n'aurait pas été possible sans ce premier séjour en avril 2005 dans un Nicaragua profondément sandiniste et nostalgique de la révolution.

Je souhaite tout d'abord exprimer toute ma gratitude à ma directrice de recherche, Nancy Thede, pour avoir démontré un intérêt dès le début pour mon projet de mémoire, et pour sa patience et ses conseils tout au long de ce cheminement. J'aimerais remercier ma mère de m'avoir transmis dès mon plus jeune âge un grand intérêt pour l'histoire et un désir d'étudier. Ce mémoire n'aurait pas été possible sans son soutien continu et son engagement dans mes études. Je remercie également ma famille et mes ami-e-s qui m'ont soutenu et encouragé jusqu'à la fin. Je remercie Adriana Pozos pour son aide précieuse dans la transcription des entrevues, Anne-Lise Pierre pour la relecture et les corrections, ainsi que mes collègues et amies au Comité pour les droits humains en Amérique latine pour leur support, leur flexibilité et leur compréhension au cours de ces dernières années de maîtrise, et pour m'avoir permis de concilier travail et rédaction.

Merci à toutes les personnes qui m'ont accueilli au Nicaragua, qui ont démontré un intérêt envers mes recherches, et qui m'ont permis d'établir des liens avec les jeunes sandinistes. Merci à tous ceux et celles qui ont partagé avec moi leur opinion sur la situation politique du Nicaragua, alimentant mes réflexions.

Enfin, je souhaite exprimer toute ma gratitude envers les personnes rencontrées au cours de mes études à l'UQAM et toutes les opportunités qui m'ont été offertes. Je tiens à souligner l'appui financier du Ministère des relations internationales et de la Francophonie, des Offices jeunesse internationaux du Québec (LOJIQ) et de l'Association étudiante des cycles supérieurs en science politique.

DÉDICACE

Aux nicaraguayens, nicaraguayennes, jeunes sandinistes et vétérans
qui ont accepté de partager leur histoire, ma plus profonde
reconnaissance.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES ABBRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	ix
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LA FORMATION DE L'IDENTITÉ SANDINISTE DES JEUNES : UN CADRE CONCEPTUEL	14
1.1 La jeunesse	15
1.2 L'identité	16
1.3 Le développement de l'identité à travers la socialisation politique	18
1.3.1 Les travaux sur la socialisation politique.....	19
1.3.2 Les milieux propices à la socialisation politique	21
1.3.3 Le développement cognitif et la consolidation de l'identité	23
1.3.4 La socialisation et la transmission intergénérationnelle du traumatisme...	25
1.4 L'expérience individuelle dans les sociétés d'après-guerre et postrévolutionnaires	28
1.4.1 Mannheim et la théorie des générations.....	29
1.4.2 La mémoire collective.....	31
1.5 Le discours et la création de la légitimité.....	32
1.6 Applicabilité du cadre conceptuel et opérationnalisation	34
CHAPITRE II	
LE NICARAGUA ET LE SANDINISME	38
2.1 De Sandino à Fonseca : la naissance du sandinisme.....	39
2.1.1 Augusto C. Sandino, Général des hommes libres	39
2.1.2 Carlos Fonseca et la construction du sandinisme	44
2.2 Les années 1970 et la révolte populaire	50
2.3 De 1979 à 1990 : la victoire et la défaite du sandinisme	55

2.4 La transformation et l'adaptation du FSLN au 21 ^e siècle	61
2.4.1 Le FSLN dans l'opposition : 1990 à 2006	63
2.4.2 Le sandinisme depuis 2007	66
2.5 Conclusion : les fondements du sandinisme	69
CHAPITRE III	
LEÓN, LA LIBÉRALE	73
3.1 La communauté autochtone de Sutiaba.....	74
3.2 Le réveil de Sutiaba.....	76
3.3 León, première capitale de la Révolution	80
3.4 León à l'époque actuelle : le contexte de l'analyse de l'identité des jeunes sandinistes	85
CHAPITRE IV	
LA FORMATION DE L'IDENTITÉ DES JEUNES SANDINISTES.....	88
4.1 Grandir dans la période d'après-guerre : la socialisation politique des jeunes sandinistes	89
4.1.1 Les récits narratifs familiaux.....	90
4.1.2 La transmission d'une tradition sandiniste.....	95
4.2 L'engagement dans la <i>Juventud Sandinista</i> et la formation de l'identité politique	100
4.2.1 L'histoire de la <i>Juventud Sandinista</i>	100
4.2.2 La <i>Juventud Sandinista</i> : l'école sandiniste	103
4.2.3 L'implication dans la <i>Juventud Sandinista</i> actuelle.....	109
4.2.4 L'instrumentalisation des jeunes à travers la <i>Juventud Sandinista</i>	112
4.2.5 Les rapports clientélistes.....	116
4.3 Synthèse et bilan	119
CONCLUSION	123
5.1 Sur la formation de l'identité des jeunes sandinistes	124
5.2 La construction du sandinisme et sa légitimité	125
5.3 Le rôle des jeunes sandinistes d'aujourd'hui	127

5.4 Vers une recherche approfondie sur les jeunes sandinistes	129
ANNEXE A	
LISTE DES ENTREVUES RÉALISÉES	132
ANNEXE B	
CANEVAS D'ENTREVUE AVEC LES JEUNES	133
ANNEXE C	
GRILLE D'ANALYSE DES DONNÉES	134
ANNEXE D	
CARTE DU NICARAGUA	135
ANNEXE E	
CARTE DE LA VILLE DE LEÓN ET DE SUTIABA	136
BIBLIOGRAPHIE	137

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1 Filiations idéologiques de Sandino	43
2 Muraille à Estelí au Nord du Nicaragua.....	67
3 Façade du Palais National de Managua	70
4 Extrait du cahier de la Campagne d’alphabétisation.....	105
5 « Brigadistes hier, réservistes aujourd’hui, sandiniste pour toujours! »	106
6 Marche pour le travail et la paix	115

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

ALN	<i>Alianza Liberal Nicaragüense</i> (Alliance libérale nicaraguayenne)
CDS	Comités de défense sandiniste
CPC	<i>Consejos de Poder Ciudadano</i> (Conseils de pouvoir citoyen)
EMECU	École magnétique-spirituelle de la commune universelle
FER	<i>Frente Estudiantil Revolucionario</i> (Front étudiant révolutionnaire)
FSLN	Front Sandiniste de libération nationale
G.N.	<i>Guardia Nacional</i> (Garde Nationale)
MRS	<i>Movimiento de renovación sandinista</i> (Mouvement de rénovation sandiniste)
PLC	<i>Partido Liberal Constitucionalista</i> (Parti libéral constitutionnaliste)
PSN	Parti socialiste du Nicaragua
UNAN	<i>Universidad Nacional Autónoma de Nicaragua</i> (Université nationale autonome du Nicaragua)
UNO	<i>Unión Nacional Opositora</i> (Union nationale d'opposition)

RÉSUMÉ

En 2006, près de seize ans après la fin de la Révolution sandiniste au Nicaragua, le Front Sandiniste de libération nationale (FSLN) était élu avec à sa tête Daniel Ortega Saavedra, ancien révolutionnaire et président du Nicaragua dans les années 1980. Onze ans après les élections de 2006, le FSLN est toujours au pouvoir avec le soutien, entre autres, des masses populaires, celles qui avaient joint les rangs de la guérilla dans les années 1970. Leurs enfants, maintenant âgés dans la vingtaine, sont impliqués dans la *Juventud Sandinista*, un vaste mouvement de participation juvénile et un vestige important de la Révolution sandiniste. Cette recherche s'intéresse à l'évolution et aux transformations du sandinisme, de l'époque de Sandino à aujourd'hui, à partir de l'expérience de la nouvelle génération de jeunes sandinistes. En première partie de cette recherche, nous ferons état des transformations du sandinisme, de Sandino au FSLN d'aujourd'hui. Ensuite, grâce à des entrevues réalisées avec six jeunes sandinistes dans la ville de León au Nicaragua en 2015, nous analyserons le processus de socialisation politique qui a eu lieu au sein des familles sandinistes au lendemain de la guerre des années 1980, ainsi que l'engagement des jeunes dans la *Juventud Sandinista* et le rôle que joue actuellement cette dernière dans le projet de société du FSLN. Nous espérons que cette recherche saura éclaircir de nombreux questionnements quant à l'évolution du sandinisme et à sa capacité à se perpétuer dans le temps.

MOTS-CLÉS : Nicaragua, sandinisme, FSLN, jeunesse, *Juventud Sandinista*, socialisation politique

*Pendant de longues années, dans la terreur, l'obscurantisme, la
domination des partis réactionnaires et le conservatisme de
l'intellectualité nicaraguayenne, le nom de Sandino n'était qu'un
murmure.*

– Carlos Fonseca, 1970

INTRODUCTION

L'analyse du contexte politique actuel du Nicaragua est un processus complexe et doit prendre en considération un bon nombre de facteurs contextuels et historiques spécifiques qui caractérisèrent l'Amérique latine au lendemain des guerres d'indépendance. On doit remonter aux années 1820 alors que les anciennes colonies déclarèrent leur indépendance et que les États-Unis, alors un tout jeune État, renforcèrent leur position et leurs politiques suite à la guerre de 1812 et l'achat de la Floride en 1819. James Monroe, 5^e président des États-Unis, prononça ce qui sera appelé la Doctrine Monroe, un énoncé de politique étrangère qui définit les relations sur le continent américain durant plus d'un siècle et demi, affirmant que toute intervention ou effort de colonisation d'un pays européen dans les Amériques serait alors vu comme un acte d'agression envers les États-Unis et requerrait une intervention. La doctrine sera utilisée à divers moments dans l'histoire du continent pour justifier une intervention lorsque d'autres grandes puissances tenteront de faire intrusion dans les Amériques. Dans ce contexte, et par souci de protéger leurs intérêts, les États-Unis intervinrent dans de nombreux pays et le Nicaragua fut un des premiers à subir une occupation presque continue dès le début du 20^e siècle, de 1912 à 1933, devant la menace grandissante de voir d'autres grandes puissances prendre contrôle d'un éventuel canal traversant le Nicaragua. Avec la Grande dépression de 1929 qui toucha durement les États-Unis et les luttes de Sandino et son armée au même moment, les États-Unis durent se retirer mais ils soutinrent l'entrée au pouvoir par coup d'État de la famille Somoza, un allié hors-pair de l'empire.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte de Guerre froide et de polarisation entre les États-Unis et l'URSS, Cuba fut le premier État à se libérer de la dictature de Fulgencio Batista, également allié des États-Unis. Ce mouvement

révolutionnaire inspira toute une génération de jeunes latino-américains qui prenaient peu à peu conscience de l'oppression et de la pauvreté endémique auxquelles étaient confrontés les peuples du continent. Le Nicaragua qui vivait sous la dictature depuis plus de vingt ans ne fit pas exception et fut inspiré par la lutte révolutionnaire cubaine. Peu à peu, tous les éléments se mirent en place pour entraîner la population dans un soulèvement massif contre la dictature. La lutte révolutionnaire débuta ainsi lentement au début des années 1960 et prit graduellement de l'ampleur, en termes d'efforts, de mobilisation et de violences, jusqu'à l'exil du dictateur et l'entrée dans la capitale du mouvement révolutionnaire le 19 juillet 1979.

Les événements du 20^e siècle marquèrent profondément le Nicaragua et contribuèrent à sa transformation sur tous les plans. Le modèle socialiste qui fut mis en place tout au long des années 1980 pendant la Révolution sandiniste, sous la gouverne du Front Sandiniste de libération nationale (FSLN), ne connut pas une fin aussi heureuse que ne l'avait laissé présager la victoire de 1979¹ mais créa une rupture profonde avec la période postindépendance de 1821 à 1979. La décennie des années 1980 transforma la politique nicaraguayenne, mettant en place un système démocratique et multipartiste, où s'affronteraient maintenant des partis libéraux, conservateurs et sandinistes. Les luttes de Sandino et du mouvement révolutionnaire sandiniste vinrent prendre une place considérable dans l'imaginaire de la population qui les associa à un nationalisme nicaraguayen et qui lui fit une place dans le folklore traditionnel. Presque toutes les familles de la Côte Pacifique du pays pouvaient faire le parallèle entre la lutte de Sandino et celle d'un membre de leur famille ayant participé à l'insurrection sandiniste.

¹ Nous aborderons plus en profondeur les événements entourant la Révolution sandiniste et la guerre contre le mouvement contre-révolutionnaire des *Contras* dans le Chapitre II sur le contexte socio-historique du Nicaragua.

Depuis la fin de la guerre des années 1980, les pensées et idéologies au Nicaragua sont ainsi demeurées largement influencées par la mémoire collective de la révolution. Toutefois, nous connaissons très peu la manière dont s'est transmise cette idéologie dite « sandiniste » à la nouvelle génération, celle née dans l'ombre de la guerre et dont les parents ont connu directement la révolution et le conflit armé. Pourtant, cette idéologie est bien présente aujourd'hui chez les jeunes qui se joignent au mouvement *Juventud Sandinista 19 de julio*, vestige de la révolution qui refit surface suite au retour au pouvoir du FSLN en 2007. Historiquement, la jeunesse nicaraguayenne a toujours fait partie intégrale du processus révolutionnaire du FSLN. Les jeunes ont combattu dans les montagnes du Nicaragua durant l'insurrection, se sont joints massivement à l'Armée populaire d'alphabétisation qui a parcouru les régions les plus éloignées du Nicaragua en 1980 pour apprendre à lire et à écrire à la population et ont joint les rangs de l'Armée populaire sandiniste pour défendre le Nicaragua contre les Contras. Aujourd'hui, tout comme dans les années 1980, la jeunesse joue ce même rôle protagoniste dans le projet de société du FSLN à travers la *Juventud Sandinista*. Dans ce contexte, il nous semble donc pertinent de se questionner sur la formation et la transmission de cette identité politique sandiniste par laquelle un bon nombre de jeunes nicaraguayens se définissent.

À notre connaissance, le sujet a été peu analysé, à l'exception de certains rapports, notamment ceux du *Centro de Investigación de la comunicación* (CINCO), portant sur la culture politique des jeunes nicaraguayens², sans toutefois s'intéresser spécifiquement à la question de l'idéologie et de l'identité politique des jeunes sandinistes. D'une part, les études effectuées jusqu'à présent sur le thème de la formation de l'identité politique chez les jeunes ont été réalisées principalement dans des contextes des pays du Nord et, par conséquent, n'abordent pas ou très peu

² Voir Centro de Investigaciones de la Comunicación (CINCO). (2011). « Jóvenes y cultura política en Nicaragua. La generación del 2000 », Managua, Nicaragua. Une étude semblable avait été publiée en 2001 concernant la génération des années 1990.

l'identité politique dans des contextes d'après-guerre ou postrévolutionnaires. Lorsque des études ont été réalisées en contexte latino-américain, elles étaient plutôt basées sur la question de l'activisme politique, sans nécessairement chercher à comprendre son origine. D'autre part, les études qui abordent les situations de conflits se sont intéressées principalement aux jeunes qui ont vécu eux-mêmes les conflits et qui sont alors marqués par leur propre expérience. Par conséquent, une telle étude sur les jeunes sandinistes permet de cerner des spécificités du développement de l'identité politique dans un contexte postrévolutionnaire, d'après-guerre et de sous-développement qui seront utiles à la fois pour l'avancement des recherches sur l'identité politique des jeunes mais également pour les travaux sur la deuxième génération, celle née après les événements et dont l'identité politique est structurée par divers éléments spécifiques dans la société ou dans le milieu familial. Nous pensons qu'une telle recherche permettra également de mieux comprendre la perpétuité de l'identité sandiniste, d'une génération à l'autre, quarante ans après l'insurrection.

L'intérêt de faire une telle étude est motivé par la présence de plusieurs facteurs contextuels actuellement réunis au Nicaragua et qui permettent, pour la première fois depuis la fin de la guerre, de faire une analyse de la transmission intergénérationnelle de l'identité sandiniste, notamment i) le retour au pouvoir du FSLN depuis près de dix ans, ii) la forte présence d'un mouvement jeunesse, la *Juventud Sandinista 19 de Julio*, et iii) la dimension temporelle qui fait en sorte que la seconde génération, née vers la fin des années 1980 ou début 1990, est maintenant en âge de se joindre à cette organisation jeunesse sandiniste et/ou y est active depuis quelques années.

Questions de recherche initiales

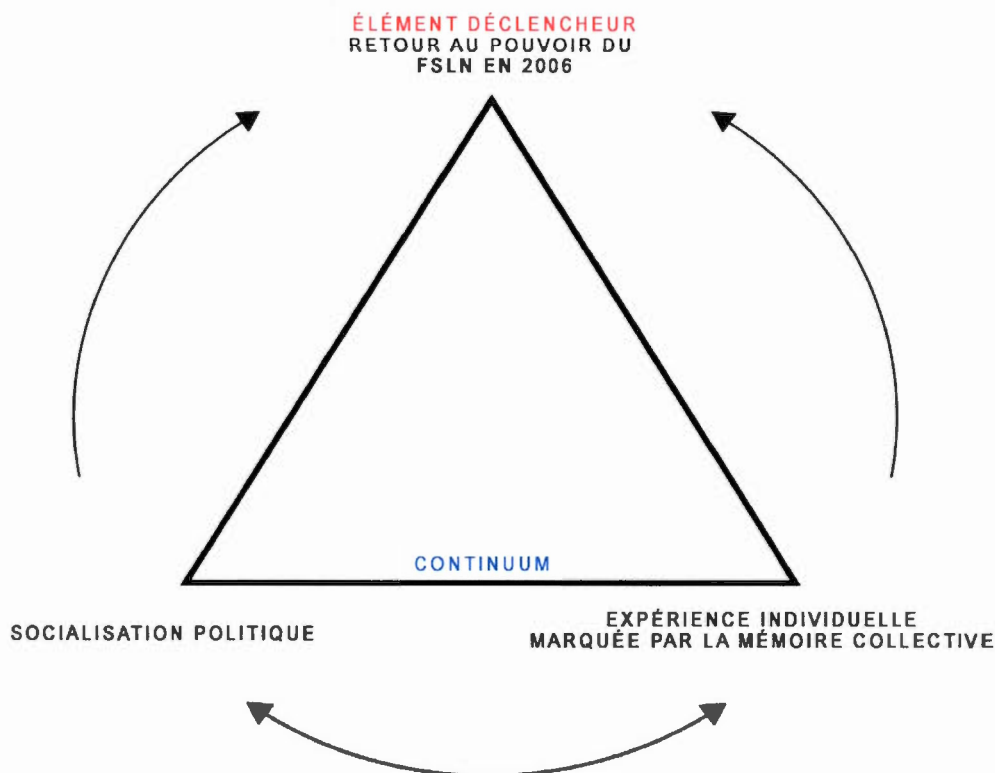
À l'origine, cette recherche exploratoire visait à répondre aux questions suivantes : quels sont les facteurs qui ont exercé une influence importante sur le développement de l'identité politique sandiniste chez les jeunes sandinistes? Quels éléments ont structuré leur identité politique? Quel est son contenu? Qu'est-ce qui a déclenché la constitution de l'identité politique sandiniste de la seconde génération?

En guise de réponses préliminaires aux questions de recherche, soutenues par le cadre conceptuel présenté dans le chapitre I, nous avançons que l'identité politique des jeunes sandinistes était ancrée à la fois dans l'expérience subjective des membres de la famille, par la transmission intergénérationnelle des récits familiaux, et dans l'expérience directe des jeunes dans une société marquée par le passé³. Nous argumentons également que le retour au pouvoir du FSLN en 2006 et la réapparition de la *Juventud Sandinista* sont survenus à un moment critique dans la période formative des jeunes faisant partie de la seconde génération et qu'ils ont agi comme élément déclencheur de l'identité sandiniste⁴.

Le graphique suivant illustre notre hypothèse de recherche.

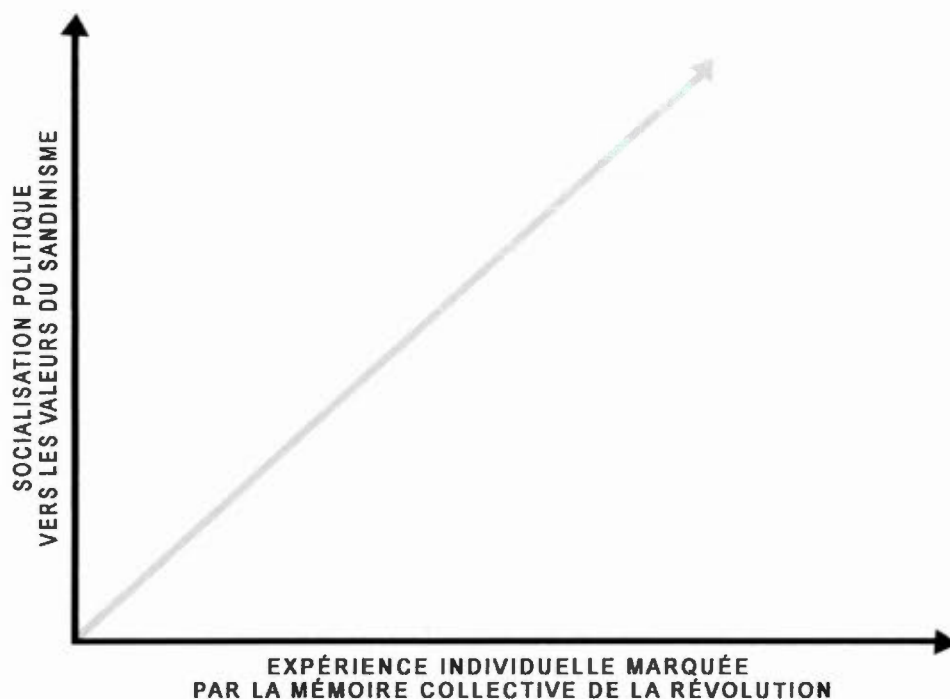
³ Nous entendons par « société marquée par le passé » une société dans laquelle le passé est encore présent dans la vie quotidienne actuelle et où la population démontre des signes d'attachement à la mémoire historique.

⁴ Nous entendons par « déclenchement de l'identité » le fait de s'auto-définir comme étant sandiniste.



La socialisation politique et l'expérience individuelle marquée par la mémoire collective agissent en continuité dans le temps et sont les éléments d'une toile de fond lors du déclenchement de l'identité politique sandiniste. Selon nous, ils s'influencent mutuellement puisque les variations dans la socialisation politique influencent le degré par lequel l'expérience individuelle sera marquée par la mémoire collective alors que cette expérience peut également être la source de discussions au sein de la famille (i.e. l'adolescent qui est témoin d'événements dans la communauté pourrait vouloir en discuter avec ses parents).

Nous postulons qu'il existe une relation positive entre les degrés de socialisation politique et d'influence de la mémoire collective sur l'expérience individuelle dans la société et le retour au pouvoir du FSLN comme élément déclencheur de l'identité sandiniste. Plus les degrés de socialisation politique vers les valeurs du sandinisme et d'influence de la mémoire collective sur l'expérience individuelle sont élevés, plus le retour du FSLN au pouvoir en 2006 aura déclenché chez les jeunes un sentiment d'identité sandiniste. Cette relation est illustrée dans le graphique suivant.



Difficultés et reformulation des questions de recherche

Au cours de notre séjour de recherche au Nicaragua, nous avons éprouvé des difficultés à recruter des participants pour les entrevues que nous souhaitions faire. À Managua, la capitale, les jeunes contactés étaient peu disponibles et nous avons reçu comme réponse qu'ils ne pouvaient accorder d'entrevues. Depuis 2007, le gouvernement du FSLN est souvent critiqué par l'opposition pour son approche opaque de ses activités et programmes, et la réponse de ce jeune de la *Juventud Sandinista* à Managua nous apparaissait justifiée par des directives institutionnelles. Cette réaction des jeunes sandinistes nous apparaît ainsi provenir à la fois du refus du gouvernement de parler à des personnes hors du cercle sandiniste⁵, mais également d'une peur des jeunes de dire des choses qui pourraient ne pas plaire. Notre statut de jeune personne blanche provenant du Canada a aussi pu influencer dans la difficulté de rencontrer des jeunes sandinistes.

Pensant que les plus petites villes pourraient s'avérer plus ouvertes, nous nous sommes déplacés vers la ville de León, une ville historiquement sandiniste. Nous y avons rencontré des membres de la *Juventud Sandinista* à travers un contact du propriétaire de l'hébergement où nous restions. Cette personne nous a présenté à la coordination de la *Juventud Sandinista* et nous avons ainsi pu effectuer des entrevues avec six jeunes. Cependant, les entrevues sont demeurées très brèves puisqu'elles ont été réalisées selon les disponibilités des jeunes, souvent entre deux réunions au quartier général du FSLN à León. Un seul des six jeunes s'est montré très enthousiaste à l'idée de faire une entrevue et nous a invité chez lui pour rencontrer et discuter avec sa famille. Nous avons également constaté que les jeunes étaient en général plus enclins à parler de leur implication dans la *Juventud Sandinista* que de

⁵ On pourrait prendre en exemple le fait que le gouvernement de Daniel Ortega n'ait accordé aucune entrevue à des médias d'opposition ou indépendants depuis son entrée au pouvoir en 2007.

leur expérience au sein de leur famille et de la participation de celle-ci à la Révolution. Ces éléments, combinés aux difficultés rencontrées au début de notre séjour de recherche, ainsi que le manque de temps, ont donc fait en sorte que nous n'avons pu obtenir plus de six entrevues. Ce faisant, nous jugions que nous n'avions pas suffisamment de matériel pour poursuivre avec la recherche initiale.

Par conséquent, devant les difficultés rencontrées lors du séjour de recherche, nous avons adapté notre stratégie de recherche. Nous nous sommes rendus compte, sur place au Nicaragua et lors de l'analyse des données, que le sandinisme s'est transformé au fil du temps, de l'ère de Sandino à la jeunesse sandiniste d'aujourd'hui, et cette nouvelle orientation à notre recherche semblait mieux cadrer avec le matériel recueilli lors des entrevues. Ainsi, l'originalité de cette recherche provient du fait qu'aucune étude ne s'est intéressée jusqu'à présent aux transformations du sandinisme et du rôle politique de la jeunesse dans la société nicaraguayenne actuelle. Nos questions de recherche ont ainsi été reformulées comme suit : comment l'identité sandiniste s'est-elle transformée à travers le temps, de Sandino aux jeunes sandinistes d'aujourd'hui? Quels éléments structurent l'identité sandiniste actuelle? Quel est le rôle des jeunes sandinistes aujourd'hui au Nicaragua?

Reformulation de la question et de la démarche de la recherche et du cadre conceptuel

Malgré cette reformulation de la question de recherche, plusieurs éléments du cadre conceptuel se sont avérés aussi pertinents que prévu initialement. Tout d'abord, la littérature sur la socialisation politique, sur l'implication civique, ainsi que sur la mémoire collective demeure très pertinente car elle nous permet de comprendre les éléments qui structurent l'identité sandiniste actuelle.

Toutefois, d'autres éléments se sont avérés moins pertinents, notamment le rôle de l'école ou d'organisations communautaires dans le développement de l'identité, ou encore les travaux de Mannheim sur les générations. Nous avons tout de même choisi de les conserver dans notre cadre conceptuel car ils permettent une meilleure compréhension du contexte particulier du Nicaragua en contraste avec la majorité des cas étudiés par d'autres chercheurs. D'une part, nous pensons que l'absence ou la faible mention des milieux scolaire et communautaire dans les témoignages des jeunes interviewés reflète la grande place qu'occupe la *Juventud Sandinista* dans le développement de leur identité. D'autre part, puisque nous avons seulement pu rencontrer des jeunes sandinistes ayant grandi dans le même contexte socio-historique, il nous a été impossible d'intégrer une approche basée sur la théorie des générations de Mannheim. Ainsi, de nombreux facteurs que nous prévoyions aborder initialement ont été écartés soit par les jeunes eux-mêmes lors de leur témoignage ou encore par les limites posées par l'échantillon restreint.

Méthodologie de recherche et analyse des données

Puisque très peu d'études se sont intéressées à l'identité politique des jeunes nicaraguayens et qu'aucune n'a abordé spécifiquement le thème des jeunes sandinistes, la présente recherche est de nature exploratoire et qualitative puisqu'elle est basée sur des données recueillies par le biais d'entrevues, de recherche documentaire et d'observations directes. Un séjour de recherche de trois mois a eu lieu au Nicaragua de janvier à avril 2015 au cours duquel des entrevues semi-dirigées ont été effectuées afin de recueillir des récits de vie permettant de valider ou d'invalidier les hypothèses de recherche. L'échantillon était composé de six jeunes – deux femmes et quatre hommes – nés au Nicaragua au cours des années 1980 et au début des années 1990, ayant grandi dans la ville de León, ancien bastion sandiniste,

et qui sont tous impliqués à différents niveaux dans la *Juventud Sandinista*. Nous ne nous sommes pas intéressés aux questions de genre dans notre étude puisque ce n'est pas un élément qui est ressorti dans nos recherches préliminaires ni dans les témoignages. Les entrevues ont abordé les deux dimensions clés de l'identité politique, soit la socialisation politique et l'expérience individuelle dans la société, et des sous-thèmes, par exemple, l'identité sandiniste, la socialisation politique au sein de la famille, la perception de l'identité nicaraguayenne et des valeurs sandinistes, l'expérience individuelle au sein de la société, l'influence de la mémoire collective et le rapport au FSLN.

Outre les entrevues avec des jeunes sandinistes, des périodes d'observation directe ont également eu lieu, notamment lors d'une journée au sein d'une famille dans une ancienne coopérative armée sandiniste, durant les célébrations du 35^e anniversaire de la campagne d'alphabétisation, pendant une soirée chez une famille léonaise ayant participé à la révolution et durant la période pré-électorale lors d'un second séjour au Nicaragua en octobre 2016. De plus, d'autres informateurs ont été rencontrés, notamment cinq vétérans de la révolution et de la guerre qui nous ont permis de mieux comprendre le contexte socio-historique de la ville de León et leur perception de la nouvelle génération, ainsi que deux experts, soit une personne ayant participé à la rédaction des rapports du CINCO sur la culture politique des jeunes et un nicaraguayen qui travaille dans le domaine de la coopération internationale. Par leur opinion réfléchie et critique, ces deux intervenants nous ont permis une meilleure compréhension de la situation politique du pays et de la *Juventud Sandinista*. La liste des personnes rencontrées ainsi que le questionnaire pour les entrevues avec les jeunes se trouvent respectivement en annexe A et B.

Puisque cette recherche est de nature qualitative, les données recueillies par le biais des entrevues ont été validées en confrontant les récits des participants et en les

situant dans un contexte socio-historique objectif. Les données ont été analysées dans le logiciel NVivo, ce qui nous a permis d'établir la grille conceptuelle en annexe C. En partant de notre cadre conceptuel, nous avons établi des catégories pour classer les données et utilisé des indicateurs pour cerner chacune des deux dimensions de l'identité, soit la socialisation politique et l'expérience individuelle. Suite à la reformulation de notre question de recherche, nous avons ajouté à la grille conceptuelle des catégories concernant la signification de l'identité sandiniste.

Limites de la recherche

Notre étude présente ainsi des limites liées aux difficultés rencontrées lors de notre séjour de recherche. Le problème majeur est celui de l'échantillon restreint qui ne nous permet pas de tirer des conclusions définitives afin de répondre aux questions de recherche. Cependant, malgré cette limite, et considérant la nature exploratoire de la recherche, les données recueillies permettent de dresser un portrait de la situation dans un contexte très précis et ainsi de mettre de l'avant certaines pistes pour une recherche plus approfondie sur le sujet.

Nous avons volontairement axé notre étude sur les jeunes sandinistes, plus spécifiquement ceux de la *Juventud Sandinista*. Toutefois, en l'absence d'échantillon de jeunes non-sandinistes, nous ne pouvons exclure que d'autres facteurs que l'idéologie aient aussi joué un rôle dans la socialisation politique.

Développement de l'argumentation

L'argumentation de cette recherche sera développée en trois parties. Le chapitre I abordera le cadre conceptuel qui avait été conçu en lien avec notre recherche initiale et qui a servi à structurer l'analyse de la formation de l'identité politique. Le chapitre II présentera le cas du Nicaragua, en observant le développement et la transformation du « sandinisme » sur près d'un siècle depuis la lutte de Sandino jusqu'au gouvernement actuel du FSLN. Dans le chapitre III, nous aborderons le contexte de la ville de León et son influence dans les événements du 20^e siècle en guise d'explication pour la sélection de notre étude de cas. La démarche analytique se fera dans le chapitre IV qui sera divisé en deux sections, abordant tout d'abord la socialisation des jeunes au sein de leur milieu familial, et ensuite, l'origine de la *Juventud Sandinista*, sa mission et ses objectifs, et le rôle qu'elle joue dans la société nicaraguayenne actuelle. Nous mettrons de l'avant nos réflexions et des pistes d'analyse dans le chapitre V pour une recherche plus approfondie sur la jeunesse sandiniste.

CHAPITRE I

LA FORMATION DE L'IDENTITÉ SANDINISTE DES JEUNES : UN CADRE CONCEPTUEL

L'objectif principal de ce chapitre est de construire un cadre conceptuel qui servira à l'analyse de l'identité des jeunes sandinistes d'aujourd'hui. Tout en appliquant au cas du Nicaragua un cadre conceptuel en partie développé pour les sociétés occidentales, notre étude cherche à se rapprocher des contextes spécifiques des sociétés ayant vécu un conflit armé prolongé ou un mouvement révolutionnaire. Ces contextes interpellent par leurs caractéristiques spécifiques qui peuvent définir à certains égards l'identité de la seconde génération. Pour construire un tel cadre conceptuel, nous utilisons des concepts tirés de plusieurs disciplines.

Dans un premier temps, nous observerons la catégorie de « jeunesse » et nous tenterons de conceptualiser ce que nous entendons par « identité », tout en tenant compte du fait que l'identité « sandiniste », comme toutes les identités, est une identité multidimensionnelle. Dans un second temps, nous intégrerons des concepts liés à la formation de l'identité en abordant le processus de socialisation politique et de transmission intergénérationnelle. Finalement, nous aborderons l'expérience individuelle en observant les concepts de génération et de cohorte, ainsi que la notion de mémoire collective. Ce faisant, nous serons mieux outillés pour comprendre l'influence du contexte socio-historique sur le développement de l'identité.

1.1 La « jeunesse »

Pour analyser la catégorie politique de la « jeunesse », il est primordial de premièrement tenter de la définir ou, au moins, d'en dresser les caractéristiques de manière à mieux comprendre le groupe que nous analyserons au cours de cette recherche. Pour ce faire, nous avons sélectionné des ouvrages provenant d'une variété de disciplines et étudiant des cas différents. Ils ont permis d'observer que la « jeunesse » est considérée comme une phase transitoire, une période indéterminée entre l'enfance et l'âge adulte (Heinz, 2009; Natanson, 2012; Wyn, 2011) dont la longueur peut varier selon les cultures. L'âge est seulement un indicateur pour l'accumulation d'expériences, pour des capacités cognitives accrues dans l'analyse des perspectives et des abstractions, ainsi que pour un plus grand répertoire d'idées (Flanagan, 2013, p. 23).

Certains auteurs adoptent une vision constructiviste de la jeunesse, affirmant qu'elle est un processus social et que sa signification est déterminée socialement (Heinz, 2009; Wyn, 2011; Natanson, 2012; Trejo Mendez, 2014). Pour comprendre sa position dans une société donnée, il importe de se demander ce qui structure le quotidien des membres de la société, quels groupes se développent en lien avec ces structures et ce qui articule les relations entre ces groupes (Allen, 1968, p. 322). Sa signification varie alors selon le contexte, tout comme la définition d'être « jeune ». Pour Trejo Mendez (2014), par exemple, être « jeune » est déterminé en termes de précarité plutôt que d'âge (p. 41), une conception définie par les conditions socio-économiques propres à chaque contexte.

Il est également possible de se questionner sur l'utilisation même du terme « jeunesse », tout comme faisait Bourdieu en 1978. Il se demandait comment il était

possible de parler d'une catégorie singulière alors que les jeunes de différentes classes sociales ont si peu en commun. En effet, certains jeunes sont déjà sur le marché du travail alors que d'autres, du même âge biologique, sont encore étudiants, illustrant l'hétérogénéité de la catégorie de la « jeunesse ». Selon Bourdieu (1978), il s'agit ainsi d'un abus du langage de mettre sous le même concept deux univers qui n'ont rien en commun⁶.

1.2 L'identité

Avant de débiter l'analyse du processus de formation de l'identité des jeunes, il importe de définir ce que nous entendons par « identité », soit les balises qui nous guideront tout au long de cette recherche pour conceptualiser et analyser l'identité sandiniste.

L'identité est un concept provenant tant bien des sciences sociales que de la psychologie et de la philosophie, et qui a été développé et reformulé à travers le temps. L'identité s'analyse de plusieurs points de vue et est en constante évolution. Elle est un concept qui peut ainsi être considéré à la fois d'un point de vue extérieur, comme le font les ethnologues, les anthropologues ou les historiens, comme un phénomène que l'on observe, ou d'un point de vue intérieur, soit un sujet qui se questionne sur son ou ses identités et qui se pose la question « qui suis-je ? » (Soriano, 2010). Comme affirmait Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient » (de Beauvoir, 1949) de la même façon qu'être « sandiniste », c'est en venir à se construire et s'identifier comme tel : on ne naît pas sandiniste (on peut toutefois naître dans une famille traditionnellement sandiniste et s'identifier ainsi dès son plus jeune

⁶ Pour alléger la langue de cette recherche, le terme « jeunesse » sera utilisé comme il est utilisé dans les sociétés d'aujourd'hui, malgré le fait que sa pertinence ait été remise en question par Bourdieu.

âge, ce que nous analyserons prochainement). Dans ce contexte, nous adoptons une approche constructiviste de l'identité. Ce sont ces notions de l'identité, comme pouvant être comprises de l'extérieur et de l'intérieur, et le processus de construction que nous tenterons de comprendre dans les sections qui suivent.

L'identité qui nous intéresse est survenue dans un contexte bien particulier, celui d'une révolution, d'une révolte contre l'oppression, et de construction, si on peut dire ainsi, d'une certaine identité collective. L'identité que nous analysons est une identité subjective et s'est développée en relation avec les individus d'un même groupe et de façon distincte de ceux qui sont à l'extérieur du groupe. À travers l'analyse de l'identité des jeunes sandinistes, nous souhaitons explorer ce caractère subjectif de l'identité de l'individu, c'est-à-dire ses identifications ancrées dans l'enfance, comme le fait d'avoir grandi au Nicaragua dans une famille sandiniste, qui se sont développées en une identité adulte définie. L'identité analysée s'est transformée entre 1970 et 2015 et c'est ce changement à travers les générations, cette dimension spatio-temporelle, qui nous intéresse.

Dans cette optique, nous adoptons une approche similaire à celle de Hammack (2010) qui considère l'identité comme étant localisée au niveau individuel, par la fabrication d'un sens individuel, et au niveau collectif, par la circulation de discours à propos de l'adhésion à un groupe et des expériences partagées (p. 177), dans la communauté ainsi que dans les milieux scolaires et familiaux. Toutefois, notre démarche diffère de celle de Hammack (2010) puisque la forte présence de l'identité sandiniste chez les jeunes, bien ancrée dans le passé révolutionnaire, nous oblige à envisager l'identité comme étant également le fruit d'une socialisation politique et d'une transmission intergénérationnelle. Ces éléments invitent, selon nous, à une conception multidimensionnelle de l'identité.

1.3 Le développement de l'identité à travers la socialisation politique

De la naissance jusqu'à l'âge adulte, comment l'individu acquiert-il son ou ses identité(s)? Comment apprend-t-il le fonctionnement du contexte social, politique et culturel qui l'entoure? Comment les influences lui permettent-elles de s'associer à certains groupes? Dans ce sens, l'analyse du processus de socialisation politique nous permet d'observer les facteurs qui peuvent influencer la formation de l'identité que nous analyserons.

Les premiers chercheurs à avoir travaillé sur la question de la transmission de l'identité, principalement politique, exploraient tous à différents niveaux le phénomène de socialisation politique afin de comprendre comment se développe l'identité. On pense notamment aux écrits de Campbell *et al.* (1960) sur l'identification partisane ou à ceux de Easton et Dennis (1969) sur la socialisation politique durant l'enfance, période au cours de laquelle se transmettent, selon eux, les éléments précurseurs à l'identité politique. Nous adoptons la définition de Torney-Purta (1990) sur la socialisation politique comme étant le processus par lequel les jeunes acquièrent le savoir sur les institutions sociales et politiques et développent une compréhension complexe de celles-ci (p. 474-475).

Dans un premier temps, il importe d'analyser brièvement l'historique des recherches sur le sujet afin de comprendre comment elles ont participé à formuler ce que nous entendons aujourd'hui par socialisation politique. Dans un second temps, nous observerons les milieux qui sont propices à la socialisation politique. Finalement, nous aborderons le développement cognitif qui se produit chez l'être humain pour tenter de comprendre comment celui-ci rend possible la consolidation des notions acquises lors de la socialisation politique en une identité cohérente.

1.3.1 Les travaux sur la socialisation politique

À leurs tout débuts, durant les années 1950-1960, les recherches sur la socialisation politique mettaient l'emphasis sur les éléments précurseurs des attitudes politiques et l'enfance était la période qui intéressait les chercheurs. Les écrits de Easton et Dennis (1969) sont parmi les plus notables sur le sujet. Les auteurs considéraient alors l'enfance comme le point de départ de l'absorption des orientations politiques. Selon eux, et en accord avec des philosophes comme Bodin et Rousseau, ce qui est appris durant les premières années de vie est moins facilement délogé plus tard (Easton et Dennis, 1969, p. 5). Easton et Dennis (1969) se demandaient alors : à quel moment apparaissent les premiers éléments des perceptions, sentiments et valeurs politiques? (Ibid., p. 5). Pye (1962), cité dans Easton et Dennis (1969), pose une théorie que ces derniers trouvent intéressante, c'est-à-dire que les individus deviennent membres d'une société avant de devenir membre d'un « polity »⁷ (p. 77). Pye (1962) élabore une théorie composée de trois étapes. Premièrement, l'étape de la socialisation de base, durant laquelle l'enfant est incorporé à sa culture et devient membre d'une société. Deuxièmement, la période de socialisation politique durant laquelle l'individu développe sa conscience du monde politique. Finalement, le processus de recrutement politique où l'individu passe du rôle de citoyen passif et d'observateur à celui de participant actif (Easton et Dennis, 1969, p. 77-78). La théorie de Pye (1962), selon Easton et Dennis (1969), met l'emphasis sur deux éléments importants : 1) la personnalité d'un individu forgée par la culture dans laquelle il ou elle vit, un point de départ pour tout individu, et 2) l'enfance comme phase de préparation politique où l'apprentissage politique direct est absent ou en quantité négligeable (p. 78). Ces concepts nous permettent une meilleure compréhension des débuts de la socialisation

⁷ Le terme « polity » est défini en anglais comme étant « une société organisée ; un État ». Le terme peut être traduit en français par le terme « communauté politique ».

politique durant l'enfance qui nous sera utile lors de l'analyse des témoignages des jeunes interviewés.

Les recherches qui suivirent, dans les années 1960-1970, influencées par un contexte de mobilisations internationales importantes⁸, se sont plutôt tournées vers les jeunes comme force de changement. Elles soutenaient que la période de transition entre l'adolescence et l'âge adulte était unique et particulière pour l'analyse d'enjeux politiques. En effet, alors que Easton et Dennis (1969) considéraient surtout la période de l'enfance, plusieurs auteurs comme Coleman (2011) et Flanagan (2013) croient que ce n'est que plus tard que commence à se former une sorte d'identité politique.

Durant les années 1980 et 1990, certains chercheurs ont commencé à s'intéresser à l'influence du contexte socio-historique dans lequel grandissent les enfants (Flanagan et Sherrod, 1998, p. 447). Un rôle important a été attribué aux valeurs dans une société car elles sont acquises dès un jeune âge par la transmission intergénérationnelle lors de la socialisation politique. Les valeurs reflètent les croyances sur les comportements qui sont désirables et qui transcendent des situations spécifiques. Les valeurs deviennent une partie de qui nous sommes au point où elles guident nos actions de manière inhérente, sans avoir à faire une pause et réfléchir sur notre position (Flanagan, 2013, p. 27).

Ces recherches sur la socialisation politique ont été influencées par divers événements survenus à différents moments dans l'histoire. Des concepts clés sont ainsi apparus, et ce, principalement depuis les mobilisations jeunesse des années 1960 et 1970. Par exemple, les années 1970 et 1980 ont vu naître le développement d'un intérêt face à

⁸ On pense notamment au mois de mai 1968 en France et aux manifestations aux États-Unis contre la guerre au Vietnam, entre autres. Ces mobilisations ont été organisées et menées par les jeunes.

la *participation* des jeunes dans la prise de décision. Le droit des jeunes de participer a d'ailleurs été reconnu dans la Convention relative aux droits des enfants de 1989. Ensuite, des débats sur la *citoyenneté* des jeunes, soit les droits et responsabilités civiques et politiques, ont fait leur apparition dans les années 1990. On s'est ainsi intéressé à la prise de conscience des jeunes et leur engagement dans les affaires d'actualité et de politique, leur participation lors d'élections, ainsi que leur présence lors de manifestations. Finalement, durant les années 2000, le thème de l'*engagement civique* est apparu, principalement dans la littérature en sociologie (Harris, 2009, p. 301-302).

1.3.2 Les milieux propices à la socialisation politique

Les soixante dernières années dans l'étude de la socialisation politique ont donc permis de développer plusieurs pistes d'analyse pour comprendre la formation de l'identité politique. Lorsqu'on tente d'analyser celle-ci dans un contexte précis, on doit examiner un bon nombre de milieux qui peuvent influencer directement ou indirectement la formation de l'identité, notamment les milieux familial, scolaire et communautaire. Flanagan (2013) appelle ces milieux des institutions médiatrices ou des « mini-polities ». C'est dans ces contextes, selon elle, que les jeunes construisent leur identité en tant que citoyen d'un « polity » plus large (p. 2-3).

Tout d'abord, le milieu familial demeure un des principaux foyers de développement de l'identité politique par la socialisation. Au sein de la famille, les parents discutent d'actualités et de politique, de leurs propres opinions et expériences passées ainsi que de leur vision du monde. Certains auteurs ont d'ailleurs démontré que les individus qui grandissent dans des familles où on discute régulièrement des événements d'actualité ont tendance à devenir plus actifs dans des activités politiques à l'âge

adulte (Verba *et al.*, 1995 ; Flanagan et Tucker, 1999 ; Niemi et Junn, 2000 ; McIntosh *et al.*, 2007) ou encore qu'ils ont tendance à avoir des niveaux plus élevés d'intérêt pour les nouvelles nationales, de savoirs politiques, d'habiletés à la communication publique et de service communautaire (McIntosh *et al.*, 2007, p. 496-497). Par exemple, Flanagan (2013) conclut dans ses recherches que les adolescents qui ont discuté avec leurs parents de la tragédie de l'ouragan Katrina aux États-Unis avaient une vision plus cohérente des causes du désastre et de la réponse du gouvernement aux événements que les adolescents qui n'en avaient pas discuté avec leurs parents (p. 195). Notre recherche est ainsi guidée par cette compréhension du milieu familial comme étant l'un des principaux foyers de socialisation influençant le développement de l'identité.

Certaines études ont également démontré que l'identité politique des jeunes ne provient pas seulement des méthodes formelles de participation politique, comme le droit de vote. Au contraire, les adolescents ont tendance à développer leur identité politique non pas dans le domaine politique traditionnel, mais plutôt dans des milieux qui sont plus près d'eux, comme l'école et les organisations communautaires et religieuses, puisqu'ils y apprennent leur rôle en tant qu'acteur civique et prennent conscience de leur responsabilité sociale (Djohari, 2007 ; Rabello de Castro, 2007 ; Flanagan, 2013). Les jeunes participent donc eux-mêmes à la construction de leur propre compréhension du monde (McIntosh *et al.*, 2007, p. 497). Rabello de Castro (2007), dans son étude de cas sur une école secondaire publique au Brésil, parle de l'école comme lieu de formation de l'identité politique chez les jeunes affirmant que même si la participation des élèves dans le milieu scolaire peut être parfois restreinte, elle leur permet d'élargir leur compréhension du monde social et d'interagir avec des personnes différentes, leur fournissant donc un contexte où ils apprennent à gérer les différences et les conflits (p. 95-96, 100).

Par conséquent, que ce soit par la présence à l'école ou par l'implication civique, les jeunes contribuent eux-mêmes au développement de leur identité par leurs interactions sociales. Par exemple, dans leurs expériences dans les groupes, institutions et organisations locales, les jeunes pratiquent leur citoyenneté et apprennent ce que cela signifie d'être membre d'un groupe, d'exercer leurs droits, de participer aux décisions concernant le groupe, de devoir rendre des comptes aux autres membres et de respecter la mission du groupe (Flanagan, 2009, p. 293). À travers son implication au sein d'organisations communautaires, l'adolescent apprend son rôle en tant qu'acteur dans la société et est exposé à des réalités différentes de la sienne, ce qui lui permet de réfléchir sur les inégalités sociales et les stéréotypes (Flanagan, 2013, p. 203-205, 207-211). Ainsi, cette littérature sur le développement de l'identité permet de poser les bases pour une analyse du contexte nicaraguayen en considérant à la fois la socialisation politique au sein de la famille, ainsi que les autres milieux comme les organisations communautaires, ou politiques dans le cas qui nous concerne.

1.3.3 Le développement cognitif et la consolidation de l'identité

En plus de la socialisation politique de l'individu dans divers milieux, des changements se produisent au niveau cognitif à l'adolescence et permettent à l'individu d'assimiler et de consolider les notions acquises et les identifications de l'enfance. Ce processus de consolidation de l'identité se déroulera jusqu'à l'âge adulte.

À travers le temps, l'adolescence est demeurée la période d'intérêt pour les chercheurs travaillant sur la formation de l'identité. Les travaux pionniers de Erik H. Erikson sur la formation de l'identité à l'adolescence ont guidé la majorité des études

sur le sujet, et ce, encore aujourd'hui⁹. Selon lui, l'adolescence est une période de rupture où le jeune abandonne certaines identifications et en adopte de nouvelles, consolidant ces identifications ancrées dans l'enfance en une identité adulte définie¹⁰. Lors de la période de l'adolescence, des changements apparaissent dans la cognition en ce qui a trait à la logique et au raisonnement ainsi que dans la façon dont les jeunes utilisent leurs habiletés cognitives pour comprendre leur monde social (Coleman, 2011, p. 45), ce qu'on pourrait également appeler la maturation biologique « normale » de l'être humain. Le développement de ces habiletés à raisonner permet à l'adolescent de ne plus seulement tenir compte de ses propres pensées mais également de celles d'autrui, sortant alors de l'« égocentrisme » de l'enfance (Adelson et O'Neil, 1966, p. 297-298; Coleman, 2011, p. 45; Flanagan et Tucker, 1999, p. 1207). Ces processus qui touchent le développement cognitif permettent de mieux saisir les changements à l'adolescence, comme le mentionnait Pye (1962), qui mènent l'individu à passer d'observateur à participant actif.

Bien entendu, la formation de l'identité politique n'est pas un processus temporel fixe, elle se poursuit également à l'âge adulte (Torney-Purta, 1990 ; Flanagan, 2013). Cependant, l'adolescence demeure une période formative et unique, un point de rupture avec l'enfance. Comme nous venons de mentionner, c'est durant cette période que se produisent des transformations chez l'individu imposées intérieurement, comme le changement biologique de la maturation, et extérieurement, comme les nouvelles attentes sociales (Paranjpe, 2006, p. 143). À l'adolescence, les individus

⁹ La plupart des écrits modernes sur la question de l'identité font référence aux ouvrages d'Erik Erikson, publiés au milieu du siècle dernier. Bien que ceux-ci soit axés principalement sur le développement psychosocial de l'individu, ils permettent de poser les bases d'une éventuelle conceptualisation de l'identité et sont utilisés à cette fin par la majorité des intellectuels travaillant sur le sujet. Erikson a mis de l'avant la théorie de l'ego qui affirme que l'identité résulte de la relation entre le « moi » (l'ego) et son environnement social. Selon Erikson, l'identité est « un sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle (*sameness*) et d'une continuité temporelle (*continuity*) » (Erikson, 1972, cité dans Marc, 2005, p. 19).

¹⁰ La durée de ce processus dépend selon les particularités des contextes culturels et historiques (Côté, 2009, p. 269).

sont particulièrement sensibles aux influences, qui deviennent plus importantes, parce qu'ils ont une conscience politique accrue et qu'ils sont à la recherche d'un sens de l'identité (Eckstein *et al.*, 2012, p. 492).

Dans ce contexte, certains éléments, comme la présence d'idéologies, par exemple, peuvent fournir à l'individu une perspective plus cohérente de la vie, du monde qui l'entoure et de sa place dans ce monde (Erikson, 1959, p. 156-159, 1972, p. 188-189). Les idéologies, comme ensemble de valeurs et d'objectifs partagés, servent de liens entre l'individu et un groupe (Paranjpe, 2006, p. 145). Alors que l'individu, entre l'enfance et l'âge adulte, est à la recherche d'un sens de l'identité et de sécurité collective, l'idéologie lui donne une perspective sur le futur collectif, une planification structurée de vie et un sentiment de durabilité (*Ibid.*).¹¹

1.3.4 La socialisation et la transmission intergénérationnelle du traumatisme

Comme le mentionnait Pilcher (1994), la formation de l'identité est un processus subjectif largement ancré dans le contexte socio-historique. Dans des contextes d'après-guerre et postrévolutionnaires, la transmission de l'identité par la socialisation politique peut comporter des éléments uniques qu'il nous importe d'observer pour cette recherche, notamment la question du traumatisme.

¹¹ Erikson voit l'idéologie comme étant si importante dans la formation de l'identité qu'il les considère comme étant « deux aspects du même processus » (Erikson, 1959, p. 157, cité dans Paranjpe, 2006, p. 146). Il met de l'avant deux types d'idéologies, soit « totalistes » ou tolérantes, et affirme que certains individus adoptent des idéologiques « totalistes » qui définissent le bien et le mal de façon noire ou blanche et divisent les communautés entre les défenseurs d'une cause et leurs ennemis. Les idéologies « totalistes » fournissent aux adolescents qui peuvent être dépassés face à des valeurs conflictuelles une solution rapide et facile en définissant le bien et le mal (*Ibid.*).

Le terme « traumatisme » peut être défini comme étant un impact psychologique important qui a détruit le sens de soi et de cohérence dans un ou l'autre des environnements physique, social et moral qui permettent les relations sociales (Rofman, 2004, cité dans Djohari, 2007, p. 33). Coles (2011) dans Ramos (2013) définit le traumatisme indirect, ou secondaire, comme la transmission des effets du traumatisme de la victime à une seconde personne (p.16). À partir de cette définition, il est possible de définir le concept de transmission intergénérationnelle du traumatisme comme le traumatisme indirect d'un parent à l'enfant (*Ibid.*, p. 16). Dickson-Gómez (2002) définit plutôt la transmission intergénérationnelle du traumatisme comme étant le processus par lequel une vision du monde traumatisée, traduite par des émotions comme la peur, le pessimisme et la violence, est socialisée dans la nouvelle génération, et ceci peut avoir des effets profonds sur la société (p. 416).

Par exemple, dans son étude de cas sur le Salvador, Dickson-Gómez (2002) affirme que, suite à leur expérience lors de la guerre civile de 1980 à 1992, les parents ont transmis à leurs enfants une peur de la police et des autorités étatiques, ainsi qu'une absence de confiance envers leurs voisins, tout ceci à travers les conversations quotidiennes et leurs interprétations des événements d'actualité (p. 420). Le cas du Guatemala diffère, toutefois, de celui du Salvador. Des études comme celles de Djohari (2007) et Ramos (2013) ont démontré qu'il règne dans ce pays un climat de silence collectif, c'est-à-dire que les parents et les communautés parlent très peu de l'expérience de la guerre afin d'éviter de revivre ce traumatisme et de protéger les enfants de dommages psychologiques (Ramos, 2013, p. 17). Les discussions sur le traumatisme permettent toutefois aux enfants de comprendre le passé de la famille et d'intégrer l'histoire de celle-ci dans leur identité et dans le contexte dans lequel ils vivent, ce qui apporte des significations et permet un processus de guérison (Ramos, 2013, p. 17). Des discussions bien structurées et appropriées atténuent ainsi le risque

de la transmission intergénérationnelle du traumatisme et donnent aux jeunes l'opportunité d'apprendre sur le passé dans la mesure où l'absence d'information peut mener à la reproduction d'un conflit (*Ibid.*, p. 17-18). Coles (2011), dans son étude de cas sur la transmission du traumatisme de la génération ayant vécu l'Holocauste aux deuxième et troisième générations, affirme qu'un silence collectif est représentatif d'une culture générale de réticence à accepter que le traumatisme peut avoir des conséquences dommageables pour la deuxième et même la troisième génération (p. 74) ou que les effets du traumatisme sont profonds.

Ces contextes nous permettent d'observer que la socialisation politique dans des contextes d'après-guerre et postrévolutionnaires comportent des spécificités uniques provenant de l'expérience subjective du milieu familial ou de la communauté qui sont susceptibles d'être transmises à la nouvelle génération. Puisqu'aucune étude ne s'est intéressée spécifiquement à la transmission intergénérationnelle du traumatisme au Nicaragua, la littérature ne parvient pas à identifier les spécificités de ce cas. Il nous est possible, cependant, d'aborder certaines manifestations de traumatisme dans la société nicaraguayenne dans la période qui a suivi la guerre. Le Nicaragua présente la particularité de n'avoir eu, suite aux accords de paix et aux élections de 1990, aucune commission de vérité sur les événements passés¹², ce qui aurait pu permettre la création d'un dialogue dans l'espace public sur les atrocités commises durant la guerre dans une optique de recherche de la vérité, de réconciliation et de justice pour les victimes. Selon nous, et en accord avec les conclusions de Quesada (1998) et Tully (1995, 2007), le traumatisme a été relégué à la sphère privée. La signification de la souffrance – que ce soit le deuil d'un fils tué durant l'insurrection, d'un mari disparu durant la guerre ou encore d'un emploi ou d'une maison perdue dans la période d'après-guerre – a été remodelée de manière à mettre la responsabilité sur

¹² Pour une meilleure compréhension de l'absence de commission de vérité au Nicaragua et les effets sur la société, voir Núñez de Escorcia, V. (2014). Would a truth commission be possible here?. *Revista Envío*, no. 395. En ligne : <http://www.envio.org.ni/articulo/4917>.

l'individu plutôt que sur l'État (Quesada, 1998; Tully, 2007, p. 367), ou les États dans la mesure où il s'agit de régimes politiques différents. Tully (1995) argumente également que la crise socio-économique qui a suivi la guerre, la faiblesse du gouvernement de Violeta Barrios de Chamorro, le difficile désarmement des Contras et un climat social de peur d'être identifié comme « subversif » ont contribué à un silence complet sur la situation des disparus au Nicaragua, alors que dans plusieurs contextes latino-américains qui ont vécu une situation semblable, la responsabilité a été éventuellement placée sur une ou plusieurs institutions (l'armée, le gouvernement, etc.) ou groupes de personnes (p. 1604). La « désandinisation » de la société et la reformulation de la mémoire collective, que nous aborderons dans le prochain chapitre, ont également contribué à faire oublier une partie de l'histoire, notamment celle des disparus, reléguant la souffrance au domaine privé^{13 14}.

1.4 L'expérience individuelle dans les sociétés d'après-guerre et postrévolutionnaires

Les sections précédentes nous ont permis de comprendre le processus de socialisation politique, le développement cognitif qui se produit à l'adolescence ainsi que la transmission intergénérationnelle d'éléments spécifiques aux contextes d'après-guerre et postrévolutionnaires comme le traumatisme. Poursuivant sur l'affirmation selon laquelle les individus développent leur identité dans des milieux qui sont plus près d'eux comme les organisations communautaires, il importe de poser les bases d'une conceptualisation de la formation de l'identité comme étant largement influencée par l'expérience individuelle dans une société marquée par le passé. Pour

¹³ C'est dans leurs recherches pour retrouver leur fils et les discussions avec d'autres mères à travers l'Association des mères et familles des personnes enlevées et disparues (AMFASDEN) que les mères des disparus externalisent leur souffrance, sans l'aide du gouvernement ni de la société (Tully, 1995).

¹⁴ Dans les mois qui ont suivi les accords de paix et la période de transition, la situation des disparus a reçu une petite couverture de presse nationale alors qu'étaient diffusées des histoires de réunification de familles (Tully, 1995, p. 1603).

ce faire, nous aborderons, dans un premier temps, la notion de génération et de cohorte et dans un second temps, le concept de mémoire collective. Ces concepts nous permettent une meilleure analyse de la formation de l'identité dans un contexte socio-historique particulier et influencé par le passé.

1.4.1 Mannheim et la théorie des générations

Les premiers écrits sur le concept de génération remontent à 1952 alors que le philosophe allemand Karl Mannheim publiait un ouvrage intitulé « Le problème des générations ». Mannheim a été un des premiers à observer des distinctions entre les individus d'une même génération. Selon lui, l'unité générationnelle – connue également sous le terme de « cohorte » – est un lien beaucoup plus concret qu'un simple ensemble générationnel. Il affirme :

« la même jeunesse, orientée par rapport à la même problématique historique actuelle, vit dans un même « ensemble générationnel »; les groupes, qui, à l'intérieur d'un ensemble générationnel s'approprient différemment ces expériences, constituent différentes « unités de génération » dans le cadre du même ensemble générationnel » (Mannheim, 1990, p. 60).

Selon Mannheim, les individus qui vivent les mêmes événements sociaux importants durant leur période formative, soit la période de l'adolescence, ont tendance à partager une vision générationnelle différente de celle des membres des autres générations qui vivent ces événements à d'autres stades de leur développement (Stewart et McDermott, 2004, p. 192). Pour qu'une génération forme une cohorte, elle doit avoir une identité culturelle influencée par un contexte historique partagé (Trejo Mendez, 2013, p. 14). Flanagan (2013) affirme d'ailleurs que les événements historiques et les idées qui circulent lorsqu'une cohorte grandit aident à définir les

politiques de la génération. Par exemple, selon un sondage effectué aux États-Unis, l'évènement que les individus identifient comme étant le plus important dans l'histoire du pays a tendance à être celui qui s'est déroulé dans les dernières années de l'adolescence et les premières années de l'âge adulte (Flanagan, 2013, p. 30).

Le contexte socio-historique dans lequel évolue un individu – et principalement celui durant l'adolescence – a donc une influence particulière sur le développement de l'identité politique. Cependant, Mannheim affirme qu'à l'intérieur même d'une génération vivant dans un même contexte socio-historique, des groupes vivent différemment les expériences et ceux-ci font partie d'une même unité générationnelle, ou cohorte. Pilcher (1994) affirme d'ailleurs que parce que les individus sont largement influencés par le contexte socio-historique qui domine dans leur jeunesse, ils sont ancrés dans une « époque subjective qualitativement très différente » (p. 490).

L'exemple de Cuba au lendemain de la révolution permet d'illustrer les propos de Mannheim. Suite à la victoire de la révolution, Fidel Castro a mis l'emphasis sur la jeunesse en établissant une série d'institutions et en mettant en place un ensemble de codes de conduite pour socialiser les jeunes (D. F. Blum, 2011, p. 23-24), tout comme dans le cas de la Révolution sandiniste. À Cuba, la cohorte des années 1960 était alors perçue comme celle qui allait former la base solide pour construire et faire perpétuer le socialisme (*Ibid.*, p. 24). Dans l'étude de Krull et Kobayashi (2009) sur l'expérience de deux générations distinctes à Cuba, soit celle de la révolution (maintenant âgée de 50 ans et plus) et celle de la Période spéciale¹⁵ (âgée de 18 à 35 ans), les auteures ont observé un processus qu'elles appellent d'enculturation¹⁶ qui a

¹⁵ La Période spéciale est le nom donné aux années de crise économique, entre 1990 et 1995, qui ont suivi la chute de l'Union soviétique et la perte pour Cuba d'un allié politique et économique précieux.

¹⁶ Les auteures empruntent ce concept à l'anthropologue américain Melville J. Herskovits. Il est défini comme étant le processus par lequel l'individu acquiert le contenu d'une culture et assimile ses

lieu dès un jeune âge et qui peut avoir des conséquences sur la manière dont l'individu perçoit le monde et réagit aux changements. En effet, les auteures ont remarqué que les jeunes femmes cubaines qui ont appris dès leur plus jeune âge qu'il était important de supporter la révolution et les principes qui y sont reliés avaient moins tendance à la rejeter durant la Période spéciale. À l'opposé, celles à qui on a enseigné dès leur jeune âge que la révolution était un échec avaient tendance à voir la Période spéciale comme une preuve du bien-fondé de cette croyance (Krull et Kobayashi, 2009, p. 168). De plus, contrairement à la génération de la révolution, les jeunes qui ont grandi durant la Période spéciale avaient tendance à être plus critiques par rapport à la révolution et à la voir comme un ensemble de valeurs morales qui proviennent de leur famille et des générations précédentes (*Ibid.*, p. 180).

Cette théorie des générations ainsi que la distinction entre génération et cohorte nous permettent une meilleure compréhension du rôle de l'expérience individuelle dans la société et dans la communauté. Notre étude de cas sur la ville libérale de León, ancien bastion sandiniste, présente ainsi des spécificités qui ont marqué la formation de l'identité des jeunes dans la période d'après-guerre et postrévolutionnaires.

1.4.2 La mémoire collective

Dans un contexte comme le Nicaragua, il importe de mentionner également le concept de mémoire collective, utilisé dans le sens de « *collective remembering* », de « se souvenir ». Dans la mémoire collective, le « présent est « hanté » par le passé et le passé est modelé, inventé, réinventé et reconstruit par le présent » (Assmann, 1997, p. 9, cité dans Wertsch et Roediger, 2008, p. 320). Wertsch et Roediger (2008)

pratiques et valeurs. Ce concept fonctionnaliste est aujourd'hui très critiqué dans la littérature poststructuraliste. Ce n'est donc pas un concept que nous choisissons d'adopter dans cette recherche.

affirment que pour que quelque chose puisse être qualifié de mémoire collective, il doit y avoir une connexion vitale et continue avec le discours et l'identité contemporaine (p. 320). Par conséquent, cette connexion entre le passé, le discours narratif – dominant et collectif¹⁷ – et l'identité actuelle influence la transmission intergénérationnelle de l'identité durant la socialisation politique. L'utilisation du concept de mémoire collective nous permettra donc de relier les concepts de socialisation politique et de transmission intergénérationnelle en observant les éléments se trouvant dans le discours de la mémoire collective.

Il nous apparaît essentiel de mettre de l'avant la notion de mémoire collective dans un contexte où la connexion entre le passé et le présent est plus évidente que jamais avec le retour au pouvoir du FSLN, vestige de la révolution. Alors que celui-ci est en poste depuis maintenant neuf ans, les jeunes interviewés, âgés entre 22 et 33 ans, ont tous évolué dans un contexte où le discours et l'identité contemporaine sont, sans aucun doute, modelés et construits par l'expérience passée. Dans cette optique, le concept de mémoire collective nous apparaît alors nécessaire pour l'analyse de l'expérience individuelle des jeunes dans une société marquée par le passé.

1.5 Le discours et la création de la légitimité

Après avoir abordé brièvement le discours narratif dans la section précédente, il nous importe de développer davantage sur la question du langage, de sa légitimité et de son pouvoir symbolique, en abordant l'ouvrage « Ce que parler veut dire » de Bourdieu, et principalement le contenu du chapitre « Langage et pouvoir symbolique ». Dans ce livre, Bourdieu emprunte des concepts à l'économie pour mettre de l'avant la

¹⁷ Nous faisons ici la distinction entre le discours dominant, soit celui formulé par le FSLN, et le discours collectif ou populaire.

question de « marché linguistique » qui a lieu au quotidien, dans toute sorte d'échanges. Son analyse de la langue comme étant perçue comme un marché lui permet d'observer les rapports de pouvoir qui existent et la question du monopole. Il affirme que : « c'est dans le processus de constitution de l'État que se créent les conditions de la constitution d'un marché linguistique unifié et dominé par la langue officielle : obligatoire dans les occasions officielles et dans les espaces officiels (École, administrations publiques, institutions publiques, etc.), cette langue d'État devient la norme théorique à laquelle toutes les pratiques linguistiques sont objectivement mesurées » (Bourdieu, 1982, p. 27).

Selon Bourdieu, la légitimité du discours provient de la « délégation au terme de laquelle un agent singulier, roi, prêtre, porte-parole, est mandaté pour parler et agir au nom d'un groupe, ainsi constitué en lui et par lui ». Il affirme donc que « toute parole est produite pour et par le marché auquel elle doit son existence et ses propriétés les plus spécifiques ». Ceci produit ainsi un effet de censure non seulement dans le choix du langage mais également dans ce qui peut et ne peut pas être dit, le locuteur devant adopter le mode d'expression légitime. Les discours deviennent ainsi inspirés d'un souci de bien dire les choses et de se conformer aux exigences d'un certain marché (i.e. les institutions) (*Ibid.*, p. 73-78).

Bourdieu aborde ensuite la question du « langage autorisé ». Les actes d'autorité, selon lui, donnent l'autorité au locuteur d'émettre les mots qu'il prononce. Un discours doit être prononcé par la personne qui a la légitimité de le prononcer pour qu'il y ait une reconnaissance de sa légitimité (*Ibid.*, p. 111). Il aborde ainsi les rites d'institution (e.g. une investiture) qui consistent « à assigner des propriétés de nature sociale de manière qu'elles apparaissent comme des propriétés de nature naturelle » (*Ibid.*, p. 123). L'efficacité symbolique des rites d'institution est alors « le pouvoir qui leur appartient d'agir sur le réel en agissant sur la représentation du réel » (p.

124). Par exemple, l'investiture exerce une efficacité symbolique dans le sens où elle transforme la représentation de la personne investie et des comportements à son égard, et sa propre représentation d'elle-même. « Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est imposer un droit d'être qui est un devoir être (ou d'être). C'est signifier à quelqu'un ce qu'il est [...] le porte-parole autorisé est celui à qui il appartient, à qui il incombe de parler au nom de la collectivité; c'est à la fois son privilège et son devoir, sa fonction propre, en un mot sa compétence » (*Ibid.*, p. 126). Le porte-parole autorisé devient certifié comme conforme, un objet de croyance garanti. Son titre (prête, professeur, ministre) et les symboles (uniforme, etc.) lui accordent une garantie absolue que ce qu'il dit est réellement fondé (*Ibid.*, p. 132-133). Dans ce contexte, Bourdieu se demande : « comment être modeste quand on est le meilleur? [...] quand on est de notoriété publique – c'est l'effet d'officialisation – que l'on est le meilleur » (*Ibid.*, p. 127).

Cette conception bourdieusienne du pouvoir symbolique du langage et de la création de sa légitimité nous permet d'ajouter au cadre conceptuel une approche basée sur une vision constructiviste de la réalité. Ce faisant, nous serons mieux outillés pour comprendre la reproduction du discours du FSLN chez la nouvelle génération.

1.6 Applicabilité du cadre conceptuel et opérationnalisation

Notre approche se situe au croisement des études sur la formation de l'identité politique et sur les jeunes dans les sociétés d'après-guerre et postrévolutionnaires. Nous appliquons à notre étude un cadre conceptuel en partie développé pour les sociétés occidentales tout en nous rapprochant des contextes des sociétés ayant vécu un conflit armé prolongé ou une révolution. Ces contextes possèdent des caractéristiques spécifiques qu'il nous importe d'aborder dans notre étude,

notamment la présence d'un traumatisme ou l'influence de la mémoire collective, car elles peuvent définir à certains égards l'identité de la deuxième et de la troisième génération. Par conséquent, s'inspirant de l'analyse de Hammack (2010), nous considérons l'identité comme étant localisée au niveau personnel et collectif et comme étant le produit d'une transmission intergénérationnelle. Le point critique d'analyse, selon Hammack (2010), devient alors la manière dont les jeunes participent aux récits narratifs en contexte de conflits politiques – ou après les conflits – alors qu'ils deviennent les auteurs de leur propre identité collective et personnelle (*Ibid.*, p. 177). Le Nicaragua est un cas pertinent pour une telle étude puisqu'il y a présence à la fois d'une identité, profondément ancrée dans le passé révolutionnaire, ainsi que le souvenir d'un conflit armé dans la communauté et dans les récits narratifs.

L'originalité de notre approche provient ainsi du cadre conceptuel adopté, rejoignant une littérature très variée et multidisciplinaire. Nous avons décidé d'utiliser un cadre conceptuel lié à la formation de l'identité chez les jeunes, en y ajoutant des concepts utilisés dans des études sur les contextes postrévolutionnaires et d'après-guerre, ce qui nous permet de cerner de façon spécifique les thèmes associés à l'étude de l'identité dans le contexte nicaraguayen. Ainsi, les concepts sélectionnés sont liés à la transmission intergénérationnelle de l'identité, à l'expérience individuelle et à la mémoire collective. Ces concepts ont été utilisés dans une grande variété de contextes sans toutefois être utilisés et appliqués comme un cadre conceptuel pour analyser la formation de l'identité des jeunes dans un contexte particulier comme celui du Nicaragua.

Les concepts opératoires de notre démarche sont en lien avec la socialisation politique et la mémoire collective. Premièrement, comme nous avons mentionné précédemment, la socialisation politique est définie comme étant le processus par

lequel les jeunes acquièrent le savoir sur les institutions sociales et politiques et développent une compréhension complexe de celles-ci (Torney-Purta, 1990, p. 474-475), ce qui nous permet d'analyser la transmission intergénérationnelle de l'identité en observant le processus de socialisation politique au sein de la famille. Pour ce faire, nous avons inclus à la grille d'entrevue des questions portant sur la participation des parents et des grands-parents dans la révolution, sur la discussion au sein de la famille de leurs expériences passées, sur l'actualité et la politique et sur le contexte familial durant l'enfance. Ces éléments nous permettront de mieux être outillés pour procéder à l'analyse de ce qui structure l'identité sandiniste des jeunes interviewés, en plus de nous permettre une meilleure compréhension de la transmission de l'identité et de sa capacité à se perpétuer dans le temps. Ensuite, puisque nous souhaitons nous intéresser à l'expérience individuelle des jeunes dans la société, nous avons inclus dans les entrevues des questions sur leur implication dans la communauté, sur la *Juventud Sandinista* et sur la signification de cet engagement pour eux. Ceci nous permet, d'une part, de nous intéresser aux facteurs autre que le milieu familial qui ont structuré l'identité de ces jeunes et d'autre part, de comprendre et analyser le rôle des jeunes de la *Juventud Sandinista* dans le Nicaragua actuel à partir de leur propre expérience. Finalement, pour opérationnaliser le concept de mémoire collective, certaines questions d'entrevue ont porté sur la présence de la révolution aujourd'hui dans la société et la manière dont la population et la famille se souviennent des événements. Ces concepts nous permettront de vérifier dans quelle mesure la formation de l'identité sandiniste des jeunes interviewés a été influencée par l'expérience des familles dans la révolution.

Après avoir établi un cadre conceptuel pour une telle étude, il s'avère pertinent d'explorer en profondeur le cas du Nicaragua, plus précisément les origines de l'identité sandiniste comme nous la connaissons. Les deux prochains chapitres permettront une mise en contexte de notre étude de cas par l'analyse, dans un premier

temps, de la transformation spatio-temporelle de l'identité sandiniste depuis l'époque d'Augusto C. Sandino (Chapitre II) et dans un second temps, du contexte spécifique de la ville de León (Chapitre III). Nous serons ensuite en mesure d'appliquer le cadre conceptuel pour l'analyse de la formation de l'identité sandiniste chez les jeunes ayant grandi dans la période d'après-guerre et vivant dans la municipalité de León (Chapitres IV et V).

CHAPITRE II

LE NICARAGUA ET LE SANDINISME

*...notre mère, Nicaragua, méprisée et humiliée à maintes reprises, sans compassion,
par ses mauvais enfants qui ont permis qu'elle soit violée par les envahisseurs*

Yankee pour quelques pesos.

— Augusto C. Sandino, 1927

Abordant près de cent ans de développement de l'identité sandiniste, ce chapitre vise à comprendre le processus historique au Nicaragua au cours du 20^e siècle qui a mené à l'établissement d'une identité sandiniste omniprésente dans la société et qui est venu transformer les pensées politiques à travers les générations.

Tout d'abord, ce chapitre explorera les origines du sandinisme en analysant le parcours de vie de Sandino et les fondements de son idéologie qui en ont fait une figure emblématique de la lutte populaire et paysanne. Au-delà d'une simple analyse historique, ce chapitre vise à observer le rapprochement entre Sandino et Carlos Fonseca Amador, membre fondateur du FSLN, ainsi que l'identité sandiniste telle qu'interprétée et (re)définie par ce dernier. Ensuite, il sera question de la révolte populaire des années 1970, de la décennie révolutionnaire des années 1980, de la période d'après-guerre, ainsi que de la période dite « seconde phase de la révolution », soit de 2007 à aujourd'hui. Cette analyse permettra de comprendre la transformation et la reformulation de l'identité sandiniste et de bien cerner son évolution spatio-temporelle.

2.1 De Sandino à Fonseca : la naissance du sandinisme

Parmi les personnalités ayant le plus influencé les mouvements populaires au Nicaragua durant le dernier siècle, deux noms sont bien connus des nicaraguayens et de la gauche latino-américaine : Augusto César Sandino et Carlos Fonseca Amador.

2.1.1 Augusto C. Sandino, Général des hommes libres

Né en 1895 à Niquinohomo, un petit village à 30 kilomètres au sud de Managua, Augusto C. Sandino était le fils illégitime d'un petit propriétaire terrien d'origine espagnole et d'une femme autochtone qui travaillait pour la famille¹⁸. Dès son enfance, Sandino se questionna sur son existence et la pauvreté dans laquelle il vivait. Élevé par sa mère dans une petite maison, Sandino avait également un demi-frère qui, lui, vivait chez son père dans de meilleures conditions. Il fut alors confronté très jeune aux disparités entre la pauvreté de sa mère et la prospérité de son père, reflétant, selon lui, l'état de la société en général. À l'âge de vingt ans, Sandino dut quitter le pays après avoir tiré sur un homme lors d'une dispute. Il se rendit au Mexique où il travailla pour une compagnie pétrolière américaine. Au lendemain de la Révolution mexicaine, celle-ci se faisait encore sentir dans les champs de pétrole et c'est à cette époque que Sandino développa une nouvelle vision du monde, une nouvelle philosophie, en étant confronté aux conséquences de la révolution et en prenant conscience de sa pertinence pour le contexte nicaraguayen (Hodges, 1986, p. 3-5)¹⁹.

¹⁸ Né Augusto Nicolas Calderón Sandino, il changea son nom pour Augusto C. Sandino lorsqu'il emménagea chez son père, possiblement pour cacher son illégitimité. Plus tard, il changea le « C » pour César, souhaitant s'établir comme leader d'une armée (Navarro-Génie, 2002, p. 42).

¹⁹ Tampico, la ville où travaillait Sandino, était une ville importante pour le pétrole alors que 200 navires transitaient tous les mois par le port. La ville était un foyer d'agitation politique parmi les travailleurs du pétrole. Sandino a alors été témoin des luttes des travailleurs pour se syndiquer et leurs

Ces années au Mexique eurent une influence importante sur l'idéologie de Sandino : « vers 1925, j'ai réussi à m'entourer d'un groupe d'amis spiritistes²⁰ avec qui je discutais quotidiennement de la soumission de nos peuples en Amérique latine aux agissements hypocrites et aux interventions violentes de l'empire assassin Yankee » (Sandino, 1980, p. 53). Ce sont ces croyances politiques et spiritistes, liées aux courants de l'anarchisme, du socialisme et du communisme, que Sandino amena avec lui au Nicaragua (Hodges, 1986, p. 7). Son expérience au Mexique postrévolutionnaire posa sans aucun doute les bases de sa formation intellectuelle²¹.

Ce n'est ainsi sans surprise qu'en 1926, Sandino retourna dans son pays après avoir entendu parler d'une révolte libérale contre le dictateur conservateur. Sandino croyait que les libéraux étaient sur le point de faire une révolution, à l'instar de la Révolution mexicaine, qui serait anti-oligarchique et anti-impérialiste (Hodges, 1986, p. 8). Dans les montagnes du Nord-Ouest du Nicaragua, appelées les Segovias, Sandino organisa une rébellion alors que les États-Unis envahissaient le pays pour stabiliser la situation politique. Cette intervention étrangère devint un élément catalyseur dans le désir de création d'un mouvement nationaliste (Grossman, 2008, p. 83).

demandes pour de meilleurs salaires. Lorsque la dispute fut à son plus haut niveau, les compagnies ont menacé d'arrêter leurs activités. Sandino aurait alors commencé à les voir comme des ennemis (Hodges, 1986, p. 5). Il est important de noter que dans la ville un sentiment anti-américain régnait. Personne n'avait oublié l'occupation militaire du port en 1914 par les États-Unis (Dospital, 1996, p. 119).

²⁰ Le spiritisme est un mouvement datant du 19^e siècle dont la doctrine principale affirme que tous les hommes sont des frères et qu'ils proviennent tous du même esprit saint (Hodges, 1986, p. 7). Le mouvement spiritiste croit au pouvoir des prophéties, des communications avec les morts et des communications extrasensorielles avec les vivants. L'adhésion au mouvement était souvent transversale à d'autres courants comme l'anarchisme, le communisme et le socialisme. Finalement, le mouvement spiritiste acceptait la réincarnation et percevait le monde comme une lutte entre le bon et le mauvais (Navarro-Génie, 2002, p. 17).

²¹ Par exemple, Sandino fut témoin au Mexique du changement de gouvernement de Álvaro Obregón à Eliás Calles. Ce dernier redistribua huit millions d'hectare de terre aux coopératives paysannes et croyait en l'assimilation des autochtones par l'éducation. Ces événements se reflétèrent dans les actions de Sandino alors qu'il tenta plus tard d'inclure des peuples autochtones dans une commune au Nord du Nicaragua (Navarro-Génie, 2002, p. 18).

Aux élections de 1928, Sandino adopta une approche plus radicale²², se rapprochant des idéologies d'Agustín Farabundo Martí, dirigeant communiste salvadorien. Ce dernier encouragea Sandino à se distancer des libéraux et à continuer la guerre contre le gouvernement libéral au pouvoir pour protester contre sa collaboration continue avec l'occupation américaine. Sandino fit alors la promotion de changements législatifs favorisant les travailleurs et les paysans, en établissant des standards de vie minimum pour la population. De 1929 à 1930, Sandino retourna au Mexique, tentant tant bien que mal d'obtenir le soutien du gouvernement mexicain pour obtenir des armes et des fonds mais ses demandes furent rejetées. Il trouva finalement un allié dans le mouvement spiritiste de l'École Magnétique-Spirituelle de la Commune Universelle (EMECU) dans la péninsule du Yucatan (Hodges, 1986, p. 11-13). À cette époque, Sandino passait de longues heures en confinement à lire les écrits du fondateur de l'EMECU, Joaquín Trincado, qui proposait de libérer l'humanité de l'ignorance et des fanatismes religieux et patriotiques en ciblant trois aspects à éliminer : la religion, le militarisme et le capital rentier (Hodges, 1994, p. 24-25).

À travers le temps, Sandino devint de plus en plus confiant du fait qu'il était porteur d'une cause sanctionnée par des pouvoirs divins. Il trouva des sympathisants parmi les populations pauvres et rurales du Nord du Nicaragua, dont la majorité était analphabète et n'avait jamais quitté les régions montagneuses (Navarro-Génie, 2002, p. 49-50). Ces hommes trouvèrent un repère dans le message et la cause que portaient Sandino, le faisant paraître comme un messie²³.

²² Lors de ces élections, le libéral Moncada fut élu Président. Sandino avait auparavant connu des discordes avec Moncada alors que ce dernier avait décidé de collaborer avec les forces d'occupation américaines (Hodges, 1986, p. 10).

²³ Le journaliste Basque Ramón de Belausteguigoitia, en qui Sandino confia sa vision du monde spiritiste, affirma d'ailleurs que : « Il y eut un moment où j'ai réalisé que l'âme étrange et profonde de Sandino avait créé dans son armée une secte imbue de la flamme d'une nouvelle révélation » (Belausteguigoitia, 1934, p. 130, cité dans Hodges, 1986, p. 15).

À son retour en 1930 jusqu'en 1933, la lutte armée continua au Nicaragua mais prit fin avec le remplacement du Dr. Juan Bautista Sacasa comme nouveau Président libéral car celui-ci partageait certains des idéaux de Sandino. Un accord de paix fut signé et Sandino se concentra sur la construction d'une coopérative agricole. Bien que cet accord demandait la démobilisation et le désarmement des parties, les hommes de Sandino étaient prêts à être mobilisés dans un délai de 24 heures, ce qui se produisit pour défendre le nouveau gouvernement libéral contre les pressions de la nouvelle Garde Nationale (G.N.), entraînée par les États-Unis, qui réussit un coup d'État le 23 février 1934. Après un repas avec Sacasa, Sandino fut kidnappé et assassiné à l'extérieur de la maison présidentielle par la G.N. La même nuit, environ 300 hommes de Sandino présents à la coopérative agricole furent exécutés sous les ordres d'Anastasio « Tacho » Somoza, alors à la tête de la G.N. (Hodges, 1986, p. 16-17)^{24 25}.

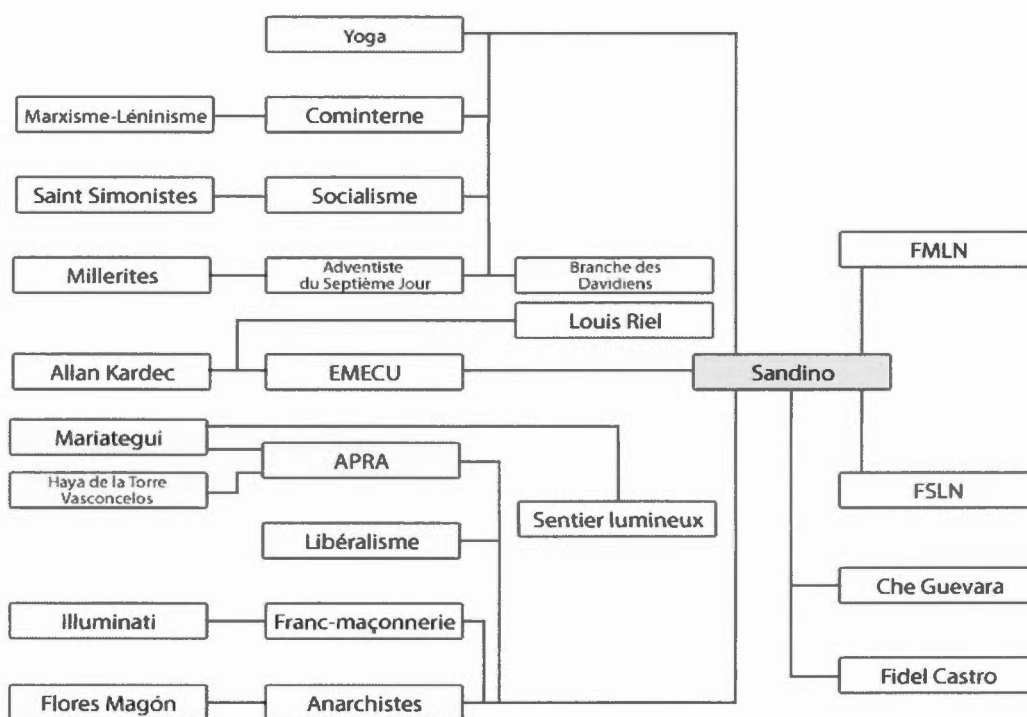
De son passage au Mexique en 1923 jusqu'à sa mort en 1934, un grand nombre de courants de pensée ont influencé l'idéologie et la philosophie de Sandino. Deux penseurs l'ont particulièrement influencé, soit l'anarchiste Ricardo Flores Magón, jusqu'en 1929, et le spiritiste Joaquín Trincado, qui est venu compléter les écrits de Flores Magón de 1929 jusqu'à sa mort en y ajoutant une dimension spiritiste. Bien qu'il n'existe aucune preuve du rapprochement entre Sandino et Flores Magón, les sympathisants de ce dernier étaient omniprésents à Tampico, au Mexique, durant les années où Sandino s'y trouvait et le courant anarchiste mexicain à l'époque suivait les écrits de Flores Magón, croyant en la lutte contre toute forme d'autorité économique, ecclésiastique et politique qu'il souhaitait remplacer par des petites

²⁴ Anastasio « Tacho » Somoza Garcia était directeur de la G.N. de 1933 à 1936 lorsqu'il organisa un coup d'État et força la démission du Président libéral, Juan Bautista Sacasa. Il devint ensuite le premier dictateur de la dynastie des Somoza, restant au pouvoir de 1937 à 1947 et de 1950 à 1956. Il fut assassiné à León en 1956 par le poète nicaraguayen, Rigoberto López Pérez.

²⁵ Sandino n'avait pas peur de mourir pour la cause qu'il portait. Durant sa lutte, il mettait de l'avant le slogan « Vaincre ou mourir » (*Vencer o morir*). La vie d'un révolutionnaire présentait deux extrêmes : la victoire ou la mort.

communes autogérées (Navarro-Génie, 2002, p. 17)²⁶. Selon Hodges (1986), l'idéologie de Sandino était complexe et elle s'est construite pour rejoindre différents groupes sociaux. Ce qui ressort de ses fondations idéologiques, ce sont des croyances politiques formées au Mexique, mais qui sont ressorties sous différentes formes selon la nature changeante de la situation au Nicaragua (p. 18).

Figure 1. Filiations idéologiques de la pensée de Sandino



Source : Tableau compilé par Navarro-Génie, 2002, p. 85. Traduction de l'auteure.

²⁶ Flores Magón a tenté de combiner deux tendances révolutionnaires différentes et opposées, soit celle du libéralisme radical et démocratique de Rousseau, à son plus haut niveau durant la Révolution française de 1789, et celle du socialisme communiste de Marx et ses partisans, présent durant la Révolution russe de 1917. Ces deux tendances faisaient face à des ennemis communs selon lui : la propriété, l'État et la religion. Pour les vaincre, Flores Magón proposait l'égalité économique, la liberté politique et l'amour universel. Le nouveau système serait alors basé sur la liberté, l'égalité et la fraternité, soit des principes auxquels Sandino adhéra également (Hodges, 1986, p. 26-27).

Il n'en demeure pas moins qu'il est difficile d'analyser en profondeur les pensées de Sandino car ses écrits totalisent seulement 450 pages. On y découvre un personnage hésitant de se révéler politiquement puisque la nature clandestine de sa lutte le rendait méfiant à révéler ses objectifs. Ses écrits apparaissent, par moment, trompeurs et obscures afin de garder l'ennemi dans l'ignorance (Hodges, p. 18, 21). Une analyse de l'idéologie de Sandino doit donc prendre en considération les courants de pensée présents à l'époque, selon le lieu où il se trouvait, et qui sont susceptibles de l'avoir influencé. La grande variété de courants présents dans ses écrits permet plus tard la réutilisation et la réappropriation de certaines parties de son discours afin de rallier les masses populaires selon la réalité du moment, ce que nous explorerons prochainement.

2.1.2 Carlos Fonseca et la construction du sandinisme

Il est impossible de connaître les sentiments de la population envers Sandino entre le moment de sa mort et l'émergence du FSLN. C'est vers 1944, lors du dixième anniversaire de son assassinat, que son nom refit surface dans certaines publications, dont des journaux étudiants. Dans les années 1950, Pedro Joaquín Chamorro et Ernesto Cardenal, journalistes et écrivains nicaraguayens, tous deux en exile, y faisaient fréquemment référence dans leurs écrits. Par exemple, dans un ouvrage intitulé « Estirpe sangrienta : los Somozas » publié au Mexique en 1956, Pedro Joaquín Chamorro parlait de Sandino comme une victime d'Anastasio « Tacho » Somoza (Camacho Navarro, 1991, p. 76). L'histoire de Sandino était alors déjà utilisée comme symbole de l'opposition étudiante et armée avant même l'appropriation de son image par le FSLN (Palmer, 1988, p. 94).

Né en 1936 à Matagalpa, au nord du Nicaragua, Carlos Fonseca est connu comme ayant contribué au développement de l'idéologie sandiniste et à la formation du FSLN. Tout comme Sandino, il prit conscience très jeune des inégalités socio-économiques au Nicaragua. Il vivait avec sa mère, son frère Raúl et trois jeunes frères et sœurs dans une chambre sur la propriété d'un membre de la famille alors que son père vivait dans une grande demeure avec sa femme et ses enfants, une des seules maisons à deux étages à Matagalpa à l'époque. La mère de Fonseca venait d'un petit village, San Rafael del Norte, et avait migré vers la ville en 1930 pour travailler et fuir la guerre (Zimmermann, 2000, p. 12-14)^{27 28}.

L'origine exacte du rapprochement entre Fonseca et Sandino est encore source de débat aujourd'hui. Alors que certains auteurs comme Palmer (1988) placent cette date vers 1956²⁹, Zimmermann (2000), qui a écrit une des biographies les plus complètes et citées sur la vie de Fonseca, affirme plutôt qu'il n'y avait aucune trace de Sandino dans ses écrits à l'époque et les ouvrages qu'il consultait³⁰. Selon elle, ce n'est qu'au début des années 1960 que Fonseca commença à réellement s'intéresser à la lutte de Sandino puisque ses écrits ont commencé à en contenir des références (p. 60). La première déclaration publique témoignant du rapprochement entre Sandino et Fonseca remonte à juillet 1960, au lendemain de la Révolution cubaine, alors que

²⁷ Les montagnes entourant le village de San Rafael del Norte, les Segovias, devinrent une zone de guerre vers la fin des années 1920, tel que décrit dans la section précédente (Zimmermann, 2000, p. 13).

²⁸ Les cinq enfants de la famille venaient tous de pères différents. La famille Armador de Matagalpa, dont le père de Carlos était issu, était une des plus fortunées et actives dans la politique de la région. Depuis le 19^e siècle, les membres de la famille étaient de riches producteurs et marchands de café et politiciens (Zimmermann, 2000, p. 15).

²⁹ Voir Palmer, S. (1988). Carlos Fonseca and the Construction of Sandinismo in Nicaragua. *Latin American Research Review*, 23, p. 91-109; Wright, B. E. (1995). *Theory in the Practice of the Nicaraguan Revolution*. Ohio University Center for International Studies : Athens; Hodges, D. (1986). *Intellectual Foundations of the Nicaraguan Revolution*. University of Texas Press : Austin, TX.

³⁰ Aucun des 80 ouvrages et pamphlets dans la bibliothèque de Fonseca confisquée par la G.N. en 1956 ne faisait mention de Sandino (Zimmermann, 2000, p. 60).

Fonseca a édité et publié une affiche qui citait et faisait l'éloge de José Martí et de Sandino (*Ibid.*, p. 61).

Tout comme Sandino, le développement de l'identité politique de Fonseca est le fruit d'un processus complexe qui doit prendre en compte ses expériences personnelles, ses observations de la réalité de Matagalpa et du reste du Nicaragua, ses études sur l'histoire, les discussions et les débats auxquels il a participé, l'influence de la Révolution cubaine et les perspectives des organisations vers lesquelles il s'est rapproché à cette époque, notamment le Parti Socialiste du Nicaragua (PSN) (Zimmermann, 2000, p. 61). La Révolution cubaine et la victoire du Mouvement du 26 juillet sont parmi les éléments principaux ayant influencé le développement de l'identité politique de Fonseca et de centaines d'autres jeunes nicaraguayens qui souhaitaient voir naître un mouvement plus fort et plus radical pour déloger Somoza³¹. Fonseca affirme d'ailleurs que : « Pour diverses raisons, durant plusieurs années, le marxisme n'a pas réussi à pénétrer au Nicaragua. Il est arrivé et a pris de l'ampleur à travers la population et la jeunesse nicaraguayenne avec le triomphe de la Révolution cubaine » (González Bermejo, 1970). Dans un discours à La Havane en 1974, il affirme également que les cubains et les nicaraguayens étaient liés ensemble par des liens historiques : « Les pensées et actions de José Martí et Augusto César Sandino indiquent la voie à une lutte commune » (Zimmermann, 2000, p. 62).

Selon l'histoire officielle, le FSLN aurait été fondé en juin ou en juillet 1961 lors d'une rencontre à Tegucigalpa au Honduras où étaient présents les trois membres fondateurs, soit Silvio Mayorga, Carlos Fonseca et Tomás Borge³². Cependant, cette

³¹ Sandino était déjà connu à Cuba et son nom était utilisé dans les mouvements révolutionnaires. Vers la fin des années 1950, Che Guevara faisait apparemment référence au Nicaragua comme la « Terre de Sandino ». D'ailleurs, la fille unique de Sandino, Blanca Segovia Sandino Aráuz, a vécu à La Havane de 1960 à 1979 comme invitée d'honneur du gouvernement (Zimmermann, 2000, p. 61).

³² Tomás Borge Martínez est le seul co-fondateur du FSLN à avoir survécu à la révolution sandiniste. Il a été un des neuf membres de la Junte de reconstruction suite à la victoire de l'insurrection et il a été

version de l'histoire serait une construction post-1979, apparue au lendemain de la victoire de la révolution (Zimmermann, 2000, p. 76). Avant 1979, aucun des écrits ne mentionne une rencontre de fondation du FSLN, y compris ceux de Tomás Borge qui, soudainement, en plein discours en 1979, mentionne pour la première fois cette rencontre et apparaît comme le seul survivant des membres fondateurs. Appuyée sur les écrits de l'époque et d'autres témoignages, dont celui de Rodolfo Romero, un des seuls survivants des premières années du FSLN, Zimmermann (2000) affirme qu'il n'y a eu aucune rencontre de fondation du FSLN et qu'il a plutôt vu le jour dans la lutte (*Ibid.*).

À ses tout débuts, le FSLN se nommait plutôt le Front de libération nationale, inspiré du mouvement de libération en Algérie. Certains membres étaient réticents à l'idée d'ajouter le terme « sandiniste », comme le souhaitait Fonseca, croyant que s'identifier à la libération de l'Algérie était plus radical. Cependant, le terme fut ajouté devant un désir grandissant de faire une révolution à l'image nicaraguayenne et l'émergence de Fonseca comme figure centrale du mouvement (Zimmermann, 2000, p. 74). Selon ce dernier, le FSLN a été fondé pour fournir un instrument de lutte, pour renouer avec le passé et pour continuer la lutte entreprise par Sandino dans les années 1930 (*Ibid.*, p. 67). Le terme « sandiniste », mais surtout la vie et l'expérience personnelle de Sandino, ont dès lors commencé à faire partie intégrante du discours de Fonseca et du FSLN³³.

Le FSLN n'est pas né lors d'une assemblée ou d'un congrès, et il n'a pas fait de déclaration annonçant sa création. Il n'a même pas présenté de programme.

ministre de l'Intérieur de 1985 à 1990. Suite au retour au pouvoir du FSLN en 2007, il a été nommé Ambassadeur du Nicaragua au Pérou, un poste qu'il a tenu jusqu'à sa mort en 2012.

³³ La naissance d'un mouvement populaire qui prend ses origines dans les luttes de *campesinos* n'est pas un phénomène unique au Nicaragua. On peut penser notamment au mouvement zapatiste au Mexique, dont le nom provient de la lutte d'Emiliano Zapata durant la Révolution mexicaine de 1910 à 1920, ou encore au Front de libération nationale Farabundo Martí au Salvador, dont le nom est inspiré de la lutte du leader paysan Agustín Farabundo Martí dans les années 1930.

Pour le *Frente*, ce qui est venu en premier est l'action et, basé sur ses premières expériences, il a formulé et reformulé son programme, ses stratégies et ses tactiques parce qu'il a toujours eu un sens de l'importance de l'autocritique. Le FSLN est le produit véritable de l'histoire des masses nicaraguayennes. (Fonseca, cité dans Zimmermann, 2000, p. 74)

Toutefois, l'histoire de Sandino allait devoir être « adaptée » et « reformulée » pour venir construire un sandinisme marxiste et révolutionnaire (Palmer, 1988, p. 96) et une idéologie adaptée à la réalité de l'époque. C'est ce à quoi Fonseca dédia la majeure partie de son temps, du début des années 1960 jusqu'à sa mort en 1976. L'histoire de Sandino était déjà facilement adaptable à une réinterprétation marxiste (*Ibid.*, p. 97). Cependant, plutôt que de représenter Sandino comme un socialiste ou un communiste, Fonseca utilisa des détails de sa vie pour venir construire la prémisse selon laquelle Sandino avait initié un chemin révolutionnaire que le FSLN devait poursuivre. Dès les années 1960, les discours de Fonseca et du FSLN mettaient donc de l'avant l'idée que le « sandinisme » représentait le commencement d'un chemin révolutionnaire populaire, entamé par la lutte de Sandino (Palmer, 1988, p. 96). Cette décennie en fut une d'apprentissages pour le FSLN, marquée par les découvertes et les expérimentations. Les jeunes leaders du FSLN apprirent à connaître leur pays et les conditions dans lesquelles vivaient la population, dans les montagnes et parmi les classes ouvrières urbaines (Zimmermann, 2000, p. 133).

Les premières articulations cohérentes du sandinisme par Fonseca furent publiées en 1969 dans *Nicaragua : hora cero* et dans *Programa Histórico*. En juillet ou août de la même année, presque tous les leaders principaux du FSLN et plusieurs membres se rencontrèrent à San José au Costa Rica pour adopter le programme. Pour la première fois, ils avaient en leur possession un document écrit et développé sur près d'une décennie d'actions et de débats (Zimmermann, 2000, p. 123). Le Programme historique mettait de l'avant treize points pour rallier et mobiliser la population

nicaraguayenne, allant de la réforme agraire à l'émancipation de la femme³⁴. Après 1969, tous les documents d'analyse publiés firent dorénavant référence à l'histoire de Sandino (*Ibid.*, p. 133), présentant le sandinisme comme Fonseca l'avait construit, soit comme un chemin révolutionnaire vers la libération.

À la commémoration de 38 ans depuis sa mort [de Sandino], le peuple nicaraguayen voit avec une plus grande clarté et un plus grand enthousiasme que sa mort n'était pas inutile, que le Front Sandiniste de libération nationale, FSLN, a pris entre ses mains la responsabilité de continuer la lutte sandiniste pour accompagner le peuple jusqu'à la victoire finale. (Front étudiant révolutionnaire (FER), 1972 dans Front Sandiniste de libération nationale, 1984, p. 11-12)

Au début des années 1970, Fonseca dédia la majeure partie de son temps à l'écriture et à l'étude plus approfondie de la lutte de Sandino, ce qui lui permit de reformuler et d'adapter son histoire à la réalité des années 1970 et de définir plus clairement la fondation et la légitimité de l'identité sandiniste (Palmer, 1988, p. 97; Zimmermann, 2000, p. 133). Jaime Wheelock décrit comment Fonseca envoya les membres du FSLN au Mexique, à Cuba et au Costa Rica afin de fouiller les archives et les bibliothèques et trouver des documents, publications et articles de journaux sur Sandino. Ils cherchaient les informations peu connues sur Sandino et prenaient note de la couverture médiatique internationale durant les années 1920 et 1930 (Vargas, 1982, cité dans Zimmermann, 2000, p. 144-145). Fonseca sélectionnait méticuleusement les idées et les campagnes de Sandino de manière à mettre l'emphasis sur le contenu abordant les classes sociales et le nationalisme, laissant de côté tout l'aspect mythique jugé moins pertinent (Zimmermann, 2000, p. 145). La clé du succès du développement d'une idéologie nationaliste révolutionnaire fut alors la

³⁴ Le programme était articulé autour des 13 points suivants : 1) gouvernement révolutionnaire, 2) révolution agraire, 3) révolution de la culture et de l'enseignement, 4) législation du travail et sécurité sociale, 5) honnêteté administrative, 6) réincorporation de la Côte Atlantique, 7) émancipation de la femme, 8) respect des croyances religieuses, 9) politique extérieure indépendante, 10) unité populaire centraméricaine, 11) solidarité entre les peuples, 12) forces armées patriotiques populaires et 13) vénération des martyres.

résurrection et la réinterprétation de Sandino (*Ibid.*, p. 8). Fonseca écrivait principalement pour sa génération et la prochaine génération de révolutionnaires dans un langage que les masses populaires comprenaient (*Ibid.*, p. 10, 145).

2.2 Les années 1970 et la révolte populaire

Plusieurs événements au cours des années 1970 créèrent un contexte favorable à la lutte populaire du FSLN et vinrent contribuer à la victoire de la révolution sandiniste en 1979 en commençant par le tremblement de terre du 23 décembre 1972 qui détruit plus de la moitié de Managua³⁵. L'aide humanitaire internationale qui fut envoyée au Nicaragua au lendemain des événements n'atteignit que très peu la population dans le besoin alors que Somoza et la G.N. la détournèrent pour la revendre sur le marché noir³⁶. La corruption dont était empreint le régime était à son plus haut niveau depuis son arrivée au pouvoir et elle fut exposée à la population et à la communauté internationale suite au tremblement de terre (Black, 1981, p. 59).

Bien que le tremblement de terre contribua à la hausse de la grogne populaire, c'est principalement à partir de 1974 qu'il fut possible de saisir réellement le soutien populaire envers la lutte du FSLN. En effet, le 27 décembre 1974, un commando de treize personnes du FSLN prit d'assaut une maison de Managua où des diplomates et haut-dignitaires prenaient part à une réception. Ils entrèrent en criant : « Ceci est une opération politique. Les mains sur votre tête et contre le mur. Nous sommes le Front

³⁵ 20 000 personnes périrent dans le tremblement de terre et 75% des habitations et 90% des locaux commerciaux furent détruits. Les dommages furent estimés à plus de 772\$ millions (Black, 1981, p. 59).

³⁶ Somoza eut un monopole sur la reconstruction de Managua alors que sa compagnie, ESPESA, prit en charge les travaux de démolition, Inmuebles SA s'occupa de la spéculation immobilière et d'autres compagnies, qui détenaient des monopoles, s'occupèrent des matériaux de construction (Black, 1981, p. 59-60).

Sandiniste de libération nationale. Viva Sandino! » Somoza dut revenir de Miami pour diriger l'opération et envoya 500 membres de la G.N. pour encercler la maison. Le FSLN demanda la présence de l'Archevêque Miguel Obando y Bravo de Managua, fermement opposé au régime, pour agir comme médiateur. Parmi les demandes du FSLN, celui-ci souhaitait la libération de prisonniers politiques, dont Daniel Ortega. Le siège dura plusieurs jours durant lesquels il fut possible d'apercevoir une montée notable de la lutte parmi les classes ouvrières. Les masses populaires, bien que non préparées ni organisées, montraient leur solidarité avec l'action du FSLN. Somoza n'eut d'autre choix que de répondre aux demandes, libérant les prisonniers, payant une rançon de 2 millions de dollars et publiant des communiqués du FSLN dans les journaux du pays qui détaillaient les demandes de l'organisation pour la classe ouvrière. Après un siège de 60 heures, le commando et 18 prisonniers politiques fuirent vers Cuba où ils furent reçus en héros (Black, 1981, p. 87-88). Représentant le début du soutien des masses populaires envers les demandes du FSLN, ces événements marquèrent également le début de l'institutionnalisation de la répression envers la population et le FSLN par la mise en place d'un état de siège, de la loi martiale, d'une cour militaire permanente et de la censure de la presse.

L'état de siège dura 33 mois au total, de 1974 à 1977. En réponse à la hausse de la lutte populaire, Somoza envoya la G.N. dans les montagnes de Matagalpa où se trouvaient les militants du FSLN, l'ordonnant de passer au peigne fin les montagnes, envoyant les forces de l'air pour bombarder la région et utilisant, par moment, du napalm et des défoliants. Les maisons de paysans furent brûlées, leurs récoltes détruites et les femmes violées. Des camps de concentration furent établis à Matagalpa, Zelaya et Chinandega. Les disparitions de paysans faisaient partie du quotidien. Il est estimé qu'environ 3 000 personnes disparurent durant ces 33 mois dans les régions du Nord du Nicaragua. Puisque Somoza approuvait toute nouvelle

diffusée dans les journaux et à la radio, aucune mention n'était faite sur ce qui se déroulait et aux massacres de paysans (Black, 1981, p. 88-89). Face à la répression et aux violations des droits humains, Somoza commença à perdre des appuis, notamment au sein de l'Église catholique qui fut également soumise à la répression lorsqu'elle commença à dénoncer les massacres de paysans, et au sein de la bourgeoisie nicaraguayenne.

Avec la mort de Carlos Fonseca aux mains de la G.N. en 1976³⁷ et la clandestinité forcée dans laquelle vivaient les membres du FSLN causée par l'état de siège et la loi martiale, le FSLN fut affaibli et la méthode nécessaire pour atteindre la victoire fut interprétée différemment par les différents acteurs. Les débats sur les alliances entre les classes sociales et la stratégie d'insurrection à entreprendre étaient ainsi omniprésents au sein de l'organisation. Tous se demandaient quelle devait être la place de la bourgeoisie dans la lutte populaire, les débats ayant lieu entre les plus anciens leaders des régions rurales et les nouvelles recrues des régions urbaines (Black, 1981, p. 92). Les arguments se façonnèrent sous trois tendances distinctes. Premièrement, la tendance de la « guerre populaire prolongée », soutenue par Bayardo Arce, Tomás Borge et Henry Ruiz, qui préconisait la patiente accumulation des forces et mettait l'accent sur la guérilla rurale. Ensuite, le second mouvement était la tendance prolétaire, ou *proles*, dont faisaient partie Luis Carrión, Carlos Nuñez et Jaime Wheelock, qui préférait les stratégies de guérilla urbaine, mettant l'accent sur la mobilisation et l'organisation parmi les classes ouvrières et les quartiers pauvres. Finalement, la tendance insurrectionnelle, ou *tercerista*, était soutenue par Daniel Ortega, son frère Humberto et Victor Tirado. Ils croyaient qu'il était nécessaire une alliance multi-classe qui permettrait une insurrection massive et un renversement rapide de la dictature (Close *et al.*, 2012, p. 3). En utilisant leurs

³⁷ En effet, Fonseca ne vécut pas pour voir l'issue des débats. Le 7 novembre 1976, il fut tué par balle par la G.N. après avoir été pris au piège dans une embuscade. Sa mort fut confirmée par le FSLN quelques jours plus tard lors d'une rencontre à La Havane (Zimmermann, 2000, p. 203-204).

contacts dans la classe moyenne pour construire un vaste mouvement de solidarité à travers l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Europe Occidentale, la tendance *tercerista* devint majoritaire au sein du FSLN (Black, 1981, p. 96)³⁸.

Les dernières années du régime somoziste furent marquées par certains éléments clés qui contribuèrent à la victoire de la révolution populaire. Premièrement, en octobre 1977, *La Prensa*, un journal indépendant de tendance libérale, publia un communiqué signé par le Groupe des 12, « Los Doce », soit douze personnes qui provenaient de la bourgeoisie nicaraguayenne (des prêtres, avocats, écrivains, architecte, banquier, etc.). Ils affirmaient leur opposition au régime de Somoza et qu'il n'y aurait pas de solution à la crise politique du pays sans la participation du FSLN. Le document contribua à affaiblir l'opposition bourgeoise au FSLN car « Los Doce » représentaient un pont entre le FSLN et les groupes plus progressistes de l'opposition bourgeoise (Black, 1981, p. 104-105).

Deuxièmement, le journaliste réputé et directeur de *La Prensa*, Pedro Joaquín Chamorro, très critique de la dictature, fut assassiné en se rendant au travail le matin du 10 janvier 1978. La fin de l'état de siège en 1977 avait vu une hausse des dénonciations de *La Prensa* envers les violations des droits humains et les massacres de paysans. Suite à la fin de la censure de la presse, *La Prensa* attribua une grande place à l'opposition bourgeoise et même au FSLN. L'assassinat de Chamorro fut un des éléments déclencheurs de la révolution populaire car il mena à une telle grogne populaire que des émeutes eurent lieu à Managua durant lesquelles les manifestants

³⁸ Devant le conflit entre les différentes tendances idéologiques qui n'arrivaient pas à s'entendre, Fidel Castro fit la médiation et proposa une résolution. Chaque tendance nomma ainsi trois personnes qui firent partie de la Direction nationale du FSLN, composée de neuf personnes, et qui devint l'administration du FSLN en 1979, coordonnant les efforts de la guérilla durant seulement quelques mois puisque le régime fut renversé en juillet de la même année (Close et al., 2012, p. 3-4). Malgré la division au sein du mouvement, le FSLN demeura ainsi très actif dans sa lutte révolutionnaire.

incendièrent des édifices appartenant à Somoza et ses alliés (Black, 1981, p. 108-109).

En juillet 1978, le FSLN commença à voir toutes les conditions présentes pour lancer sa première offensive. En effet, le groupe de « Los Doce » défia Somoza et revint d'exil. Il régnait également un climat généralisé de lutte suite à l'assassinat de Chamorro et aux émeutes de janvier, et la population était frustrée suite à une grève générale qui avait eu lieu en février. La population de Monimbó, à Masaya, organisa une série de manifestations pacifiques à la mémoire de Chamorro qui furent réprimées par la G.N. qui lança sa première attaque aérienne contre la population, tuant un jeune garçon. La population de Monimbó se révolta et prit le contrôle de la ville, prouvant au FSLN que la révolte populaire ne pourrait pas suivre le calendrier qu'il avait établi. Monimbó joua ainsi un rôle clé dans la révolution sandiniste car il montra la voie au FSLN, mettant les actions des masses populaires à l'avant-plan³⁹. Le cœur de l'insurrection devint la population, organisée dans chaque *barrio*. En quelques jours, le quartier autochtone de Sutiaba, à León, suivit le chemin pavé par Monimbó et prit les armes. Accompagnée de membres du FSLN cette fois, la population attaqua les patrouilles de la G.N., brûla les maisons des soldats et manifesta dans la rue (Black, 1981, p. 113-115). Le soulèvement populaire, tant attendu par le FSLN et ses partisans, avait officiellement débuté.

En juin 1979, le régime somoziste perdit le peu d'appui international qu'il lui restait lorsque la G.N. tira sans remords sur un journaliste américain de la chaîne ABC alors

³⁹ Il est faux de penser que le FSLN a, à lui seul, mené l'insurrection populaire à travers les régions pacifiques du Nicaragua, bien qu'il s'agisse du discours historique « officiel ». Il existait d'autres groupes opposés au régime somoziste, notamment l'Union démocratique de libération, menée par Pedro Joaquín Chamorro. Tatar (2009) soutient que malgré le discours d'unité du FSLN, l'insurrection de Monimbó et la résistance de sa population n'étaient pas inspirées de la lutte du FSLN. Selon les anciens combattants qu'il a interviewés, la mobilisation et la lutte de Monimbó étaient présentes avant même l'apparition du FSLN (Tatar, 2009, p. 167-168).

que son caméraman filmait la scène depuis la voiture⁴⁰. Ce dernier réussit à faire sortir clandestinement les images du pays pour les diffuser. Elles firent rapidement le tour du monde et contribuèrent au retrait du soutien des États-Unis envers Somoza. Devant le climat de révolte populaire, les offensives armées du FSLN et la perte d'appuis sur la scène internationale, Somoza prit l'exil moins d'un mois plus tard, le 17 juillet 1979.

2.3 De 1979 à 1990 : la victoire et la défaite du sandinisme

Le 19 juillet 1979, après deux décennies d'insurrection, le FSLN et ses partisans entrèrent dans Managua célébrant la libération du Nicaragua. Rapidement, la *Junta de Gobierno de Reconstrucción Nacional* se mit en place, formée de Violeta Barrios de Chamorro⁴¹, Daniel Ortega, Sergio Ramírez⁴², Alfonso Robelo⁴³ et Moisés Hassan⁴⁴, et resta au pouvoir de 1979 à 1984⁴⁵.

⁴⁰ Avec l'arrivée de Jimmy Carter à la Maison Blanche aux États-Unis en 1977, le régime somoziste avait déjà commencé à perdre des appuis au niveau international alors que la nouvelle administration démocrate se faisait plus critique face à l'étendue des violations des droits humains (Black, 1981, p. 62).

⁴¹ Violeta Barrios de Chamorro était la veuve de Pedro Joaquín Chamorro. Elle se présenta aux élections de 1990 et remporta sous la bannière de la coalition de l'Unión Nacional Opositora (UNO). Elle fut responsable de la transition vers la paix, de la reconstruction et de la démobilisation de l'Armée populaire sandiniste et des *contras*.

⁴² Sergio Ramírez est un écrivain et journaliste nicaraguayen. Il fut Vice-président durant le mandat de Daniel Ortega de 1985 à 1990. En désaccord avec Daniel Ortega, il se distança du FSLN en 1995 avec d'autres sandinistes pour fonder le Mouvement de Renovation Sandiniste (MRS) pour lequel il fut candidat à la présidence en 1996. Suite à sa défaite, il se retira de la politique pour se consacrer à l'écriture et demeura, et demeure encore aujourd'hui, très critique du FSLN sous la gouverne de Daniel Ortega.

⁴³ Alfonso Robelo Callejas renonça à la Junte en 1980 pour ses tendances marxistes-léninistes et s'exila au Costa Rica. Il forma en 1985 la direction de la *Contra* qui devint la Résistance nicaraguayenne. Sous le gouvernement de Violeta Barrios de Chamorro, il fut Ambassadeur du Nicaragua au Costa Rica.

⁴⁴ Moisés Hassan Morales devint maire de Managua de 1981 à 1985. En 1988, il fonda un parti politique de gauche, le Mouvement d'unité révolutionnaire (MUR), qui s'opposa au FSLN et à l'UNO aux élections de 1990. Il fut élu député du MUR, le seul présent à l'Assemblée nationale.

⁴⁵ Durant les derniers moments de l'insurrection sandiniste, le mouvement *tercerista* a recruté dans ses rangs toutes les forces anti-Somoza, y compris la bourgeoisie et les chrétiens plus radicaux, inspirés de

Les images de l'entrée dans la capitale du mouvement populaire firent le tour du monde, ces jeunes femmes et hommes révolutionnaires, tous âgés d'une vingtaine d'années, arborant le drapeau du FSLN. Pour les populations de pays sous contrôle de gouvernements de droite ou dictatoriaux et pour les mouvements de solidarité internationale à travers le monde, la victoire du FSLN signifiait l'espoir. De nombreuses personnes voyagèrent au Nicaragua à l'époque et firent des alliances avec le nouveau gouvernement de transition⁴⁶.

Dès son entrée au pouvoir, la Junte de reconstruction mit de l'avant des changements d'envergure dans toutes les sphères de la société. Le gouvernement fit la promotion des idéaux du « nouvel homme », de la « nouvelle femme » et de la « nouvelle société » (Quesada, 1998, p. 59), similaires aux idéaux de la Révolution cubaine (D. F. Blum, 2011, p. 9). Les enfants et les mères étaient alors des symboles politiques importants dans la lutte révolutionnaire et pour l'espoir d'un futur en paix (Tully, 2007, p. 363).

En 1980, une campagne d'alphabétisation, dirigée par le Père Fernando Cardenal, fut mise en place à l'échelle nationale alors que des milliers de jeunes nicaraguayens, regroupés sous le nom d'Armée populaire d'alphabétisation (*Ejército Popular de Alfabetización*), furent envoyés dans les régions rurales pour enseigner à la population à lire et éradiquer l'analphabétisme. En cinq mois à peine, le Nicaragua avait réussi sa mission alors que quelques 100 000 jeunes avaient enseigné à lire et à

la théologie de la libération. Ceci a donc eu comme résultat de se retrouver avec des alliés qui n'étaient pas marxistes ou qui étaient contre le marxisme (Close *et al.*, 2012, p. 4).

⁴⁶ Déjà durant l'insurrection sandiniste, des personnes venant des quatre coins du monde s'étaient joints au FSLN et à la mobilisation populaire au Nicaragua. Durant la révolution, de vastes mouvements de solidarité virent le jour à travers le monde, notamment aux États-Unis, où ils étaient menés principalement par la diaspora nicaraguayenne, et au Canada. Par exemple, la campagne Outils de paix (*Tools for Peace*) qui prit de l'ampleur au Canada dès les premières années de la révolution visait à récolter des fonds et du matériel qui était envoyé par bateau au Nicaragua, ainsi qu'à éduquer la population canadienne à la réalité de la Révolution sandiniste.

écrire à 400 000 personnes (Saint-Germain, 1981, p. 97)⁴⁷. Cette campagne d'alphabétisation fut récompensée par l'UNESCO qui attribua au Nicaragua le prix « Nadezhda K. Krupskaya ». Le Directeur général de l'UNESCO à l'époque, Amadou M. M'Bow, affirma que la campagne d'alphabétisation était « une expérience (*experiment*) passionnante à la fois du point de vue éthique et pédagogique » (Miller, 1985, p. 13, cité dans Hanemann, 2005, p. 10).

Près de deux-tiers du budget national de 1980 fut ainsi consacré à l'éducation, à la santé et au logement. Le plan de relance économique prévoyait la création de 90 000 emplois, la diminution du taux de chômage de 36 à 20%, le plafonnement de l'inflation à 19% (comparativement à 60% pour l'année précédente) et l'augmentation de 22% du produit national brut. La priorité était mise sur le développement de la production nationale, notamment dans les secteurs d'exportation comme le café, le sucre, le coton et la viande (Saint-Germain, 1981, p. 82). Dans le secteur de la santé, le gouvernement organisa une vaste campagne de vaccination dès les premières années. Avant 1979, moins de 5% des enfants avaient été vaccinés contre la polio, la rougeole, la coqueluche et la diphtérie et des centaines d'enfants mourraient chaque année de ces maladies. Les campagnes de vaccination portèrent fruits alors qu'aucun cas de polio ne fut rapporté entre 1982 et 1988 (Tully, 2007, p. 363).

Peu de temps après la victoire, le FSLN, souhaitant élargir son pouvoir en mobilisant les masses, mit en place les Comités de défense sandiniste (CDS) qui surveillaient les agissements contre-révolutionnaires et étaient responsable de la distribution des vivres et des médicaments aux familles défavorisées, de l'animation culturelle et de la

⁴⁷ L'expression « Y también enseñenles a leer » (et enseignez-leur aussi à lire) demeura une phrase célèbre de la Révolution sandiniste. Fonseca l'aurait dite à Tomás Borge et Germán Pomares dans un camp d'entraînement du FSLN dans les années 1960, leur demandant d'enseigner aussi à lire aux *campesinos* (Zimmermann, 2000, p. 191).

scolarisation des enfants. D'autres organisations furent également mises sur pied, notamment la *Juventud Sandinista 19 de Julio*, la Ligue des femmes sandinistes et le Centrale sandiniste des travailleurs (CST)⁴⁸ (Saint-Germain, 1981, p. 83).

Au niveau politique, la Junte annonça que des élections auraient lieu en 1985 car le FSLN croyait que « le retard et la destruction économique, sociale et morale du Nicaragua est d'une telle ampleur que l'on ne peut espérer reconstruire le pays [avant cette date] » (Équipe Envío, 1984)⁴⁹. Le processus électoral fut donc mis en œuvre en janvier 1984. À partir de cette année-là, le Nicaragua ne fut dorénavant plus basé sur la victoire de la révolution de 1979 mais sur la tenue d'élections libres et démocratiques (Close *et al.*, 2012, p. 6). Les résultats de l'élection confirmèrent la popularité du FSLN qui gagna deux-tiers des votes et fit élire Daniel Ortega comme Président avec, à ses côtés, Sergio Ramírez à la Vice-présidence⁵⁰.

Dès 1982, le Nicaragua fut marqué par un conflit armé de faible intensité⁵¹ alors que les États-Unis ne souhaitaient pas voir un autre Cuba dans leur « cour arrière »,

⁴⁸ Le CST visait à unifier les travailleurs. Le taux de syndicalisation dans les milieux urbains atteignait 85% en 1980 mais ils étaient divisés. L'initiative du CST donna naissance à la Coordination syndicale du Nicaragua (CSN), constituée en 1980, regroupant plusieurs organisations syndicales (Saint-Germain, 1981, p. 83-84).

⁴⁹ En 1982, le FSLN introduisit la Loi de gouvernance de formation et fonctionnement des partis politiques qui affirmait que tout parti politique enregistré pouvait obtenir le droit de gouverner si élu (Close *et al.*, 2012, p. 6). Le texte final de la Loi électorale fut approuvé en mars 1984 et, en avril de la même année, la Cour Suprême de Justice mit en place un quatrième organe de pouvoir de l'État, soit le Conseil Suprême Électoral (CSE), responsable de l'organisation et de l'administration du processus qui allait mener aux élections du 4 novembre 1984 (Équipe Envío, 1984).

⁵⁰ Ces élections et la victoire du FSLN permirent ce que les sandinistes appelaient « l'institutionnalisation de la révolution » mais surtout, de centraliser le pouvoir dans les mains de Daniel Ortega, au détriment des autres membres de la Direction nationale du FSLN (Close *et al.*, 2012, p. 6).

⁵¹ La théorie des conflits armés de faible intensité (*Low intensity conflict*), aussi appelée Doctrine Reagan, est apparue sous le gouvernement de Ronald Reagan et visait à contrer la montée du communisme. La Défense américaine définit les conflits armés de faible intensité comme étant : « une confrontation politico-militaire entre des États ou des groupes concurrents, qui se situe en-dessous du seuil de la guerre conventionnelle et au-dessus de la concurrence habituelle et pacifique entre les États. Il s'agit souvent de luttes prolongées entre principes et idéologies concurrentes. Les conflits de basse

finançant et entraînant ainsi un mouvement contre-révolutionnaire, les *Contras*. L'espoir des États-Unis de voir un gouvernement modéré à la tête du Nicaragua remontait d'ailleurs au Président Jimmy Carter qui avait essayé de financer une opposition modérée à Somoza. Avec la victoire de la révolution et la mise en place de la Junte de reconstruction, Jimmy Carter avait échoué dans sa tentative de renforcer l'opposition. En 1981, sous la nouvelle administration conservatrice de Ronald Reagan, le Nicaragua fut coupé de toute aide des États-Unis⁵². Toute forme d'opposition au gouvernement sandiniste, dont l'Église catholique romaine, reçue des centaines de milliers de dollars de la CIA jusqu'en 1985 lorsque l'aide fut arrêtée par le Comité de surveillance du Congrès. Vers le milieu des années 1980, en réponse à l'opinion publique en soutien au gouvernement sandiniste⁵³, l'administration Reagan lança une vaste campagne pour dépeindre les *Contras* comme des combattants de la liberté qui avaient besoin de l'aide des États-Unis et pour délégitimer le gouvernement sandiniste, le considérant comme anti-démocratique, répressif et communiste (Perla Jr., 2012, p. 270-275)⁵⁴. Toutefois, dans l'arrière scène, sans le regard de la population et du Congrès, des membres de la CIA organisèrent un

intensité varient de la subversion à l'utilisation de la force armée. Ils sont menés par une combinaison de moyens employant des instruments politiques, économiques, informationnels et militaires. Les conflits de faible intensité sont souvent locaux, généralement dans le Tiers monde, mais contiennent des implications de sécurité régionale et mondiale » (United States Department of the Army and the Air Force, 1990).

⁵² Reagan entreprit une véritable croisade pour affaiblir le gouvernement sandiniste, notamment en l'excluant des programmes faisant la promotion des investissements américains, en diminuant les exportations de sucre du Nicaragua de 90% et en faisant pression sur le Fonds Monétaire International, la Banque Interaméricaine de Développement, la Banque Mondiale et le Marché commun européen pour qu'ils n'accordent plus de prêts au Nicaragua (Blum, 1998, p. 291-292).

⁵³ La présence des *Contras* fut un des éléments les plus marquants des années 1980 aux États-Unis. Des organisations de base, formées de la diaspora qui avait fui la répression sous Somoza, virent le jour aux États-Unis et menèrent les efforts de dénonciation des politiques de Reagan au Nicaragua. Plusieurs étaient retournés au Nicaragua après la chute de Somoza mais ceux qui restèrent aux États-Unis participèrent à collecter des fonds et sensibiliser le public sur les exploits du gouvernement du FSLN. Face au durcissement des politiques de Reagan, le FSLN invita les citoyens américains à voyager au Nicaragua et à voir de leurs propres yeux les réussites (Perla Jr., 2012, p. 270-275).

⁵⁴ Face à ces événements, le FSLN envoya plusieurs de ses membres et sympathisants en campagne aux États-Unis et à travers le monde, et encouragea des délégations de citoyens américains à venir visiter la région frontalière au Honduras, où les combats étaient plus importants. En 1986, plus de 100 000 personnes des États-Unis s'étaient ainsi rendues au Nicaragua (Perla Jr., 2012, p. 277).

stratagème pour financer illégalement les activités des *Contras*, des événements devenus connus sous l’Affaire Iran-Contra. Ce scandale fut révélé par la presse en 1986⁵⁵ et contribua à la montée de la grogne dans l’opinion publique américaine sur le rôle des États-Unis en Amérique latine et au Nicaragua ainsi que sur les activités illégales de la CIA dans la région.

Avant l’ingérence des États-Unis, les membres des *Contras* étaient présents à la frontière avec le Honduras mais menaient surtout des bombardements de faible intensité. Il n’y avait pas de futur pour les *Contras* face à l’Armée populaire sandiniste, fortement organisée. Dès 1982, les armes américaines commencèrent à arriver, en plus des pistes d’atterrissage, des centres de communication, etc. Des centaines de *Contras* participèrent à des formations en Californie et en Floride. Ils devinrent rapidement connus pour leur brutalité, détruisant régulièrement des centres de santé, des écoles, des coopératives agricoles et des centres communautaires, les symboles des programmes sociaux sandinistes dans les régions rurales (Blum, 1998, p. 292-293)⁵⁶.

Sur la côte Atlantique du Nicaragua, la situation était différente. En effet, bien que des mouvements d’opposition à Somoza existaient également du côté Atlantique durant la dictature, l’insurrection était perçue principalement comme un conflit appartenant aux « métisses » de la côte Pacifique. La victoire du 19 juillet 1979 s’était déroulée dans l’indifférence des peuples autochtones de la côte Atlantique, mais la Révolution sandiniste avait fait la promotion de l’unité nationale entre les deux réalités dès 1979 avec la création de l’organisation MISURASATA (Miskitu,

⁵⁵ C’est le 3 novembre 1986, dans un journal libanais, que les premiers échos de l’affaire Iran-Contra se firent entendre.

⁵⁶ En novembre 1984, le gouvernement annonça que, depuis 1981, les *Contras* avaient tué 910 fonctionnaires et 8 000 civils. Il fut d’ailleurs révélé en octobre 1984 que la CIA avait préparé un manuel d’instruction pour les *Contras* qui encourageait l’utilisation de la violence contre les populations civiles (W. Blum, 1998, p. 293).

Sumu, Rama y Sandinistas Unidos). Toutefois, une série de différends entre 1979 et 1981 rendirent les relations tendues et difficiles entre les deux côtes. Les peuples autochtones commencèrent à tenir des revendications basées sur le territoire et celles-ci étaient largement perçues par le FSLN comme un mouvement contre-révolutionnaire et séparatiste. En 1981, de nombreuses personnes quittèrent vers le Honduras et le Costa Rica, et décidèrent de prendre les armes contre le FSLN. En 1984, reconnaissant la distinction entre le mouvement contre-révolutionnaire des *Contras* et les luttes des peuples autochtones, le FSLN changea sa stratégie et entreprit des négociations avec les leaders autochtones. Une commission « pour l'autonomie » fut créée et de nombreux changements sur la côte Atlantique en résultèrent. La loi pour l'autonomie de la côte Atlantique fut finalement adoptée par l'Assemblée nationale en 1987 et mit fin au conflit entre la résistance autochtone armée (principalement Miskitu) et le gouvernement sandiniste (González et Figueroa, 2012).

2.4 La transformation et l'adaptation du FSLN au 21^e siècle

Après plusieurs années de conflit armé et dans un contexte de rétablissement de la paix en Amérique centrale, des élections démocratiques furent organisées en 1990. La population opta pour le changement, devant la peur du service militaire obligatoire et dans un climat économique difficile⁵⁷. Le FSLN fut ainsi relayé à l'opposition, laissant la place à la candidate de la coalition de l'Unión Nacional Opositora (UNO), Violeta Barrios de Chamorro, qui gagna avec 54% des voix contre 41% pour le FSLN⁵⁸.

⁵⁷ Le Nicaragua souffrait principalement de l'embargo américain, du bombardement des réserves de pétrole par la CIA et du coût grandissant de la guerre contre les *Contras* (Équipe Envío, 1987).

⁵⁸ Le FSLN reconnut la défaite du parti, devenant le second parti à le faire dans l'histoire du Nicaragua. Il promit, toutefois, de se battre et de gouverner « depuis la base » (Close *et al.*, 2012, p. 6).

Dans les années qui suivirent, le Nicaragua vécut des changements sociaux, économiques et politiques profonds, en commençant par la démobilisation de l'Armée populaire sandiniste et des *Contras*. Toute trace du sandinisme fut éliminée, les parcs arborant les noms de révolutionnaires et de martyres furent renommés, tout comme la *Plaza de la Revolución* à Managua, qui avait vu l'entrée de la révolution populaire plus d'une décennie plus tôt, reconstruite et renommée *Plaza de la República*. La présence d'un gouvernement révolutionnaire, issu d'une mobilisation populaire d'envergure, fut tout simplement reléguée aux livres d'histoire⁵⁹. Les gouvernements des années 1990 tentèrent à leur manière de s'approprier l'image de Sandino. Par exemple, dès 1990, Violeta Chamorro annonça une nouvelle monnaie qui arborerait son image. Le gouvernement suivant d'Alemán mit en place une statue dans la ville natale de Sandino, affirmant que celui-ci était « le paradigme du plus pur nationalisme latino-américain » et qu'il était « un nicaraguayen exceptionnel qui n'était pas marxiste, et encore moins communiste » (Équipe Nitlápan-Envío, 2001). Ce faisant, Alemán tenta de dissocier l'image de Sandino du FSLN et de l'associer à un nationalisme nicaraguayen plus large (O'Shea, 2008, p. 112).

Tenant également de se sortir de l'impasse économique, le pays dut se soumettre à des mesures d'austérité fiscale et d'ajustements structurels imposées par les bailleurs de fonds internationaux, notamment le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale, en réduisant les dépenses sociales et la provision de services sociaux (Maclure et Sotelo, 2003, p. 677)^{60 61}. Selon les estimations, le Nicaragua reçut 3,2\$

⁵⁹ Un exemple notable de l'effacement du FSLN de la société se trouve notamment dans le programme Peintures murales d'octobre, initié par le gouvernement d'Arnoldo Alemán à la fin des années 1990. Le programme visait à instaurer des peintures murales créées par des artistes nicaraguayens et internationaux aux endroits où avaient été peintes des peintures murales aux couleurs sandinistes. L'idée n'était pas de restaurer les peintures murales mais plutôt de les remplacer par des nouvelles et différentes (O'Shea, 2008, p. 112).

⁶⁰ L'agenda des donateurs internationaux mit l'accent sur les dépenses en éducation primaire afin de rendre disponible la scolarité primaire à tous. Les dépenses augmentèrent ainsi de 40\$US à 53\$US par élève alors que les dépenses au secondaire diminuèrent de 30\$US par élève à 20\$US. De plus, la décentralisation du système d'éducation eut comme résultat l'augmentation de certains frais scolaires,

milliards en assistance économique entre 1990 et 1995, et de ce chiffre, 80% alla à la réduction de la dette. Le pays vint à dépendre entièrement de l'aide étrangère pour couvrir le déficit de son budget et financer l'investissement au niveau national (Close, 1999, p. 135)⁶².

Pour le FSLN, la défaite aux élections de 1990 représentait un besoin de s'adapter et de se transformer en un réel parti politique, et de se questionner sur la pertinence même de l'organisation dans la jeune démocratie libérale, ce que nous explorerons dans les prochaines sections.

2.4.1 Le FSLN dans l'opposition : 1990 à 2006

Au lendemain de la défaite du FSLN, Daniel Ortega demeura chef du parti. Dans l'opposition, le FSLN et ses partisans assistèrent impuissants aux changements entrepris par les gouvernements libéraux, à commencer par l'administration Chamorro, et à la « désandinisation » de la société. Le FSLN et ses partisans s'attendaient à une victoire aux élections de 1990 et la défaite mena à des débats internes au sein du parti politique, à une époque où la réalité du pays était différente de celle des années 1980. Les militants du FSLN se posèrent des questions sur les

contrevenant à la constitution et au Code national de l'enfance et de l'adolescence qui affirment que l'école primaire doit être gratuite et obligatoire. L'apparition de ces frais découragea plusieurs familles à envoyer leurs enfants à l'école et, en 1998, les données officielles estimaient ainsi que 1,1 millions d'enfants n'étaient pas inscrits à l'école alors que ce chiffre était de 250 000 en 1992 (Maclure et Sotelo, 2003, p. 678 ; Save the Children, Canada, 1992, p. 23)

⁶¹ En 1991, une étude des Nations Unies estima qu'environ 70% de la population vivait en situation de pauvreté au Nicaragua et de ce nombre, 40% vivait en situation d'extrême pauvreté (Evans, 1993 dans Tully, 2007, p. 367).

⁶² Close (1999) affirme, toutefois, que le gouvernement de Chamorro n'est pas entièrement responsable du résultat économique du Nicaragua au cours des années 1990. Le FSLN avait lui-même aussi entrepris un programme d'austérité à partir de 1985. Peu importe le gouvernement au pouvoir au début des années 1990, il se serait retrouvé devant un contexte économique similaire, bien que le FSLN aurait pu parvenir à trouver un scénario économique différent (p. 141).

raisons de la défaite et sur les raisons pour lesquelles les leaders du FSLN en étaient venus à se distancer de ses partisans parmi les masses populaires⁶³. Par conséquent, dans les mois et années suivant la défaite du FSLN, les militants tinrent des rencontres pour discuter de l'organisation, des discours et des stratégies que devrait prendre le parti dans l'opposition (Martí i Puig, 2010, p. 88). Le premier Congrès national en 1991 ne réussit pas à atteindre les objectifs escomptés en termes de reconstruction du parti et de réorganisation. Il eut comme résultat d'augmenter les mécontentements au sein d'un groupe de militants qui souhaitaient voir le FSLN entreprendre de réelles réformes, en commençant par s'entendre avec les autres forces politiques afin de consolider le nouvel État fragile. Parmi ces militants, on retrouve Sergio Ramírez, Dora María Téllez⁶⁴ et Henry Ruiz, tous anciens commandants révolutionnaires. Les autres leaders du FSLN, dont Tomás Borge et Daniel Ortega, préféraient rester en opposition au gouvernement libéral et se rapprocher des groupes de base et des pauvres, comme le voulait la tradition du parti (Martí i Puig, 2010, p. 88). En mai 1994, lors d'un congrès ayant pour thème « Pour l'unité sandiniste », des affrontements publics eurent lieu entre les deux clans et le congrès ne put répondre encore une fois aux conflits pour atteindre la stabilité (Martí i Puig, 2010, p. 88). En septembre de la même année, en partie à cause de différences d'opinion avec Daniel Ortega, Sergio Ramírez fut expulsé du FSLN (Close, 1999, p. 84)⁶⁵. En janvier 1995,

⁶³ Durant les dernières semaines de l'administration sandiniste, les leaders au pouvoir s'attribuèrent rapidement et de manière excessive des propriétés d'État et des ressources. Ces événements devinrent connus sous le nom de *La Piñata* (Martí i Puig, 2010, p. 86) et on les reproche encore aujourd'hui au FSLN et à Daniel Ortega.

⁶⁴ Lors de la libération de León en juin 1979, Dora María Téllez était commandante du Front Occidental Rigoberto López Pérez, avec Edén Pastora et Hugo Torres Jiménez, couvrant les départements de León et de Chinandega. Elle fut ministre de la santé durant la première administration du FSLN.

⁶⁵ Sergio Ramírez n'allait probablement jamais pouvoir être à la tête du FSLN puisqu'il n'avait pas combattu durant l'insurrection et qu'il n'aurait pas eu le support des anciens combattants sandinistes (Close, 1999, p. 84).

plusieurs membres quittèrent finalement le FSLN, marquant officiellement la division, et fondèrent le Movimiento de Renovación Sandinista (MRS)⁶⁶.

La période de 1991 à 2006 eut comme résultat de concentrer le pouvoir dans les mains du Secrétaire-général du FSLN à l'époque, Daniel Ortega, réduisant l'influence des autres figures de la Révolution sandiniste. Les coups stratégiques de Daniel Ortega et du FSLN divisèrent les « anti-sandinistes », permettant au FSLN d'être élu en 2006 (Martí i Puig, 2010). En effet, en janvier 2000, à la fin du mandat du président Arnoldo Alemán (1996-2001), ce dernier signa un accord avec Daniel Ortega, connu comme le Pacte, visant pour Alemán à obtenir l'impunité face à des accusations de fraude et de corruption, et pour Ortega, l'impunité face aux accusations d'agression sexuelle envers sa belle-fille. Le Pacte donnait aussi aux deux partis politiques, le FSLN et le Parti Libéral Constitutionnaliste (PLC) d'Alemán, le contrôle de trois institutions clés, soit la Vérification générale de la République, la Cour Suprême de Justice et le Conseil Suprême Électoral, en plus de restreindre la représentation politique et de réformer la loi électorale⁶⁷. Cette dernière était d'ailleurs une demande de Daniel Ortega car elle permettrait au FSLN de remporter les élections (*Ibid.*, p. 91)⁶⁸. Durant l'administration suivante d'Enrique Bolaños (2002-2006), un conflit eut lieu entre les libéraux face aux accusations contre Alemán et la sentence de vingt ans de prison qu'il reçut. Une partie des libéraux se distança du PLC, associé à Alemán, et fondèrent l'Alliance libérale nicaraguayenne (ALN). Ce

⁶⁶ Bien que le MRS ne parvint pas à assurer une forte présence à l'Assemblée nationale, les membres fondateurs et les sympathisants sandinistes qui quittèrent le FSLN à cette époque devinrent, et sont encore aujourd'hui, parmi les critiques les plus notables du FSLN et de Daniel Ortega.

⁶⁷ La réforme de la loi électorale prévoyait la réduction du pourcentage des votes nécessaires de 45% à 40% pour éviter le second tour. Si la différence des voix était de plus de 5% entre le premier et le second candidat, il était nécessaire de remporter seulement 35% des voix.

⁶⁸ Un autre parti sandiniste passa très près d'obtenir une présence considérable à l'Assemblée nationale suite aux élections de 2006. L'année précédente, en 2005, durant un congrès du FSLN, Herty Lewites, un ancien maire sandiniste de Managua, tenta de se présenter contre Daniel Ortega dans les primaires afin d'être candidat à la présidence mais il fut expulsé du FSLN. Il fonda le Movimiento por el Rescate del Sandinismo, issu du MRS de 1995, et se présenta comme candidat à la Présidence. Cependant, il décéda quelques mois avant les élections, le 2 juillet 2006 (*El País*, 2006).

faisant, le FSLN devint le parti politique avec la plus grande représentation à l'Assemblée nationale, contrôlant la majorité des institutions (Martí i Puig, 2010, p. 91), ce qui pava la voie à une victoire du FSLN aux élections suivantes.

La campagne électorale de 2006 fut pensée de manière à être gagnée et comptait des ressources considérables pour y parvenir. L'acronyme « FSLN » ne fut pas utilisé, le parti optant plutôt pour la Gran Alianza Nicaragua Triunfa et un discours basé sur l'amour, la réconciliation et le pardon, laissant de côté les discours sur les classes sociales et se rapprochant des éléments plus conservateurs de la société comme l'Église catholique (Martí i Puig, 2010, p. 92). Les couleurs joyeuses du rose et du jaune remplacèrent les sombres rouge et noir du drapeau révolutionnaire du FSLN. La campagne du FSLN démontra que celui-ci souhaitait se distancer de ces éléments historiques plus controversés et qu'il s'était adapté à la nouvelle réalité du 21^e siècle.

2.4.2 Le sandinisme depuis 2007

Dès son entrée en poste en 2007, Daniel Ortega nomma un cabinet qui ne comportait aucun sandiniste des années 1980 qui aurait pu avoir une notoriété égale à celle d'Ortega (Martí i Puig, 2010, p. 92). Plusieurs figures centrales de l'insurrection furent laissées de côté ou quittèrent délibérément le FSLN. Daniel Ortega demeura le leader principal du mouvement, son image comparable à celle d'un *caudillo*, et le principal pont visible entre l'ère moderne et la Révolution sandiniste, déjà bien loin dans le passé.



Figure 2. Peinture murale à Estelí, ancien bastion sandiniste au nord du pays marqué par les combats durant la guerre (photographie de l'auteur, 2015). On y voit la représentation de Daniel Ortega comme *caudillo* à cheval, accompagné de son armée, faisant écho à l'image de Sandino durant les années 1920 et 1930.

Le retour au pouvoir du FSLN apporta néanmoins des changements sociétaux considérables. Au niveau social, le gouvernement rétablit la gratuité de l'éducation et de la santé et investit dans un bon nombre de politiques et de programmes sociaux visant à alléger la pauvreté⁶⁹. Ces programmes sociaux furent mis en œuvre via des instances politiques et administratives, les Conseils du pouvoir citoyen (CPC)⁷⁰. Au niveau économique, les politiques d'Ortega s'inscrivirent en continuité avec celles des gouvernements néolibéraux précédents (Martí i Puig, 2010, p. 93). Le nouveau

⁶⁹ Parmi ces programmes, on compte notamment *Hambre Cero*, *Desempleo Cero*, *Calles para un pueblo* et la campagne d'alphabétisation « Yo sí puedo », inspirée de la méthodologie cubaine.

⁷⁰ Les CPC ressemblent aux Comités de défense sandiniste durant la décennie des années 1980 mais ils sont davantage des endroits où sont distribués les biens à la population, en quelque sorte un modèle d'organisations partisans de base (Martí i Puig, 2010, p. 93).

gouvernement du FSLN était donc ouvert aux investissements étrangers⁷¹, allié de la classe d'affaires nicaraguayenne et respectueux des entreprises privées.

En effectuant ces changements au niveau de la société, Daniel Ortega contribua à la reformulation du sandinisme pour l'adapter au contexte et à la réalité du Nicaragua au 21^e siècle, un Nicaragua qui ne cherche plus à se libérer de la dictature. En réinterprétant l'identité sandiniste et en se distançant des idéaux révolutionnaires des années 1980, le FSLN parvint à rejoindre à nouveau les masses populaires, toujours sympathisantes de la lutte populaire des années 1970, et les nouvelles générations, qui n'ont pas participé aux événements mais qui ont grandi dans un contexte sandiniste.

Parmi l'adaptation la plus notable à la réalité du 21^e siècle, la dimension religieuse apparaît flagrante. Alors que la Constitution de 1987 faisait la promotion d'un État laïque et affirmait que le Nicaragua n'avait pas de religion officielle (Baltodano, 2014), la réforme de la Constitution de 2014 établit les valeurs chrétiennes comme fondements de la société nicaraguayenne, aux côtés des valeurs socialistes et solidaires. Cette réforme permit de consolider le rapprochement entre Daniel Ortega et l'Église (catholique et protestante) depuis les élections de 2006^{72 73}. Durant la

⁷¹ Il serait possible de prendre comme exemples l'apparition de multinationales dans le pays depuis 2007 et les investissements dans les mégaprojets, notamment dans le secteur minier et la vente de la concession pour la construction d'un canal interocéanique à des intérêts chinois.

⁷² Peu de temps avant l'élection de 2006, le Cardinal Obando y Bravo avait d'ailleurs prononcé un sermon dans lequel il supportait la campagne électorale d'Ortega, en opposition avec le sermon contre Ortega prononcé avant les élections de 1990.

⁷³ Les Évêques du Nicaragua avaient une alliance avec Somoza dès les débuts de la dictature en 1936 et ils recevaient de nombreux privilèges dont des faveurs financières. À l'exception de quelques Évêques, la dictature reçut un soutien jusqu'au début des années 1970. L'Église catholique romaine était entrée dans une nouvelle ère avec le Vatican II (1962-1965) et la Conférence de Medellín qui mettait l'accent sur un désir de plus en plus grandissant de s'occuper des pauvres et des opprimés. Ces nouvelles idées ne plaisaient pas particulièrement aux Évêques du Nicaragua, seulement à un plus petit groupe qui souhaitait contribuer au changement social, notamment Ernesto Cardenal. Suite à la Révolution sandiniste, la Conférence des Évêques devint de plus en plus critique du gouvernement du FSLN et les prêtres qui avaient des fonctions dans le gouvernement, comme les frères Cardenal, étaient critiqués et expulsés (Gooren, 2010, p. 51).

campagne électorale de 2006, Ortega parla à plusieurs reprises de Dieu, mentionnant la nécessité d'une révolution spirituelle, et adopta la chanson « Give Peace a Chance » de John Lennon comme chanson thème de la campagne. Comme un prophète, Ortega fit le tour du pays vêtu de blanc, serrant les mains, embrassant les enfants et parlant de paix, de réconciliation et de Jésus Christ (Gooren, 2010, p. 50).

2.5 Conclusion : les fondements du sandinisme

L'analyse de l'historique de près d'un siècle de sandinisme, de la lutte « *campesina* » de Sandino au gouvernement du FSLN aujourd'hui, nous permet de comprendre l'évolution de cette idéologie, encore aussi présente aujourd'hui qu'à l'époque de la Révolution sandiniste. Après avoir observé le contexte socio-historique du Nicaragua et la reformulation du sandinisme à travers le temps, il semble raisonnable de faire un bilan des fondements et des contributions du sandinisme au Nicaragua afin de comprendre la pertinence de ce chapitre pour notre recherche.

En utilisant l'image et l'expérience de Sandino, Fonseca construisit un mouvement révolutionnaire populaire basé sur un personnage nicaraguayen. Toutefois, au-delà de l'histoire de Sandino, Fonseca a lui-même contribué à la définition de l'idéologie sandiniste, intégrant à l'expérience de Sandino des principes politiques et idéologiques fondamentaux ancrés dans la période socio-historique qu'il connaissait. Le rôle de Fonseca dans la formation de l'idéologie sandiniste est crucial car elle a été formulée grâce à sa propre compréhension de l'histoire du Nicaragua et à travers son interprétation de la vie et de l'expérience de Sandino (Palmer, 1988). De plus, la compréhension spatio-temporelle du sandinisme, comme étant un chemin ou une trajectoire, constitue un des éléments principaux qui a survécu au fil du temps et une des plus grandes contributions de Fonseca au sandinisme. Il est possible d'observer

cette affirmation dans les discours du gouvernement actuel du FSLN et de ses partisans qui affirment continuer la lutte de leurs prédécesseurs, ce que nous observerons dans le discours des jeunes interviewés dans le chapitre IV.



Figure 3. Façade du Palais National de Managua (photographie de l'auteur, 2015). On peut y lire « Sandino, nous honorons [la révolution] » et « Carlos, nous poursuivons la Révolution », s'adressant aux héros passés pour faire état de la révolution aujourd'hui.

La victoire de la révolution inspirée de Sandino et de Fonseca, ainsi que la mise en place d'un modèle sandiniste durant plus d'une décennie fut un moment marquant pour le mouvement sandiniste. Selon Close et al. (2012), ceci laissa quatre contributions importantes au Nicaragua : 1) il renversa quatre décennies de dictature, 2) il introduisit des réformes socio-économiques qui, même si elles ne survécurent pas à la défaite du FSLN, menèrent à une plus grande égalité socio-économique, 3) il transforma la culture politique du pays, permettant à des personnes de classes sociales moins élevées d'être élues et de participer à la vie politique, et 4) il fut le premier à respecter le principe d'État de droit qui soutient que personne, ni même l'État, n'est au-dessus de la loi (p. 7). Ainsi, en plus de pénétrer l'imaginaire collectif de toute une

génération, l'apparition et la victoire du modèle sandiniste transformèrent la société et la politique nicaraguayenne.

En plus de l'héritage de Sandino et de Fonseca, et du souvenir de la révolution, la vénération des héros et des martyrs est également une manifestation de cette place qu'occupe le sandinisme dans l'imaginaire collectif. Chaque anniversaire du passage vers la mort des principaux combattants, dont Sandino, Fonseca, Leonel Rugama, Tomás Borge, parmi d'autres, est célébré par les sympathisants sandinistes. Cette vénération des martyrs permet au FSLN et au mouvement sandiniste de rappeler les luttes passées, visant à inspirer la population actuelle, dont les nouvelles générations, à lutter comme l'ont fait d'autres nicaraguayens. Nous avons trouvé une explication à l'importance des héros et des martyrs dans les écrits de Sergio Ramírez :

[...] La culture de la mort n'a jamais été un ordre donné par la chaîne de commande révolutionnaire. C'était la conséquence de la conviction intime nourrie par l'exemple, prenant racine dans les traditions catholique et autochtone, que les rigueurs de la lutte clandestine sont venues fortifier. Le Christ, qui demande le sacrifice, de manger son corps, et Maxtanteotl, le dieu Nahuatl de la mort qui demande un sacrifice devant ses yeux. La mort a toujours été le chemin vers la pureté absolue, la réparation pour les péchés, parce que, par-dessus tout, cela représentait un sacrifice volontaire, choisi, recherché, un bouc émissaire et un agneau sacrificiel. C'est la raison même pourquoi la révolution a mis la commémoration de la mort comme célébration propitiatoire au centre de son calendrier fasti. Ce faisant, les morts, transformés par le sacrifice, sont devenus ensembles une liste de saints; chaque saint, chaque martyr célébré à la date de sa mort, la journée où il a été tué. Un peu plus tard, une chaise vide est apparue lors des cérémonies sur la *plaza*, celle avec le plus haut dossier, le siège d'honneur. C'était le siège réservé pour Carlos Fonseca, le leader révolutionnaire absent mais toujours présent.

[...] Le fait qu'aucune réalisation par les vivants ne pouvait être comparée à la réalisation effective de la mort était toute une philosophie qui a pris un poids éthique écrasant au moment du triomphe de la révolution. Les seuls héros étaient les morts, ceux qui sont tombés. Nous leur devons tout. Ils avaient été les meilleurs. Tout le reste, se référant à la vie, devaient être réprimés comme vanité mondaine. Le tombeau était l'autel. [...] (Ramírez, 2012, p. 25-26)

Finalement, ce chapitre nous a permis de cerner les fondements de l'idéologie sandiniste depuis son élaboration vers la moitié du siècle dernier. Il nous a permis également de comprendre que le sandinisme n'est pas une idéologie fixe. Elle est plutôt une construction socio-historique, en constante évolution dans le temps et l'espace, et peut être interprétée différemment par ses sympathisants. Le sandinisme a toujours été une identité et un mouvement de base, liés aux masses populaires, tel que le concevait Fonseca. Ce faisant, le sandinisme signifie l'attachement au passé pour la population nicaraguayenne, c'est-à-dire le moment où les arrière-grands-parents, les grands-parents, les parents ou eux-mêmes ont combattu contre la répression et la dictature et pour la libération du Nicaragua. En parvenant à la victoire et malgré les événements qui suivirent, le sandinisme est entré dans l'imaginaire des masses populaires comme une idéologie vainqueur et libératrice de l'oppression. Ces éléments mentionnés tout au long de ce chapitre mettent en contexte l'identité sandiniste et le cas particulier du Nicaragua, nous fournissant ainsi les balises nécessaires pour l'analyse des témoignages des jeunes sandinistes interviewés et des éléments qui structurent leur identité.

CHAPITRE III

LEÓN, LA LIBÉRALE

León est plus expérimentée et elle a été la première capitale de la révolution. La première junte de gouvernement est entrée ici. Nous [les sandinistes], nous ne nous sommes jamais affaiblis, jamais. — Entrevue avec un vétéran, León, 25 mars 2015

Située au nord-ouest de Managua, León est une ville riche en histoire. Reconnue pour son caractère libéral, elle a été la capitale nationale du Nicaragua à plusieurs reprises alternant avec Granada, la conservatrice, selon le parti politique au pouvoir⁷⁴. León a été sélectionnée comme étude de cas pour l'analyse de l'identité sandiniste des jeunes nicaraguayens car ses particularités historiques en ont fait un des principaux bastions de rébellion contre le régime somoziste au 20^e siècle et aujourd'hui, un des principaux sièges du mouvement sandiniste.

Ce chapitre représente une coupe verticale qui permet d'ouvrir une fenêtre sur l'évolution du rôle politique des jeunes dans un lieu clé pour comprendre l'évolution du sandinisme. Dans un premier temps, il sera question du passé du peuple autochtone Sutiaba dont les terres ancestrales hébergent la ville de León depuis l'époque coloniale, ce qui a été source de tension à maintes reprises au cours de l'histoire. Par son opposition à l'accaparement de ses terres, le peuple Sutiaba a joué un rôle essentiel dans l'opposition au régime de Somoza durant l'insurrection sandiniste. Ensuite, il sera question du développement du mouvement d'insurrection à León et de son influence sur le déroulement des événements à l'échelle nationale.

⁷⁴ Les tensions permanentes entre les deux villes ont mené à l'établissement de Managua comme capitale nationale en 1858, choisie pour sa neutralité.

3.1 La communauté autochtone de Sutiaba

À l'arrivée des Espagnols au 16^e siècle, le peuple Sutiaba⁷⁵ vivait dans la région du Pacifique de ce qu'est aujourd'hui le Nicaragua avec deux autres groupes autochtones, les nahuas et les chorotegas. D'ascendance mexicaine, ils auraient peuplé ces terres entre le 7^e et le 10^e siècle (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 21-22). La cohabitation des espagnols et de la communauté autochtone de Sutiaba dans une même ville est accidentelle, si on peut dire ainsi. En 1610, la capitale provinciale du Nicaragua, León Viejo, fondée en 1524, fut détruite par l'éruption du volcan Momotombo et déplacée sur des terres jugées alors moins sismiques et volcaniques où étaient disponibles les ressources de base comme l'eau, des terres aptes à l'agriculture et la proximité de la mer (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 21-22). Cette nouvelle ville fut bâtie sur les terres de Sutiaba. Les relations entre la communauté autochtone et les espagnols demeurèrent tendues puisque le peuple Sutiaba était exploité par les espagnols, devenant une main-d'œuvre bon marché sans réellement être intégré au système politique et économique (Musset, 2009, p. 127). Dès 1610, les peuplements autochtones commencèrent alors à être reliés par des rues à la Plaza Mayor. La rue actuelle Rubén Darío était le principal axe connectant la communauté de Sutiaba et la colonie espagnole à la Plaza Mayor (INIFOM, 2015, p. 5). En 1727, face au désir de la municipalité de León de s'emparer des terres du peuple Sutiaba, celui-ci fut forcé de verser à la couronne espagnole cent pesos d'or afin d'obtenir les Titres Royaux en « bonne et due forme » et d'assurer juridiquement la possession de son territoire ancestral (Musset, 2009, p. 128; Rizo, 1999, p. 24)⁷⁶.

⁷⁵ Le peuple autochtone imposa une nouvelle orthographe du mot « Subtiava » afin d'éviter l'utilisation du préfixe « sub- » signifiant « dessous », ce qui les plaçait en situation d'infériorité. L'orthographe « Sutiava » ou « Sutiaba » fut alors privilégiée (Musset, 2009).

⁷⁶ Pour une analyse approfondie des Titres Royaux du peuple de Sutiaba, voir Rizo, M. (1999). *Identidad y derecho: Los Títulos Reales del pueblo de Sutiaba*. Instituto de Historia de Nicaragua y Centroamérica (IHNCA) : Managua, Nicaragua.

Suite à l'Indépendance, la communauté de Sutiaba maintint une alliance politique avec les groupes émergents de León contre l'oligarchie, rendant possible le renforcement institutionnel de la communauté (Rizo, 1999, p. 26). L'histoire de la communauté de Sutiaba durant les années qui suivirent est donc imbriquée de résistance face à l'oligarchie de León. Entre 1824 et 1838, on retrouvait même à l'assemblée nationale des députés du *Partido de Sutiaba* (Canton de Sutiaba) dont la représentation était garantie par la Constitution. Celle-ci disparut suite au coup d'État de 1837, éliminant les droits politiques de citoyenneté et de participation directe du peuple Sutiaba que leur avait garanti la Constitution antérieure. La nouvelle Constitution de 1838 mettait fin au *Partido de Sutiaba* et annexait le territoire au Département de León. Suite à 1838, Sutiaba maintint une alliance avec les secteurs progressistes libéraux du Nicaragua qui, suite au coup d'État, devaient également affronter l'oligarchie. À travers les conflits qui suivirent au 19^e siècle, la communauté de Sutiaba continua à maintenir son autonomie face aux différents gouvernements, nationaux et municipaux (Rizo, 1999, p. 28-30).

En 1902, dans un désir de consolidation du modèle d'État national, le Président libéral José Santos Zelaya signa l'annexion officielle des terres de San Juan Bautista Subtiava à la municipalité « espagnole » de León (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 80)⁷⁷. Avant cette annexion, la communauté de Sutiaba était considérée comme une municipalité à part entière mais après 1902, elle devint un quartier de la ville de León (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 79). Cette annexion eut comme conséquence principale d'éliminer toute entité municipale du peuple Sutiaba ainsi que son autorité sur l'administration municipale, syndicale et policière de la communauté (Rizo, 1999, p. 31). Quelques années plus tard, en 1906, Zelaya adopta une nouvelle loi déclarant

⁷⁷ Cette annexion faisait suite à une série de nouvelles lois pour l'accaparement des terres autochtones par les gouvernements depuis le milieu du 19^e siècle, soit à une époque de construction de la République et de désir de développement économique. Puisque les autochtones pratiquaient déjà l'agriculture, ces terres étaient perçues comme étant les plus aptes à être cultivées et leur proximité aux peuples et aux ports intéressaient l'élite (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 80).

éteintes les communautés autochtones du Nicaragua et mettant fin à la propriété communale⁷⁸, en distribuant la moitié du total des terres de chaque communauté de manière proportionnelle entre les familles et en vendant l'autre moitié à des personnes non-autochtones⁷⁹.

Le gouvernement conservateur qui suivit celui de Zelaya restitua l'existence juridique des communautés autochtones en 1914, en dérogeant la loi qui faisait référence à l'abolition des communautés, en leur accordant un statut légal et en reconnaissant leur droit traditionnel à la terre. Toutefois, la communauté de Sutiaba continua, dans les années suivantes, ses luttes pour la défense de son territoire contre l'élite léonaise (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 82).

3.2 Le réveil de Sutiaba

Dans les années 1950, dans un contexte de développement économique à travers la côte Pacifique du Nicaragua, on assista à un nouvel accaparement des terres de la communauté de Sutiaba par l'élite métisse pour accroître la production agricole. Jusqu'en 1952, la communauté de Sutiaba avait conservé plusieurs territoires communaux et avaient accès aux ressources qui faisaient partie de son écosystème traditionnel. Cependant, à partir de 1952, l'accès aux rivières et aux étangs devint difficile, affectant les agriculteurs, les petits propriétaires de bétails, ainsi que les femmes qui nécessitaient un accès aux rivières pour les tâches quotidiennes (Rizo,

⁷⁸ À l'époque, le libéralisme dominait comme philosophie politique et mettait l'emphasis sur l'entrepreneuriat individuel, les grands propriétaires privés et le commerce. Les formes de vie communales allaient à l'encontre de cette vision de la société (Rizo, 1999, p. 32).

⁷⁹ Ces lois mirent fin à la vie politique propre à la communauté de Sutiaba et la placèrent en situation d'infériorité aux autorités léonaises (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 80)

1999, p. 36)⁸⁰. Certaines instances de représentation autochtone sont alors nées, notamment la *Junta Pro-Defensa de los Intereses del Pueblo*, renommée le lendemain la *Comunidad Indígena de Sutiaba*, afin de réclamer les droits de la communauté de Sutiaba⁸¹. L'année 1954 est ainsi reconnue comme étant celle du réveil de la communauté de Sutiaba, le réveil d'une nouvelle génération marquée par un ensemble de nouveaux problèmes sociaux (*Ibid.*, p. 35). Auparavant, l'organisation de la communauté autochtone était à son niveau le plus faible de son histoire. Le premier anthropologue à avoir étudié le peuple Sutiaba écrivait d'ailleurs :

« Le fait qu'ils soient appelés *Indios* apparaît à l'écrivain comme étant lié à la survie du terme traditionnel pour le groupe même si, à bien des égards, le groupe a actuellement perdu presque toutes les caractéristiques lui permettant l'utilisation du terme... [Ils] doivent être considérés comme un secteur de la classe inférieure générale qui a eu tendance à être gardée distincte dans l'esprit des léonais à travers l'utilisation du terme *Indio*. » (Adams, 1957, p. 238, cité dans Gould, 1998, p. 249)

Ce réveil s'est produit pour deux raisons principales, soit l'accès à la propriété de la communauté, menacée par les propriétaires terriens, ainsi que les droits politiques des Sutiaba, affaiblis depuis le début du siècle (Rizo, 1999, p. 35). Le peuple Sutiaba avait à l'époque l'appui de groupes opposés au régime de Somoza mais la Junte directive de la communauté agissait avec une grande précision dans ses actions politiques : d'une part, elle effectuait des actions contre les propriétaires terriens et, d'autre part, elle tentait d'ouvrir le dialogue avec le Président, Anastasio « Tacho »

⁸⁰ Pour cette raison, les femmes ont joué un rôle de premier plan dans la lutte pour les droits politiques et ethniques de la communauté de Sutiaba. Quatorze femmes ont créé et intégré la *Junta Directiva Femenina* dix jours après la constitution de la junte masculine. Pour une analyse du rôle des femmes dans la lutte de Sutiaba, voir Strasser, M. (2013). *La Lucha por las tierras de Sutiaba en la década de 1950: Memorias de mujeres que integraron la primera Junta Directiva Femenina de la comunidad indígena de Sutiaba*. *UNIVERSITAS*, 4(1), p. 19-21.

⁸¹ Depuis le début du siècle, la communauté de Sutiaba rêvait de retrouver accès à ses terres attribuées dans les Titres Royaux de 1727 (Rizo, 1999, p. 35).

Somoza García, pour la réappropriation des terres selon les Titres Royaux (Rizo, 1999, p. 37).

Jusqu'à la fin de 1954, les actions entreprises face aux propriétaires terriens respectaient les lois. Cependant, le conflit ne trouvant pas de résolution, la communauté de Sutiaba changea de stratégie et entreprit des actions appelées « Piques de Alambres », qui consistaient à couper les fils de métal entourant les *haciendas*⁸². Somoza répliqua par la répression et procéda à l'arrestation de plusieurs membres de la communauté, qu'il remit en liberté sans réelle solution au conflit (Strasser, 2013, p. 19-21). Entre 1954 et 1959, la principale préoccupation de la communauté demeura ainsi l'accès bloqué aux terres communales. Ce n'est que plus tard que le mouvement se concentra sur la redistribution des terres ancestrales qui étaient aux mains de l'élite, revendiquant alors le droit à la terre du peuple Sutiaba (Gould, 1990, p. 103-105).

Par conséquent, il est possible d'affirmer que la communauté de Sutiaba luttait déjà pour la libération de León du régime somoziste avant même le début de l'insurrection sandiniste. C'est donc sans surprise qu'en 1964 elle entra en contact avec le jeune mouvement du FSLN, fondé depuis à peine trois ans, et donna son appui à la nouvelle organisation⁸³. Des activités furent organisées à Sutiaba pour encourager les jeunes à rejoindre les rangs de la guérilla. La participation de la communauté se fit sur tous les aspects, soit comme combattants ou comme collaborateurs en apportant des vivres aux autres guérilleros (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 94-95). Durant les années 1970, la communauté de Sutiaba envoya ainsi plusieurs combattants dans les

⁸² Dans une nuit typique de rébellion, environ 1 000 personnes de la communauté, organisées en cinq brigades, coupaient des fils dans une zone d'environ 50 kilomètres, expulsaient les travailleurs et fuyaient avant que la G.N. arrive. Ces actions ont mené à la militarisation des *haciendas* (Gould, 1990, p. 107).

⁸³ Quelques dirigeants du FSLN provenaient d'ailleurs de la communauté de Sutiaba, notamment Edén Pastora et José Valdivia.

montagnes du Nord du Nicaragua afin d'aider l'insurrection sandiniste. Tout comme la lutte pour les terres vingt ans plus tôt, la participation de Sutiaba durant les années 1970 était liée à des questions ethniques et de classe, ainsi qu'à une résistance anti-élitiste et anti-capitaliste (Gould, 1990, p. 108-109).

On retrouve dans l'histoire orale de Sutiaba une piste d'analyse intéressante pour comprendre les raisons pour lesquelles le sandinisme apparaissait attrayant pour la communauté autochtone. En effet, dans l'imaginaire récent, on retrouve l'histoire du *cacique* Adiac qui gouvernait le peuple Sutiaba lors du déménagement de León sur les terres Sutiaba en 1610. Le *cacique*, qui connaissait les barbaries commises contre les peuples autochtones, était contre le déplacement de la capitale près de Sutiaba. Selon la légende, il se leva et résista aux espagnols jusqu'en 1614 lorsqu'il fut assassiné, pendu par les Espagnols sur le *Tamarindón*, un arbre situé dans Sutiaba et un lieu sacré de l'histoire orale de la communauté. La légende d'Adiac représente un peuple qui, durant toute son histoire, s'est rebellé contre l'oppression et le vol de ses terres (Rizo, 1999, p. 108). Ainsi, pour rallier le peuple Sutiaba à l'insurrection, le FSLN utilisa cette image du *cacique* Adiac. Dans ses mémoires sur son expérience durant la révolution, le guérillero, Omar Cabezas, écrit d'ailleurs :

Le travail à Subtiava commence à prendre de l'ampleur comme une trainée de poudre, silencieusement, dans l'ombre. Et nous avons commencé à projeter Sandino dans Subtiava. Ils ont un *cacique* qui a été le *cacique* le plus représentatif : Adiac. Nous projetons Sandino comme disciple d'Adiac, et alors, nous incarnons Sandino dans Adiac, mais Sandino avec le Manifeste communiste, tu comprends? Alors nous commençons à faire circuler, de maison en maison là-bas, d'indien en indien, l'idée d'Adiac... Sandino... lutte de classes... Avant-garde... FSLN. (Cabezas, 1983, p. 52)⁸⁴

⁸⁴ Cependant, Gould (1997) affirme que ce qu'Omar Cabezas n'a pas réalisé, c'est que la communauté de Sutiaba connaissait déjà cette identité (Gould, 1997, p. 306). En effet, le militantisme révolutionnaire dans la communauté était à la fois le produit et un outil de reproduction d'une vision du peuple Sutiaba comme étant rebelle, une version de l'identité qui concordait avec le nouveau discours du sandinisme (Gould, 1998, p. 256)

3.3 León, première capitale de la Révolution

Au même moment, León était témoin d'un mouvement à l'intérieur de ses murs universitaires pour parvenir à l'autonomie face au régime de Somoza. À cette époque, le Nicaragua comptait une seule institution d'études supérieures, la Universidad Nacional de Nicaragua⁸⁵, située à León. Réorganisée à la fin du 19^e siècle selon le modèle napoléonien pour répondre à la demande de professionnels pour servir l'État et l'oligarchie postcoloniale, l'Université fut élevée au rang d'Université Nationale en 1947 comme étant dépendante directement du Ministère de l'Éducation qui était responsable de nommer l'administration et les professeurs. Dans les années 1950, un mouvement vit le jour parmi la population étudiante afin de raviver le thème de l'autonomie universitaire. Le nouveau recteur nommé en 1956, le Docteur Mariano Fiallos Gil, avait imposé comme condition à sa nomination d'avoir la liberté de nommer lui-même les professeurs et les membres de la direction et d'avoir la garantie de l'État qu'il pourrait éventuellement obtenir l'autonomie universitaire. Celle-ci fut officialisée par le décret exécutif du 27 mars 1958, en réponse aux demandes du Recteur et des étudiants, donnant à l'Université l'autonomie dans l'enseignement, l'administration et les finances. Le décret est reconnu comme ayant mis fin à plusieurs décennies de revendications pour séparer l'éducation supérieure de l'appareil d'État (Tünnermann Bernheim, 2009, p. 74; UNAN-León, 2015) et l'institution fut renommée la Universidad Nacional Autónoma de Nicaragua (UNAN⁸⁶). Les mouvements pour l'obtention de l'autonomie universitaire permirent au mouvement étudiant de León d'acquérir, dès les années 1950, une grande expérience d'organisation politique (Fernández et Romero, 2014, p. 6).

⁸⁵ León est d'ailleurs reconnue comme étant la capitale intellectuelle du Nicaragua. La ville vit de son université principale, la Universidad Nacional Autónoma de Nicaragua (UNAN-León), la deuxième université d'Amérique centrale fondée en 1812. León a propulsé sur la scène nationale plusieurs figures connues de la culture nicaraguayenne, dont le plus connu est le poète et écrivain Ruben Darío qui y a passé son enfance.

⁸⁶ Connue comme la UNAN-León suite à la création de la UNAN-Managua en 1983.

Par conséquent, durant les années 1950 et 1960, alors que des mouvements d'opposition au régime de Somoza se développaient parmi plusieurs secteurs de la population, le mouvement sandiniste trouva à León un terrain propice à la propagation de ses idéaux. Les années 1950 au Nicaragua furent caractérisées par un processus d'industrialisation et d'urbanisation important. Durant cette période, des villes comme Managua, León, Estelí, Matagalpa et Chinandega, toutes sur la côte Pacifique, virent la construction d'écoles, d'universités, de services, de routes et de ports. Dans ce contexte, plusieurs personnes migrèrent vers les villes, attirées par un mode de vie différent de celui des zones rurales, ou expropriées pour répondre aux demandes du capitalisme. La montée de ce nouveau modèle dans les villes eut des conséquences importantes. Le futur des jeunes issus des familles pauvres ne s'annonçait guère mieux dans les milieux urbains. Dès leur plus jeune âge, ils occupaient des responsabilités au sein de la famille, soit en accompagnant la mère au marché pour vendre des produits, en vendant le journal ou des fruits dans la rue, ou en mendiant. À l'adolescence, le crime et la prostitution prévalaient. Les jeunes issus des classes moyenne et élevée quant à eux recevaient souvent une éducation à l'étranger et retournaient par la suite dans leur pays pour y découvrir une réalité bien différente de ce qu'ils avaient vécu. Parmi eux, plusieurs révolutionnaires sont nés, témoins de l'oppression dont était victime la population nicaraguayenne (Équipe Envío, 1983).

Dans les villes, la nouvelle génération avait de plus en plus accès à l'éducation supérieure grâce à la création de nouvelles universités⁸⁷. Cette augmentation importante de la population étudiante, combinée à des taux de chômage et de pauvreté importants, fit de certaines villes le terrain idéal pour défier le régime de Somoza (Équipe Envío, 1983). La ville de León ne faisait pas exception, avec son

⁸⁷ La population estudiantine au Nicaragua est passée de 4 000 en 1966 à 24 000 en 1978 (Carnoy et Samoff, 1990, p. 320). À León, plus spécifiquement, le nombre d'étudiants inscrits est passé de 506 en 1950 à 1 913 en 1965 (Fernández et Romero, 2014, p. 8)

caractère historiquement libéral, l'expérience des revendications pour l'autonomie universitaire et ses mouvements autochtones organisés.

D'ailleurs, Carlos Fonseca étudia à la UNAN à partir de 1956. Il fut éditeur du journal *El Universitario* et lut apparemment plusieurs livres marxistes qu'il empruntait à un professeur (Zimmermann, 2000, p. 42). À l'époque, ce matériel était considéré comme subversif mais les nouvelles lois d'autonomie universitaire après 1958 protégeaient les campus de fouilles policières, permettant d'y cacher des armes et du matériel promotionnel (Kinzer, 2007, p. 63). Carlos Fonseca ne termina pas ses études à la UNAN puisqu'il devint actif au sein du PSN (Zimmermann, 2000, p. 43-45), mais sa présence à l'université, ainsi que celle de d'autres figures connues du mouvement sandiniste comme Tomás Borge Martínez, Dora María Téllez et Sergio Ramírez est représentative du caractère révolutionnaire de la ville de León à l'époque⁸⁸.

En 1959, la situation parmi les secteurs populaires de León était déjà tendue. La génération ayant participé à la Révolution sandiniste se rappelle de la date du 23 juillet 1959⁸⁹ alors que quatre jeunes léonais furent abattus par la Garde Nationale. Cette journée-là, les étudiants étaient descendus dans la rue afin de protester contre le massacre d'El Chaparral, dans le département d'El Paraíso au Honduras par l'armée hondurienne aidée par la Garde Nationale⁹⁰. Dans les années précédentes, cette date avait été célébrée par un évènement où les nouveaux étudiants vêtus de costumes

⁸⁸ C'est d'ailleurs le 29 septembre 1956, à León, qu'a été assassiné Anastasio Somoza García, le second Somoza à prendre le pouvoir, par Rigoberto López Pérez. Cette action a été suivie de l'arrestation de plusieurs citoyens léonais et des demandes pour leur liberté (Valenzuela et Lanzas, 2011).

⁸⁹ Le 18 juillet 1984, le gouvernement du FSLN a d'ailleurs décrété la journée du 23 juillet comme journée nationale de l'étudiant nicaraguayen.

⁹⁰ Le 24 juin 1959, les forces de la Garde Nationale et l'armée hondurienne avaient pris au piège des guérilleros dans les montagnes du Honduras, à la frontière du Nicaragua. Certains avaient été capturés, dont Carlos Fonseca, et d'autres avaient été tués (Barbosa, 2005, p. 193).

marchaient dans les rues avec de la musique et de l'alcool. La date du 23 juillet 1959 marqua un changement significatif alors que les étudiants avaient annoncé que cette année-là, la marche aurait lieu vêtue de noir, représentant des funérailles symboliques pour les victimes du massacre d'El Chaparral. La journée du 23 juillet 1959 représenta pour la première fois un changement symbolique d'une simple parade en une manifestation politique (Barbosa, 2005, p. 194). Durant la manifestation, alors que des étudiants des secteurs universitaires, secondaires et techniques de León marchaient pacifiquement dans la rue, la Garde Nationale tira sur la foule, tuant quatre étudiants, soit Mauricio Martínez, Erick Ramírez, José Rubí et Sergio Saldaña. Les témoignages étant contradictoires entre les étudiants et les membres de la G.N., il est difficile de déterminer ce qu'il s'est réellement passé mais ces jeunes étudiants assassinés furent considérés comme des martyrs face à la répression du régime somoziste. La nuit du 23 juillet, les corps des étudiants furent exposés dans l'auditorium de l'université. Toute la nuit, des citoyens de tous âges et de toutes classes sociales défilèrent devant les corps et organisèrent des vigiles. Leurs corps devinrent ainsi publics et un symbole de la nature violente de leur assassinat (Barbosa, 2005, p. 202). León devint alors la première ville à l'échelle nationale à s'approprier le symbole que représentaient les étudiants et les jeunes face à la dictature (*Ibid.*, p. 201). Témoin de cette répression, la population devint rapidement sympathisante de la cause révolutionnaire des étudiants. Ayant participé au rassemblement de 1959, Sergio Ramirez parle d'ailleurs du massacre du 23 juillet comme l'élément principal du développement de son identité politique :

Je n'avais aucune conscience politique, je l'ai acquise plus tard. Mais est venu le 23 juillet 1959. [...] Cette journée-là, ma vie a changé pour toujours. [...] Nous avions 16 ans lorsqu'est survenu le massacre, nous ne connaissions rien au radicalisme, mais nous avons ouvert nos yeux. Nous vivions dans une dictature qui m'était totalement inconnue. À partir de ce moment, j'allais être anti-somoziste jusqu'à la mort et je ne retournerais plus en arrière. Sans avoir étudié et sans aucune ligne marxiste, je me suis identifié avec ceux qui pensaient que non seulement le pays devait se libérer de Somoza mais, par la

lutte armée, renverser le système et ses complices : les conservateurs et l'oligarchie. Cette semence a été incubée en nous, la génération de l'autonomie, à partir de 1959. (Ramírez, 2002)

L'idéologie sandiniste et ses propositions faisaient naître de nouveaux sentiments dans un secteur de la population longuement réprimé, soit la jeunesse (Équipe Envío, 1983), et parmi une population sympathisante. Ainsi, dans les *barrios*, dont Sutiaba, les conditions permettaient l'apparition de regroupements politiques organisés (Valenzuela et Lanzas, 2011).

Comme nous avons mentionné précédemment, au cours des années 1978 et 1979, la lutte s'intensifia à travers le Nicaragua et différents fronts de combat du FSLN virent le jour. L'organisation à León et Chinandega se nommait le Front Occidental *Rigoberto López Pérez* et avait à sa tête Dora María Téllez, Edén Pastora et Hugo Torres Jiménez⁹¹. Les unités tactiques de combat frappèrent fortement la G.N. et plus particulièrement vers les derniers instants. Selon le plan de combat, les objectifs d'attaque étaient la prison connue comme La 21, la Banque centrale et l'Aéroport Godoy où se trouvaient environ 600 membres de la G.N. Au Fortín de Acosasco⁹², environ 150 membres étaient présents et pouvaient bombarder toute la ville. Des contingents guérilleros étaient toutefois localisés à des endroits stratégiques pour éviter de laisser passer les renforts pour la G.N. (Icaza, 2011). Les offensives de León et de Chinandega commencèrent le 3 juin 1979, mais celle de León s'intensifia seulement à partir du 20 juin. Vers la fin de l'offensive, alors que la G.N. avait été expulsée de toutes les zones qu'elle contrôlait auparavant, y compris de son poste de

⁹¹ Les femmes jouèrent un rôle de premier plan dans la lutte révolutionnaire en étant aux premières lignes des combats. Dora María Téllez fait partie de ces femmes et elle se trouva aux côtés d'autres nicaraguayennes comme María Lourdes Jirón, Ana Isabel Morales et Leticia Herrera dans la direction de l'insurrection à León.

⁹² Le Fortín de Acosasco est une forteresse datant de l'époque de la colonisation située sur une colline à environ douze kilomètres, ce qui lui permet une vue d'ensemble sur la ville. Durant la dictature, il était un lieu de torture des prisonniers.

commandement, elle se replia dans le Fortín de Acosasco jusqu'à sa libération par la guérilla le 7 juillet (Téllez, 2011).

La ville de León joua un rôle important et déterminant dans le déroulement des événements durant l'insurrection. Non seulement elle était déjà témoin de mouvements d'opposition à la dictature mais elle a également été la première ville à être libérée par l'insurrection. Anastasio Somoza Debayle, le dernier de la dynastie des Somoza, au pouvoir durant les années 1960 et 1970, reconnut d'ailleurs le rôle important de León dans ses mémoires.

Nous reconnaissons que cette offensive [de juin 1979] n'était pas une incursion mineure. Nous étions attaqués de toute force. [...] J'ai cherché des renforts à envoyer à León mais nous n'en avons pas. Toutes les troupes avaient été envoyées au sud pour battre l'armée qui venait d'entrer par le Costa Rica. [...] Puisqu'aucune troupe ne pouvait être envoyée à León, et puisque ceux qui restaient étaient pris au piège, la décision a été prise d'évacuer les quartiers de la police. [...] C'était la fin de León. Après cela, la décision a été prise d'abandonner la ville complètement et aucun effort n'a été entrepris pour la reprendre. Selon moi, la défaite à León marque le début de la déstabilisation de notre situation militaire. (Somoza et Cox, 1980, p. 237, 258)

Grâce à l'organisation politique et militaire de sa population, León a été la première ville à être libérée du régime de Somoza en juin 1979 (Icaza, 2011).

3.4 León à l'époque actuelle : le contexte de l'analyse de l'identité de jeunes sandinistes

Aujourd'hui, León s'est remise de ses expériences mouvementées du 20^e siècle. Pour la première fois depuis le début de son histoire, il règne à León un climat de tranquillité et il est difficile d'imaginer un retour aux guerres du 19^e siècle ou aux

luttres de libération du 20^e siècle. Comptant aujourd'hui environ 201 100 habitants⁹³, León est la deuxième ville en importance pour le tourisme après Granada. Son architecture coloniale, la proximité de la plage, la présence de nombreux attraits touristiques dans la région et sa tranquillité comparativement à Managua font de León une ville attrayante pour les touristes et les étrangers souhaitant s'installer au Nicaragua.

La communauté de Sutiaba cohabite avec le reste de la ville, bien que des disparités socio-économiques importantes demeurent entre le quartier de Sutiaba et le centre de León alors que la rue de la Ronda agit comme frontière entre les deux réalités⁹⁵. Aujourd'hui, Sutiaba compte trois organisations politiques et administratives principales : la *Junta Directiva de la Comunidad Indígena*, le *Consejo de Ancianos* et le *Comité Específico para el Rescate de la Identidad Étnica de Sutiaba*. Tous trois œuvrent aux affaires sociales, économiques et culturelles qui concernent la communauté et à la conservation des valeurs et traditions du peuple Sutiaba⁹⁶.

L'implication et l'importance de la ville de León lors de l'insurrection l'ont transformée en une ville qui est demeurée à forte tradition sandiniste. Aux élections

⁹³ Selon les statistiques de 2012.

⁹⁴ Cette concentration de la population dans le département de León date de l'époque coloniale puisque cette zone est située sur la route commerciale entre le lac Xolotlán (lac de Managua) et le port d'El Realejo. La population a augmenté au 20^e siècle avec l'accroissement des infrastructures de production et de traitement du coton, une industrie aujourd'hui disparue (INIFOM, 2015, p. 8).

⁹⁵ L'étude de Musset (2009) a révélé plusieurs éléments qui appuient cette affirmation. Il est possible d'observer des disparités physiques dans l'apparence des maisons, d'un seul niveau et construites en adobe avec des toits recouverts de tuiles, ainsi que des disparités économiques alors que l'économie de Sutiaba est basée sur des activités plus traditionnelles comme les petits commerces et la vente de pains, gâteaux, fruits et légumes. De plus, Sutiaba compte un taux d'analphabétisme plus élevé, soit de 8,9% contre 3,7% pour le centre de León, et l'indice de pauvreté y est plus élevé, soit 47,4% des habitants qui vivaient dans la pauvreté et 7,8% dans l'extrême pauvreté (Musset, 2009, p. 121-126). Il va sans dire que ces données datent d'il y a quelques années mais elles présentent l'ampleur des disparités socio-économiques entre Sutiaba et le centre de León dans la période d'après-guerre.

⁹⁶ Ces organisations ne sont toutefois pas une forme de gouvernement local puisque les zones urbaines et rurales de la communauté sont toutes sous juridiction du gouvernement municipal de León (Alcadía Municipal de León, 2012, p. 95-97).

de 1984, León avait d'ailleurs voté à 71% pour le FSLN. Par la suite, à l'exception des élections de 1990 qui marquèrent la fin du conflit armé alors que la population craignait le service militaire obligatoire, León a toujours voté majoritairement pour des candidats du FSLN⁹⁷. Pour les élections de 1996, 2001, 2006 et 2011, le FSLN remporta ainsi 46, 51, 46 et 73% des voix respectivement dans le Département de León⁹⁸. De plus, lors des élections municipales de 2008 et 2012, le FSLN remporta respectivement 51,72% et 87,46% des voix dans la ville de León (IPADE, 2012, p. 258). Aujourd'hui, les résultats électoraux, ainsi que la faible présence de manifestations politiques d'opposition permettent d'observer qu'il existe peu d'opposition organisée au FSLN dans la ville de León.

Par conséquent, ce chapitre nous a permis une meilleure compréhension du contexte spécifique de León où ont grandi les jeunes que nous avons interviewés et qui caractérise l'organisation locale de la *Juventud Sandinista* dans laquelle ils sont impliqués. Nous pensons qu'il est important de prendre en considération ces éléments spécifiques puisqu'ils permettent de mettre en lumière la forte présence et influence du mouvement sandiniste dans cette ville, ainsi que la faible opposition à l'heure actuelle.

⁹⁷ Le pourcentage de votes pour le FSLN dans le département de León en 1990 était de 45,67% contre 50,45% pour l'UNO, le parti qui remporta les élections et mena à la présidence Violeta Barrios de Chamorro (IPADE, 2012, p. 21).

⁹⁸ Il est à noter qu'aux élections de 2006, le Movimiento de Renovación Sandinista (MRS), un parti issu du FSLN, a également remporté 8,32% des votes (IPADE, 2012, p. 21).

CHAPITRE IV

LA FORMATION DE L'IDENTITÉ DES JEUNES SANDINISTES

Mon père est sandiniste. Comme il dit : « Moi, le sandinisme, je l'ai dans le sang. Ça, personne ne va me l'enlever. » — Javier, 26 ans

Pour cette recherche, nous adoptons une approche constructiviste de l'identité, c'est-à-dire que nous soutenons que l'identité est une construction sociale bien ancrée dans le contexte dans lequel elle se développe. Selon nous, l'identité sandiniste chez les jeunes s'est construite par la socialisation politique dans le milieu familial et par leur propre expérience individuelle.

Dans ce chapitre, nous présenterons les données recueillies lors des entrevues réalisées à l'hiver 2015 avec six jeunes sandinistes dans la ville de León. Tout d'abord, nous aborderons la socialisation politique qui a eu lieu au sein des familles au lendemain de la Révolution sandiniste et la transmission de la tradition sandiniste. Ensuite, nous nous intéresserons à l'engagement des jeunes sandinistes dans la *Juventud Sandinista*, l'organisation jeunesse du FSLN, et à l'influence de cet engagement sur le développement de leur identité.

4.1 Grandir dans la période d'après-guerre : la socialisation politique des jeunes sandinistes

Tout comme Easton et Dennis (1969) qui se sont intéressés au phénomène de socialisation politique, nous pensons que l'enfance est le point de départ de l'absorption des orientations politiques. Selon eux, ce qui est appris durant les premières années de vie est moins facilement délogé plus tard, une affirmation qui concorde avec les pensées de plusieurs philosophes tels que Bodin et Rousseau (Easton et Dennis, 1969, p. 5). Poursuivant sur cette notion de la socialisation politique durant l'enfance, il nous apparaît pertinent de s'intéresser aux éléments qui caractérisent le processus de socialisation politique dans les familles sandinistes au lendemain de la guerre des années 1980. Les jeunes que nous avons interviewés pour cette recherche sont nés et ont grandi dans un contexte particulier, vers la fin des années 1980 et au début des années 1990, alors que le Nicaragua tentait de mettre fin à la guerre contre les *Contras* et entreprenait la « désandinisation » de la société vers un modèle néolibéral imposé dans un contexte de reconstruction socio-économique et politique. Les familles ont alors été confrontées à un Nicaragua bien différent du modèle révolutionnaire qu'elles ont connu. Il nous semblait donc pertinent de s'intéresser à la transmission de l'identité qui a eu lieu dans ce contexte et qui a mené au développement d'une identité sandiniste bien définie chez la seconde génération qui n'a pas connu l'insurrection et la Révolution sandiniste.

Par conséquent, la première partie de ce chapitre se concentrera sur la socialisation politique au sein des familles au lendemain de la guerre et sera divisée en deux sous-sections qui aborderont la présence et la socialisation des récits au sein de la famille, ainsi que la transmission d'une tradition sandiniste.

4.1.1 Les récits narratifs familiaux

Suivant la définition de la socialisation politique de Easton et Dennis (1969) comme étant le processus par lequel les orientations et les comportements passent d'une génération à l'autre (p. 10), il nous apparaît pertinent d'analyser, en premier lieu, la socialisation des récits familiaux sur l'expérience des parents et des grands-parents qui a eu lieu dans la période d'après-guerre. Cet élément était un point de départ lors de nos entrevues alors que nous souhaitions comprendre comment la participation de la famille dans la révolution et la guerre a influencé le développement de l'identité sandiniste.

Tous les jeunes interviewés ont fait mention d'au moins une personne dans leur cercle familial qui a participé aux événements durant la révolution ou dans le service militaire obligatoire durant la guerre. Les jeunes interviewés ont également mentionné une personne avec qui ils en ont parlé, que ce soit leurs parents, leurs grands-parents ou un oncle. Martín nous a expliqué, par exemple, qu'il posait des questions à ses parents ou à ses grands-parents lorsqu'il voulait en savoir plus :

Je pense que c'est quelque chose qui va toujours se perpétuer parce que ça fait partie de l'histoire, une partie de l'histoire et je pense que cela ne va jamais être oublié. Même avec mes grands-mères qui étaient plus âgées, je leur ai demandé sur la révolution parce qu'ils en parlaient en classe, nous entendions parler. [...] Elles nous ont aidés avec tout ça et chaque fois que j'avais un doute ou que je voulais savoir quelque chose, je demandais à mes parents ou à mes grands-mères, à ma famille : « Regardez, pourquoi ceci et pourquoi cela? » et ils m'expliquaient. (Martín, 33 ans, 7 avril 2015)

Javier, quant à lui, a grandi dans un milieu clairement défini comme sandiniste et, contrairement à Martín, la transmission des récits familiaux semble avoir été

omniprésente dès son plus jeune âge. Dans sa famille, le sandinisme fait partie de l'identité et du « sang » d'une personne et se transmet aux enfants.

Mon père est sandiniste. Comme il dit : « Moi, le sandinisme, je l'ai dans le sang. Ça, personne ne va me l'enlever. » [...] Et, depuis mon plus jeune âge, il nous a transmis ceci. Alors, j'ai grandi dans cette étape, dans ce sandinisme. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

D'autres, comme Jorge et Andrea, ont appris à travers la socialisation de l'expérience difficile des parents ou des grands-parents durant la dictature et l'insurrection.

– Qu'est-ce que les membres de ta famille t'ont raconté sur leur expérience?
– Bien, qu'ils avaient passé de nombreuses crises. Du moins, disent-ils, crise de faim, crise économique, qu'ils ont dû marcher en se cachant, parce que sinon, la *Guardia* était ici. [...] Ensuite, ils nous ont parlé que c'était un peu dangereux à ce moment-là d'être sandiniste. Et alors, ma mère nous a dit, « nous marchions et parfois, nous dormions dans les arbres. Nous devions faire des barricades lorsque nous voyions qu'ils venaient ». [...] À six heures de l'après-midi, personne ne pouvait être dehors dans la rue. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Ma grand-mère disait que c'était la crise à cette époque-là parce qu'elle a vécu dans la période de Somoza, c'était la crise. [...] Ils vivaient avec ce qu'ils avaient. Ils ne pouvaient pas sortir après six heures de l'après-midi. (Andrea, 23 ans, 25 mars 2015)

Pour certains, comme Christian, sa famille n'était pas particulièrement politisée. Il nous explique que sa mère semblait davantage préoccupée à travailler et faire vivre sa famille, ce qui s'explique par le contexte socio-économique difficile dans la période d'après-guerre :

Ma mère n'a jamais eu une affinité politique. Elle a toujours fait partie des personnes qui disent : « Eh, je travaille et je survis ». Mais elle m'a appuyé parce qu'elle a vu qu'il y a des changements qu'elle apprécie, qui ont été faits dans la société, et elle m'appuie assez. (Christian, 26 ans, 7 avril 2015)

Il admet, cependant, qu'alors que sa famille n'était pas très politique, d'autres personnes comme son parrain ont eu une influence sur la formation de son identité et son implication au sein de la *Juventud Sandinista* :

Pour être honnête, bien, ma famille n'est pas si près du politique, du sandinisme. Parce qu'il y a toujours eu des personnes qui ne se sont pas affiliées avec ce qu'est le *Frente Sandinista*, mais j'ai toujours été entouré de personnes qui m'ont, peut-être, formé et qui m'ont motivé à me joindre au sandinisme. Une d'elles était mon parrain. Il a fait partie des combattants historiques et il a fait partie de l'organisation du *Frente* et à l'Université. Il était un de ceux qui appuyaient toujours le *Frente* à l'Université et il m'a motivé à rejoindre la *Juventud*. (Christian, 26 ans, 7 avril 2015).

Bien qu'il y ait eu une transmission de l'identité sandiniste, nos données illustrent toutefois que, dans certains cas, les récits racontant l'expérience des parents n'ont pas été au cœur de la socialisation des jeunes. Les jeunes sont restés avec des questionnements sur le passé du pays et sur l'expérience des parents. Jorge nous mentionne, par exemple, qu'il a appris l'histoire du Nicaragua et de la révolution seulement lorsqu'il s'est joint à la *Juventud Sandinista* :

Ici, j'ai appris sur les héros et les martyrs. Parce que dans la famille, ils ne te le racontent pas. La famille ne te raconte pas qu'il y a eu autant de héros tombés, qu'il y a eu autant de morts. Moi, je savais... où je vivais, ils disaient « El Comando ». Il y a d'autres endroits... « William Fonseca »⁹⁹. Pourquoi entendons-nous ces noms? Si une personne ne s'intègre pas [à la *Juventud*], elle ne sait pas d'où proviennent ces noms. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Andrea mentionne que sa famille n'en discutait pas non plus, préférant mentionner les anniversaires importants dans le moment présent plutôt que de raconter les détails des expériences passées :

⁹⁹ « El Comando » et « William Fonseca » sont tous deux des noms de quartiers de León.

Dans ma famille, nous vivions seulement avec ma mère et mon père. Nos grands-parents ne vivaient pas avec nous et ils sont ceux qui, peut-être, ont plus d'informations. Alors, ils [nos parents] ne touchaient pas à ce thème [de la révolution], ils parlaient du moment présent... seulement du *20-quelque-ième* anniversaire de la révolution. Chaque 19 juillet, ils mentionnaient l'anniversaire de la révolution mais ils ne parlaient pas du processus révolutionnaire (Andrea, 23 ans, 25 mars 2015).

La socialisation au sein du milieu familial nous apparaît donc peu présente en ce qui a trait aux récits de l'expérience des parents dans la révolution ou dans la guerre et leur transmission à la nouvelle génération. Les jeunes sandinistes interviewés ont plutôt grandi dans un contexte où l'identité sandiniste, comme vestige de la révolution populaire, était bien présente mais où les parents ont peu socialisé leur propre expérience. Les grands-parents, toutefois, semblent également avoir eu une influence sur la socialisation des récits familiaux en abordant leur propre expérience durant la dictature.

À la lumière des témoignages recueillis, les parents semblent avoir joué un rôle de premier plan dans la socialisation des enfants même si celle-ci incluait peu la transmission des récits familiaux. Les jeunes interviewés se souviennent avoir participé, avec leurs parents, à divers événements, activités ou célébrations en lien avec la révolution. Selon nous, les jeunes en sont venus à associer ces événements à certaines émotions et elles se traduisent chez les jeunes par une certaine fierté dans le ton et les mots qu'ils utilisent. Nous pensons donc qu'il y a eu un processus de socialisation basé sur l'observation des comportements des parents. Tout comme affirmaient Daiute et Turniski (2005), les enfants observent leurs environnements physiques et sociaux et peuvent assimiler un large éventail de discours verbaux et non-verbaux autour d'eux, même si ces discours sont cachés (p. 220). Cette compréhension du développement de l'identité permet d'envisager une transmission de l'identité dès l'enfance et particulièrement à l'adolescence par des processus plus subtils comme les réactions des parents. Les enfants semblent avoir été influencés à la

fois par les opinions et les discussions avec leur famille et par les comportements des parents. Ainsi, lorsqu'ils se remémorent ces événements et ces célébrations, un sentiment de fierté et de nostalgie est palpable dans leurs témoignages.

Je me souviens quand même que mes parents ont toujours été sandinistes. Quand j'étais petite, nous écoutions le 19 juillet. Nous avions un voisin et je me souviens qu'il mettait sa musique à plein volume, c'était une célébration et nous pouvions voir la joie. (Claudia, 27 ans, 27 mars 2015)

Avant l'élection, il y avait la campagne et je me souviens qu'une fois le Président est passé parce qu'il était dans les caravanes et lui, il était au-devant de la caravane. Il se promenait dans tous les quartiers de León. [...] cette année-là, je me souviens qu'il était à la Plaza de Sutiaba. Cette fois, je me souviens qu'avant l'élection ma mère m'a dit : « Le Président s'en vient et passera par ici, par notre quartier. » Puis, quand la caravane est venue, ma mère me l'a dit... Je regarde ma mère qui pleure. Alors, je la prends par la main et je la reconduis à ma maison. Alors, je lui dis : « Pourquoi pleures-tu ? » Puis, elle me dit : « Je pleure, *hijo*, parce que je sens dans mon cœur que le *Frente* va gagner cette année », me dit-elle. [...] Elle m'a dit que lorsqu'elle a vu que Daniel venait dans la camionnette et venait saluer le peuple, elle dit qu'elle s'est rappelée comment elle était sur la *plaza* quand ils ont gagné la révolution. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

J'ai presque pleuré pendant ces élections [de 2006]. Parce qu'il y avait toujours ces processus électoraux où nous avions toujours espoir que le *Frente* allait gagner les élections. [...] je ne comprenais pas très bien parce que j'avais seulement 15 ans, et je ne comprenais pas très bien, mais j'étais émue, je voulais gagner, et nous sommes allés dans les caravanes. Alors, c'était quelque chose d'émouvant d'apprendre à midi, qu'il disait que nous allions vers l'avant. [...] Depuis l'élection de 90 que les élections étaient perdues jusqu'en 2006 quand a eu lieu à nouveau le triomphe. Les gens sont sortis dans les rues dans les caravanes, dans les camionnettes, et tout le monde montait à bord. C'était quelque chose d'émouvant en 2006 et d'inoubliable, comment les gens pleuraient d'émotions. (Andrea, 23 ans, 25 mars 2015)

La participation des jeunes que nous avons rencontrés dans des événements liés à la révolution ou au FSLN semble donc avoir joué un rôle dans le développement de leur identité. À travers l'observation des comportements de leurs parents – et de la

communauté en général – ils ont associé certains événements à diverses émotions, ce qui se reflète dans le témoignage d'Andrea, par exemple.

4.1.2 La transmission d'une tradition sandiniste

Comme nous avons mentionné précédemment dans le chapitre II, à plusieurs moments dans l'histoire du 20^e siècle au Nicaragua, le sandinisme a été directement lié à la question de l'identité proprement nicaraguayenne et cette représentation a été utilisée par les divers acteurs du mouvement sandiniste et, par moments, par ceux de l'opposition. Par conséquent, cette utilisation du sandinisme a contribué à la construction d'une vision de l'identité nicaraguayenne moderne dont les bases reposent sur la lutte de Sandino pour la défense de la patrie et de la souveraineté.

Il nous apparaît ainsi pertinent d'envisager le développement de l'identité sandiniste comme pouvant provenir également de la transmission d'une tradition sandiniste au sein des familles ayant participé à la révolution et au sein de la communauté. Dans un contexte comme celui de León, une ville historiquement marquée par des luttes populaires, nous devons donc prendre en considération certains éléments spécifiques lors de l'analyse de la transmission de l'identité sandiniste. Ainsi, nous avons constaté que certains éléments propres au contexte analysé pouvaient également jouer un rôle dans la formation de l'identité, notamment l'héritage des luttes populaires et la présence encore aujourd'hui de la musique révolutionnaire dans le folklore.

Comme nous avons mentionné dans le chapitre III, León a toujours été marqué par des mouvements de luttes populaires, sociales et politiques, et cet historique est demeuré présent dans l'imaginaire de la population, y compris dans la partie autochtone de la ville, dans le quartier de Sutiaba, un des plus actifs durant

l'insurrection sandiniste. Claudia, par exemple, a le sentiment qu'être sandiniste signifie de poursuivre cet héritage de luttes populaires commencé bien avant son arrivée sur terre :

Je crois, selon moi, pour moi comme être humain, que ça vient de la reconnaissance que nous sommes nicaraguayens et que le nicaraguayen lutte jusqu'à la fin. Et comme léonais qui sent que son sang transporte la tendance d'être combattant révolutionnaire. Je pense que la lutte n'a pas commencé seulement avec la révolution ou avec Sandino ou Carlos, avec nos grands héros, mais même avant, nous avons commencé à lutter le moment où ils sont venus pratiquement nous enlever nos terres à nous les autochtones, le moment où ils nous ont conquis, où ils sont venus coloniser. Alors, oui, ils sont venus nous enlever toutes les traditions que nous avons, notre identité, et cela plus que tout. La révolution est une recherche de notre identité en tant que nicaraguayens. C'est ce qui a initié, pour moi, cette tendance à la révolution et à la lutte. [...] Pour moi, être sandiniste, ce n'est pas seulement défendre le commandant ou le gouvernement, mais aussi ces hommes qui étaient présents avant nous et qui maintenant doivent être notre héritage, notre chemin, notre guide pour conquérir les prochaines victoires. (Claudia, 27 ans, 27 mars 2015)

Selon Claudia, le sandiniste est une trajectoire, un chemin qui doit être suivi, une notion qui concorde avec la construction du sandinisme à l'époque de Carlos Fonseca. Claudia est celle parmi les jeunes interviewés qui semblait avoir le discours identitaire le plus clairement défini et celui-ci provient de son parcours de vie comme autochtone de Sutiaba et de son expérience comme militante au sein de luttes étudiantes, et comme militante et coordonnatrice de la *Juventud Sandinista*. Son discours est intéressant car il révèle l'influence importante des luttes populaires dans la ville de León en y incluant des éléments de plusieurs périodes historiques. Il rejoint également le discours des autres jeunes qui ont aussi mentionné l'influence de Sandino et de Carlos Fonseca dans le développement de leur identité, comme affirme Martín :

Ces luttes [de Sandino], je crois qu'elles sont belles et c'est agréable de les connaître. Suivre cet exemple, c'est ce qui nous motive. Du moins pour moi,

comme jeune sandiniste. Voilà ce qui me motive, connaître ce grand héritage qu'ils nous ont laissé. (Martín, 33 ans, 7 avril 2015)

Lors d'une période d'observation directe dans une ancienne coopérative armée sandiniste dans la région d'Estelí, au Nord du Nicaragua, nous avons pu observer un autre élément que nous n'avions pas envisagé au départ et qui nous apparaît comme un moyen de reproduction d'une tradition sandiniste au sein des familles et de la communauté, c'est-à-dire la présence de la musique révolutionnaire encore aujourd'hui dans le folklore nicaraguayen. Durant la Révolution sandiniste, la musique jouait un rôle à la fois social et politique. La « nouvelle chanson » est apparue au début des années 70 alors que des musiciens comme les frères Carlos Mejía Godoy¹⁰⁰ et Luis Enrique Mejía Godoy participèrent à la formation d'un courant culturel qui transporta la rébellion à travers le pays et transmit un « sentiment collectif de préparation à la lutte ». La « nouvelle chanson » se joignit au courant anti-impérialiste, dénonça l'exploitation, la corruption et la répression et s'allia aux masses populaires. « Le chant devient alors un encouragement à la lutte, un chant de diffusion des valeurs révolutionnaires pour renverser le pouvoir et changer la société. Pendant l'insurrection, la chanson est partout, dans les manifestations, les montagnes, sur les barricades, dans les quartiers insurgés » (Bar, 2004, p. 243-244). C'est au lendemain de la période d'état de siège de 1974 à 1977 que la « nouvelle chanson » refit surface, alors que le FSLN se l'appropriâ et que les musiciens se rapprochèrent du FSLN. Dès 1977, la « nouvelle chanson » porta clairement un message révolutionnaire, appuyant les héros guérilleros, préparant le peuple à l'insurrection et chantant l'espoir d'une nouvelle patrie (Bar, 2004, p. 250).

¹⁰⁰ Carlos Mejía Godoy est devenu connu dans les années 1960 alors qu'il animait une émission de radio où il donnait la voix à « Corporito », un personnage fictif, une représentation du peuple, qui s'exprimait dans un langage familier et qui critiquait le pouvoir et la corruption, soulevant l'attention sur la misère et la pauvreté à travers le pays (Bar, 2004, p. 248-249).

Ay Nicaragua, Nicaragüita
 La flor más linda de mi querer
 Abonada con la bendita, Nicaragüita,
 Sangre de Diriangen.
 Ay Nicaragua sos más dulcita
 Que la mielita de Tamagas
 Pero ahora que ya sos libre, Nicaragüita,
 Yo te quiero mucho mas
 Pero ahora que ya sos libre, Nicaragüita,
 Yo te quiero mucho mas

O Nicaragua, Nicaragüita
 La plus belle fleur de mon cœur
 Poussée dans le sang béni du Diriangen¹⁰¹,
 Nicaragüita
 O Nicaragua, tu es plus douce
 Que le miel de Tamagas¹⁰²
 Mais maintenant que tu es libre, Nicaragüita,
 Je t'aime beaucoup plus
 Mais maintenant que tu es libre, Nicaragüita,
 Je t'aime beaucoup plus

— Carlos Mejia Godoy, Nicaragua, Nicaragüita (1980)

Hermano, dame tu mano
 y unidos marchemos ya
 hacia el sol de la victoria,
 trayectoria de la libertad.

Frère, donne-moi ta main
 et marchons ensemble
 vers le soleil de la victoire,
 chemin de la liberté.

Hermano de la montaña,
 hermano de la ciudad,
 juntos unidos lucharemos
 y unidos lograremos
 llegar al final.

Frère de la montagne,
 frère de la ville,
 nous lutterons unis ensemble
 et unis, nous réussirons
 à atteindre la fin.

Ya nadie detiene la avalancha
 de un pueblo que tomó su decisión;
 esta es la guerra desatada,
 la guerra prolongada contra el opresor.

Personne ne retient l'avalanche
 d'un peuple qui a pris sa décision;
 c'est la guerre déclenchée,
 la guerre prolongée contre l'opresseur.

— Carlos Mejia Godoy, La Consigna FSLN (1977)

Dans cette « nouvelle chanson », qui est reconnue aujourd'hui comme la chanson populaire révolutionnaire nicaraguayenne, souvent accompagnée de danse traditionnelle, nous retrouvons une transmission de l'identité sandiniste alors que ces chants font partie de la vie quotidienne des familles de tradition sandiniste. Des musiciens comme les frères Mejía Godoy, Dúo Guardabarrenco et d'autres demeurent d'ailleurs bien présents dans le folklore nicaraguayen. Lors de ce séjour d'observation

¹⁰¹ Diriangen était un chef amérindien qui a lutté contre les espagnols au 16^e siècle.

¹⁰² El Tamagas est une région sur la côte Pacifique du Nicaragua.

directe, nous avons pu constater que la musique est ainsi porteuse d'une tradition sandiniste qui, combinée à la socialisation et à la transmission de récits familiaux, contribue au développement d'une identité nicaraguayenne basée sur le sandinisme. La famille, orientée vers la musique, apprend et diffuse des chansons dans lesquelles sont véhiculées des messages sur la lutte sandiniste et l'histoire du Nicaragua. Dans ce contexte, le plus jeune de la famille, âgé de 6 ans, observe la scène alors que son père et sa sœur, âgée de 19 ans, chantent. Démontrant déjà des signes d'intérêt envers la musique en tentant de jouer de la guitare à son tour, il viendra, un peu plus tard, comme sa sœur, apprendre les couplets et poursuivre cet héritage par la musique.

Par conséquent, nous croyons, d'une part, que la musique peut contribuer à la transmission de l'identité sandiniste à la nouvelle génération car ces chants sont porteurs de paroles bien ancrées dans le passé révolutionnaire. D'autre part, nous pensons que la musique contribue à la diffusion de la mémoire et des souvenirs au sein du milieu familial. La présence de cette musique permet à la nouvelle génération de se réapproprier inconsciemment l'histoire et de partager des valeurs similaires à celles de la génération de la révolution. La musique fait partie de la mémoire collective, dans le sens où elle permet une connexion continue entre le passé et le présent (Wertsch et Roediger, 2008). Dans un contexte où la socialisation des récits familiaux nous apparaît peu présente, la musique semble également être réparatrice puisqu'elle permet aux parents de se remémorer l'histoire du pays avec leurs enfants, contribuant à une diffusion de la mémoire, sans raconter spécifiquement les expériences vécues.

4.2 L'engagement dans la *Juventud Sandinista* et la formation de l'identité politique

Après avoir analysé la formation de l'identité des jeunes par la socialisation politique, il importe de nous intéresser à l'engagement des jeunes dans la *Juventud Sandinista*, à ce qu'elle représente pour eux et au rôle qu'elle joue dans la formation de leur identité. Tous les jeunes que nous avons interviewés sont activement impliqués dans l'organisation et nous avons constaté durant les entrevues qu'ils étaient plus enclins à parler de la *Juventud Sandinista* que de la socialisation au sein de leur milieu familial. Nous pensons donc que l'organisation a joué un rôle plus important dans le développement de leur identité sandiniste que nous pensions initialement. Pour soutenir cette affirmation, nous aborderons d'abord l'historique de la *Juventud Sandinista* et ses objectifs, pour ensuite analyser son rôle historique dans la formation politique des jeunes sandinistes. Finalement, nous analyserons les témoignages des jeunes interviewés de manière à mieux cerner leur relation avec la *Juventud Sandinista*. Cette section vise à nous permettre de comprendre ce qui structure l'identité sandiniste actuelle des jeunes que nous avons rencontrés, outre ce qui a été acquis au sein de la famille.

4.2.1 L'histoire de la *Juventud Sandinista*

La *Juventud Sandinista 19 de Julio*, la branche jeunesse du FSLN, prend ses racines suite au triomphe de la révolution qui fut menée principalement par les jeunes¹⁰³. Au lendemain de la victoire, plusieurs organisations étudiantes présentes durant la dictature furent dissoutes puisque bon nombre de leaders étudiants étaient tombés au

¹⁰³ La situation démographique à l'époque était similaire à celle d'aujourd'hui au Nicaragua, c'est-à-dire que plus de 60% de la population était âgé de moins de 24 ans (Équipe Envío, 1983).

combat. La nouvelle structure sociale laissait donc la voie à la formation d'une nouvelle organisation comme la *Juventud Sandinista 19 de Julio* qui vit le jour le 23 août 1979 afin de rallier les jeunes aux intérêts révolutionnaires. La jeunesse prit une place de premier plan dans la nouvelle société nicaraguayenne en participant à la Campagne d'alphabétisation, à la production nationale en prenant part aux récoltes de café, et en défendant le pays contre le mouvement contre-révolutionnaire. C'est d'ailleurs pour répondre aux exigences de la Campagne d'alphabétisation que la *Juventud Sandinista* commença à mieux s'organiser (Cardenal, 2008, p. 126).

Au cours des années 1980, la *Juventud Sandinista* connut différentes périodes selon le contexte changeant du pays. On peut considérer les années 1979 et 1980 comme celles de la constitution de l'organisation¹⁰⁴, qui furent suivies ensuite par un « boom » de 1980 à 1983, soit la période qui suivit la Campagne d'alphabétisation. En 1983, par exemple, l'organisation comptait 40 000 membres actifs âgés entre 13 et 29 ans et 25 000 autres membres qui pouvaient être mobilisés si nécessaire. La majorité des membres de l'organisation étaient des étudiants provenant de divers horizons mais l'organisation s'élargit rapidement pour rejoindre certains milieux de travail comme les hôpitaux et les milieux ouvriers (Équipe Envío, 1983).

Peu à peu, alors que la guerre prenait de l'ampleur, la *Juventud Sandinista* se transforma pour mobiliser les jeunes vers le service militaire patriotique (SMP)¹⁰⁵, la période de « mobilisation à la défense » de 1984 à 1988. La *Juventud Sandinista* reçut le mandat de faire de la propagande¹⁰⁶ dans les écoles secondaires et les universités du pays avec des slogans comme « N'attends pas qu'on t'appelle, porte-toi volontaire

¹⁰⁴ Les étapes de la *Juventud Sandinista* sont tirées de Ortega Campos, G. (2004). « El sacrificio traicionado de la juventud ». *La Prensa*, 20 juillet 2004.

¹⁰⁵ Le terme patriotique fut ajouté pour « donner un sens plus profond au service militaire » (Cardenal, 2008, p. 137).

¹⁰⁶ Il s'agit du terme que Fernando Cardenal utilise dans ses mémoires.

avant ». On souhaitait ainsi que les jeunes se portent volontaires pour rejoindre l'Armée avant d'être appelés à s'y joindre obligatoirement (Cardenal, 2008, p. 137). L'organisation dût également demander aux leaders dans les universités d'être un exemple et de se joindre au SMP, ce qui fut, selon Cardenal, un passage difficile pour l'organisation qui perdit certains de ses dirigeants les plus expérimentés (*Ibid.*).

Dans son livre « Jóvenes de Nicaragua : una historia que contar », Henry Petrie, cofondateur de la *Juventud Sandinista* et seul ancien dirigeant à avoir publié ses mémoires, explique que la défaite du FSLN aux élections de 1990 eut des conséquences importantes sur l'organisation : « Avec la défaite électorale du FSLN, tout se questionnait, et la désillusion, la démoralisation et la désactivation sont apparues. De nombreux dirigeants et membres ont abandonné l'organisation, souhaitant récupérer le temps perdu dans les études et recherchant des formes d'insertion au marché de l'emploi pour survivre. » (Petrie, 1993, p. 233)

Dès 1990, l'organisation devint ainsi l'ombre de ce qu'elle avait été quelques années auparavant, dans un contexte où le FSLN était également en quête d'un sens dans la nouvelle démocratie. La *Juventud Sandinista* continuait d'exister seulement sur papier, n'ayant pas les ressources nécessaires pour mener des actions. Comme l'expliquait Petrie (1993), le contexte de reconstruction socio-économique et les politiques néolibérales firent en sorte que les jeunes étaient préoccupés par les études et l'emploi afin de survivre dans cette période particulière.

En 2006, près de 70% de la population du Nicaragua était âgée de moins de 30 ans¹⁰⁷ et représenta un poids démographique important lors des élections. Les jeunes jouèrent donc un rôle décisif dans la victoire du FSLN qui utilisa un discours basé sur l'histoire et la réconciliation, et se présenta comme une alternative socialiste aux gouvernements néolibéraux. Le retour au pouvoir du parti en 2007 fit ainsi renaître la

¹⁰⁷ Selon l'Annuaire statistique 2006 de l'Institut National d'information du développement (INIDE)

Juventud Sandinista comme organisation bien ancrée dans le projet de société du FSLN. Neuf ans plus tard, elle est redevenue le large mouvement de participation juvénile qu'elle était auparavant. L'organisation est sous la direction du Ministère de la jeunesse dont la première ligne directrice affirme vouloir « accompagner la participation et le « protagonisme » de tous les secteurs de la jeunesse en développant des actions et des activités sous les thèmes de la culture, de l'environnement, de la promotion des sports, de l'accès aux technologies et des communications; renforcer l'accompagnement de la jeunesse dans les programmes et projets de restitution des droits en soutien à notre Commandant Daniel » (MINJUVE, 2016).

La *Juventud Sandinista* actuelle est composée de plusieurs branches, notamment le mouvement culturel Leonel Rugama¹⁰⁸, le mouvement sportif Alexis Argüello¹⁰⁹, le mouvement environnementaliste Guardabarranco¹¹⁰, le réseau des jeunes communicateurs et le mouvement de promotion de la solidarité. Selon les données officielles du Ministère de la Jeunesse, entre 2007 et 2011, ce sont 870 000 jeunes qui ont été mobilisés à travers ces organisations (PNUD, 2011, p. 188).

4.2.2 La *Juventud Sandinista* : l'école sandiniste

Suite à nos entrevues avec les jeunes sandinistes, la *Juventud Sandinista* nous apparaît comme l'élément central du développement de l'identité sandiniste, non seulement parce que l'organisation répond à des questionnements identitaires et offrent aux jeunes un espace d'implication civique, mais également parce que son but

¹⁰⁸ Leonel Rugama était un poète nicaraguayen et militant du FSLN. Il a été tué au combat en 1970.

¹⁰⁹ Alexis Argüello était un boxeur célèbre et un politicien nicaraguayen, ancien maire de Managua.

¹¹⁰ Le nom du mouvement environnementaliste Guardabarranco est inspiré de l'oiseau national du Nicaragua, appelé localement le Guardabarranco.

ultime est de former la nouvelle génération vers les idéaux sandinistes « en soutien à notre Commandant Daniel » (MINJUVE, 2016).

Cette relation entre le FSLN et la *Juventud Sandinista* ne diffère guère toutefois de ce qu'elle était autrefois. Bien qu'il y ait des disparités imposées par un contexte géopolitique différent, l'organisation a toujours eu comme objectif de rallier les jeunes, les étudiants, les travailleurs, entres autres, à la cause du mouvement sandiniste, et ce, en passant, entre autres, par l'éducation. En 1982, par exemple, lors de la Seconde assemblée sandiniste, les objectifs de la *Juventud Sandinista* incluaient notamment d'« encourager parmi les jeunes nicaraguayens la vénération des héros et des martyrs, et l'administration et le respect pour le FSLN, la classe ouvrière et nos forces armées dont ils doivent aspirer à faire partie des rangs » et « voir à la formation politico-idéologique des jeunes nicaraguayens pour réduire les risques d'être manipulés par l'impérialisme et la réaction. Sa participation dans la dynamique du système d'éducation doit être orientée à cette fin » (Arce, 1987, p. 8).

Au lendemain de la victoire de la révolution, un des programmes les plus importants en termes d'éducation politique fut sans aucun doute la Campagne d'alphabétisation. Les *brigadistas*, ces jeunes alphabétiseurs qui se rendirent dans les campagnes pour apprendre à lire et à écrire aux *campesinos* devinrent les outils les plus efficaces du FSLN pour l'avancement de la révolution. Par exemple, le plus important des cahiers d'écriture utilisés durant la campagne, « L'Aube du peuple », abordait vingt-trois thèmes, allant du rôle de Sandino et de Carlos Fonseca, et du triomphe de la population aux programmes du FSLN comme la réforme agraire (Soulé et Caroit, 1981, p. 151).

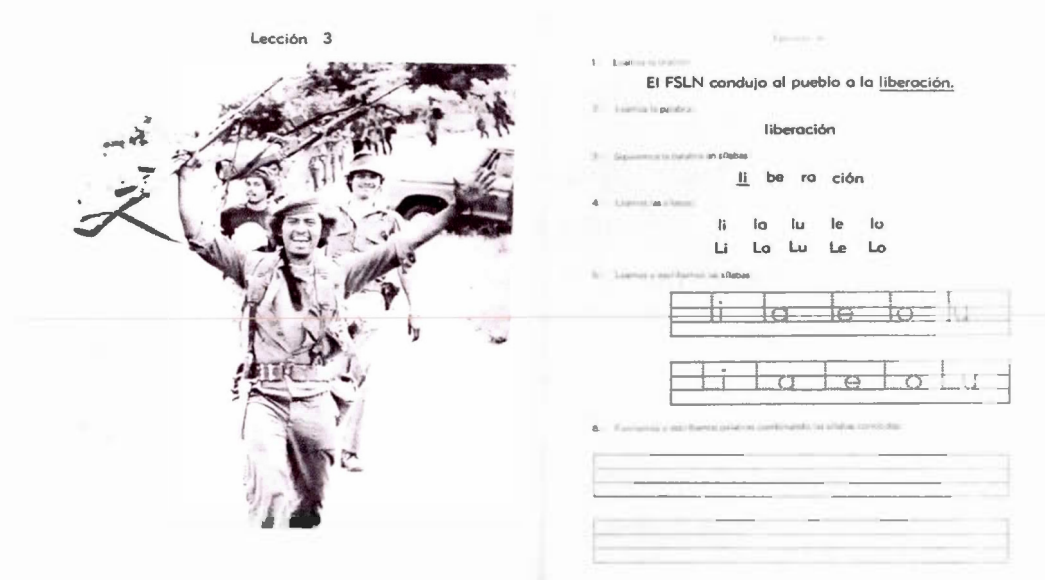


Figure 4. « Le FSLN a conduit le peuple à la libération », leçon 3 du cahier « L'Aube du peuple » de la Campagne d'alphabétisation.

Source : Ministerio de educación, 1981, p. 388-389

Carlos Carrión, délégué du FSLN devant la Campagne d'alphabétisation et coordonnateur national de la *Juventud Sandinista* de 1981 à 1984, affirmait d'ailleurs en 1981 : « La Croisade va forcer chez ses participants une conscience révolutionnaire, pas la conscience superficielle qui naît de lectures, mais la conscience profonde qui surgit du partage de la misère et de la pénurie, lorsqu'on a ressenti dans sa propre chair les effets de siècles d'exploitation » (publié dans *Barricada*, 14 juin 1980, cité dans Soulé et Caroit, 1981, p. 151). La Campagne servit à engager et à éduquer des centaines de milliers de jeunes qui, après avoir été concrètement impliqués dans le projet révolutionnaire, allaient être prêts à le défendre. Comme le démontre la photo suivante, l'engagement envers la révolution, notamment l'alphabétisation et le service militaire, allait forger une identité sandiniste qui durerait pour toujours :



Figure 5. « Brigadistes hier, réservistes aujourd’hui, sandiniste pour toujours! », *Juventud Sandinista* et l’Association nationale des éducateurs du Nicaragua (ANDEN), années 1980¹¹¹
 Source : Center for Southwest Research, University Libraries, University of New Mexico

Bien que le contexte actuel soit différent de celui des années 1980, la raison d’être de la *Juventud Sandinista* n’a guère changé : elle demeure – et demeurera sans doute – un lieu où on forme les jeunes, d’allégeance sandiniste ou ceux qui ne le sont pas encore, en fonction des idéaux sandinistes. L’organisation est une école : elle enseigne l’histoire aux jeunes de manière à consolider l’identité sandiniste et à assurer sa continuité. Elle utilise l’histoire récente du pays – et des familles des jeunes – pour les engager à lutter pour les mêmes idéaux au sein du FSLN.

Tout ceci, je l’ai appris ici, dans la *Juventud Sandinista* : le processus révolutionnaire, connaître des parties de l’histoire, qui ont été les fondateurs du *Frente*, qui ont été les fondateurs de la *Juventud*... tout ceci, je l’ai appris ici, dans la *Juventud* (Andrea, 23 ans 25 mars 2015).

¹¹¹ Dans « The Murals of Revolutionary Nicaragua, 1979-1992 », David Kunzle situe ces panneaux vers 1981, à l’occasion du deuxième anniversaire de la révolution, le 19 juillet 1981.

Nous appelons chaque étape où nous nous trouvons comme une école. La meilleure école où nous apprenons à être sandiniste, à être révolutionnaire, à être un leader. Cet espace, la *Juventud Sandinista*, pour moi, est un espace qui te forme, qui t'apprend la responsabilité, l'engagement et la discipline. La discipline, ce n'est pas seulement être dans le moment et dire oui, oui, oui. La discipline, c'est quelque chose qui s'allie à l'engagement, à la conviction et à la conscience. C'est une chose distincte. (Claudia, 27 ans, 27 mars 2015)

La *Juventud Sandinista* et le FSLN ont recours, entre autres, à la mémoire historique afin de mobiliser les jeunes. La vénération des héros et des martyrs est sans aucun doute un fondement du sandinisme qui a survécu au passage du temps. Dès le premier programme du FSLN publié en 1969, une section était dédiée à l'importance de la vénération des martyrs, tout comme dans les lignes directrices de la *Juventud Sandinista* de 1982. Aujourd'hui, le discours des jeunes sandinistes reflète l'importance des héros et des martyrs dans l'engagement dans la *Juventud Sandinista*.

Alors, lorsqu'il [un camarade de classe] m'a amené, il m'a motivé, la manière qu'il s'exprimait, lorsqu'il nous a parlé de la libération du Nicaragua. Il nous a parlé des héros et des martyrs. Alors, ceci a attiré mon attention pour continuer à en savoir plus. Je suis entré à la *Juventud* pour avoir une meilleure connaissance de ce sujet (Javier, 26 ans, 8 avril 2015).

En hommage à eux [les héros et les martyrs], nous faisons des choses, nous faisons des actes. Nous leur rendons hommage [...] Alors, tout ça a un lien ensemble, de cette époque avec ce que nous faisons aujourd'hui. Alors, nous devons respecter les morts et rendre hommage à leur disparition, pour que ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont donné au Nicaragua ne soit pas en vain. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Outre l'enseignement de l'histoire et l'éducation politique, la *Juventud Sandinista* actuelle permet également aux jeunes sandinistes de vivre des expériences de manière concrète, tout comme autrefois durant la Campagne d'alphabétisation. À travers le mouvement de Promotion de la solidarité, un des plus importants de la *Juventud Sandinista* actuelle, les jeunes participent à la distribution des programmes sociaux du

gouvernement aux populations défavorisées dont certaines vivent dans des régions éloignées.

Quand on m'a envoyé à cette partie de la Promotion de la solidarité, parfois on voit le sourire quand une mère reçoit ce paquet, son riz, ses fèves, son huile. Alors, on le voit dans son sourire, ça se voit dans le sourire des gens. Quand la mère arrive, elle t'embrasse, elle te serre contre elle et te dit merci beaucoup. Merci au commandant, merci à la première dame, la *compañera* Rosario Murillo. Donc, ça me motive, moi, comme jeune. Ça touche mon cœur. Ce qui me touche, c'est de voir que lorsque les gens reçoivent ce paquet, ils se sentent si heureux. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

Je me souviens de ce jour, je suis allé faire une distribution, une distribution de provisions pour les mères des martyrs, et j'ai beaucoup aimé à cause de ces dames... Une d'elles, à qui nous avons distribué un paquet, est venue me voir et m'a dit : « *Hijo* – elle m'a dit – tu ressembles beaucoup à mon fils tombé ». Elle m'a serré, m'a embrassé, je suis resté « Ouah! ». Ce sont des choses que d'autres peuvent dire qu'elles ne paient pas, mais tu le sais dans ta conscience que tu fais quelque chose de gratifiant. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Pour les jeunes de la *Juventud Sandinista* que nous avons interviewés, ces rencontres leur permettent de donner un sens à leur identité et à leur engagement dans l'organisation. Ce sont ces expériences concrètes, selon nous, qui permettent le développement de la conscience profonde que mentionnait Carlos Carrión en parlant de l'expérience dans la Campagne d'alphabétisation. Nous pensons que c'est à ce moment, lorsque la connexion entre le présent et le passé devient évidente, et que le rôle des jeunes sandinistes est au premier plan, que leurs croyances dans le FSLN et ses programmes se renforcent.

4.2.3 L'implication dans la *Juventud Sandinista* actuelle

Malgré les éléments que nous venons de mentionner sur le rôle politique de la *Juventud Sandinista*, les jeunes sandinistes interviewés perçoivent leur implication dans l'organisation comme un service social et civique, une obligation envers le FSLN et la population. Tout comme l'affirmait Flanagan (2013), par leur implication civique, les jeunes prennent conscience de leur rôle et de leurs responsabilités sociales. En contribuant à la distribution des bénéfices sociaux à la population, par exemple, les jeunes prennent conscience de leur rôle comme jeunesse nicaraguayenne puisqu'ils sont jeunes, en bonne forme physique et qu'ils possèdent les moyens logistiques de se rendre dans les régions plus éloignées.

Lorsqu'on leur apporte un paquet, elles [les mères] se sentent très reconnaissantes. Elles remercient premièrement le Commandant Daniel, la *compañera* Rosario et ensuite, ils me disent : « Merci à toi, à la *Juventud*, parce que vous avez apporté ce paquet jusqu'ici ». Parce que parfois, il y a des endroits qui sont très éloignés et nous, les camionnettes que nous avons nous amènent jusque-là. Alors, nous devons transporter ce paquet, alors les personnes se sentent reconnaissantes. Il y a d'autres personnes qui disent que ça leur importe peu si ces personnes ont faim, mais nous, non. Chaque mois, nous y sommes, pour leur apporter ce repas, pour que ces personnes, ces enfants qui sont très éloignés puissent s'alimenter, soit trois, quatre fois par jour avec le paquet que leur donnent la *compañera* et le président Daniel. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

Les jeunes sandinistes contribuent également au recrutement des autres personnes qui rejoignent l'organisation. La majorité des jeunes disent avoir été influencé à rejoindre l'organisation par un autre jeune. À leur tour, une fois impliqués dans l'organisation, les jeunes deviennent des agents multiplicateurs, en recrutant et en participant à la formation de d'autres jeunes :

... moi, comme coordonnateur, maintenant je viens et je leur apprends aux jeunes avec lesquels je travaille. Je m'assoie avec eux, je leur parle un peu de ce qui fait partie de la révolution parce que plusieurs nouveaux jeunes qui viennent ne le réalisent pas encore. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

Claudia, qui est coordonnatrice de la *Juventud Sandinista*, et Christian nous ont également mentionné la responsabilité qu'ils et l'organisation ont d'aider des jeunes à se sortir de la drogue ou autres vices à travers l'implication dans la *Juventud Sandinista*. Ils perçoivent l'organisation comme un milieu d'implication civique visant à occuper les jeunes et à offrir une alternative à la consommation d'alcool ou de drogue.

Nous devons leur donner aussi la satisfaction et le support à ces jeunes qui font partie de notre organisation et rassurer les familles que nous travaillons avec ces jeunes pour les sortir, peut-être, de la drogue ou d'un autre vice dans lequel ils se trouvent, que nous faisons tout pour qu'ils s'intègrent à la société avec ce qu'ils aiment. Si le jeune est toxicomane, mais qu'il aime le sport, alors nous allons l'encourager à faire du sport [...] et il oubliera un peu de faire les choses qu'il ne doit pas faire, d'avoir des vices ni rien de cela. (Claudia, 27 ans, 27 mars 2015)

Ma mère, ma grand-mère, elles m'appuient dans tout ça, elles m'applaudissent. Parce que j'essaie de sortir les jeunes des drogues, de l'alcoolisme. En pratiquant des sports, ça leur garde la tête occupée, nous les gardons occupés alors ils ne pensent pas à aller acheter leurs cigarettes et à aller fumer de la marijuana. (Christian, 26 ans, 7 avril 2015)

Le soutien de la famille est par ailleurs un des éléments qui ressort des témoignages des jeunes sandinistes sur l'importance de leur implication dans l'organisation. Les jeunes perçoivent également cette dernière comme importante parce que leurs familles ont participé dans la révolution :

Bien, [le sandinisme] représente beaucoup pour moi parce que ma mère y était, mon père aussi. Ils parlaient qu'ils voulaient un Nicaragua distinct pour nous à

celui dans lequel ils ont vécu. [...] ce qui m'a intéressé, l'autre raison plus que tout, c'est que mes parents y étaient [*anduvieron*] aussi et qu'ils m'ont dit qu'ils voulaient voir que nous allions grandir, que nous allions avoir une vie meilleure que celle qu'ils avaient à moment-là. Alors, c'est ce qui a fait que je me suis impliqué. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Cette connexion entre l'histoire familiale et les activités de la *Juventud Sandinista* nous apparaît comme un des éléments qui permet à ces jeunes de donner un sens à leur engagement dans l'organisation. En distribuant des bénéfices sociaux aux générations précédentes qui ont vécu des périodes plus difficiles, les jeunes ont le sentiment de redonner à leurs parents pour leurs sacrifices.

Nous pouvons profiter de choses qu'ils [la génération de mes parents] n'ont pas pu profiter parce qu'ils vivaient toujours dans la peur, dans la répression. Alors, nous, comme jeunes, nous profitons plus que tout de ce qu'ils n'ont pas pu profiter, de ce qu'on leur a réprimé. Alors, maintenant qu'il y a une restitution de leurs droits, je crois qu'eux aussi en profitent. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Par leur engagement dans la *Juventud Sandinista*, les jeunes ont le sentiment de faire partie d'une seconde étape de la révolution.

Nous donnons un modèle d'évolution à la révolution, continuer de construire la révolution est donner une évolution à la conscience. (Claudia, 27 ans, 27 mars 2015)

Avant le sandinisme... il a évolué assez, tu comprends? Maintenant, nous le renforçons avec une autre mentalité. [...] Maintenant, il [mon père] me dit : « maintenant, vous, les jeunes, ne lutterez plus avec les armes mais vous allez lutez plutôt contre la pauvreté que nous avons » et c'est ce contre quoi nous luttons maintenant. [...] Alors, il me dit que le Nicaragua ne luttera plus avec les armes mais qu'il va lutter dans ce sens et la pauvreté va finir, c'est notre conflit maintenant. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

4.2.4 L'instrumentalisation des jeunes à travers la *Juventud Sandinista*

Suite à nos recherches, nous avons été surpris par l'ampleur de l'instrumentalisation des jeunes par le FSLN à travers la *Juventud Sandinista*. Bien que les jeunes la perçoivent comme un espace d'implication civique, nous pensons que l'organisation sert avant tout à mobiliser les jeunes au bénéfice du FSLN, un élément que nous n'avions pas envisagé dans notre hypothèse de départ.

Tout d'abord, en analysant les entrevues, il est possible d'observer la reproduction du discours du FSLN par les jeunes sandinistes, puisque ces derniers adoptent des termes qui sont utilisés dans les communications du gouvernement et le plus notable d'entre eux demeure le discours sur la « restitution des droits ». Selon eux, ils ont la responsabilité, comme « plan du gouvernement », de participer à la « restitution des droits », faisant référence aux droits de la population qui n'ont pas été respectés durant la période néolibérale.

Nous, en tant que plan du gouvernement, nous restituons les droits. Nous, en tant que personne, depuis que nous sommes nés, nous avons plusieurs droits. Nous avons le droit à la vie, le droit à un logement convenable, le droit à l'alimentation, le droit à l'éducation, le droit à la santé. [...] Nous voulons rétablir les droits dont ils disposent déjà. Tout ce que nous voulons, c'est qu'ils regardent, qu'ils sentent tous que nous, comme jeunesse, comme *Frente Sandinista*, nous les soutenons, que nous veillons sur eux, sur leur sécurité, sur leur santé. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

En réalité, ce ne sont pas des bénéfices, je crois que c'est une restitution des droits, comme une obligation que chaque gouvernement a envers les familles les plus pauvres. (Christian, 26 ans, 7 avril 2015)

Je me souviens qu'avant, dans les écoles, aucune nourriture n'était distribuée mais maintenant, les enfants reçoivent leurs céréales, leur petit biscuit. Parfois,

ils reçoivent du riz avec du gallo pinto¹¹². Ce sont les mères qui cuisinent pour toute la classe. [...] Alors, il n'y avait pas ça dans notre gouvernement d'avant, tu comprends? Il y a eu une restitution des droits pour tous les enfants, ces enfants qui ne pouvaient pas étudier que ce soit parce qu'ils n'avaient pas de chemise, de souliers pour y aller. Alors, le Commandant a restitué ces droits. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

Par la proximité de la *Juventud Sandinista* à la population grâce aux activités organisées par les différents mouvements, les jeunes sandinistes deviennent des outils importants, les « protagonistes » pour « porter le message aux familles » :

[...] nous sommes pratiquement protagonistes pour porter le message aux familles sur tous les programmes, sur la plupart des programmes gouvernementaux. [...] Alors, à travers chacun de ces mouvements dans lesquels s'impliquent les *muchachos*, nous transmettons le message aux familles et nous leur livrons le bien, nous leur restituons leurs droits. (Martín, 33 ans, 7 avril 2015)

Le discours que tiennent les jeunes sandinistes sur la « restitution des droits » illustre ainsi la reproduction du discours officiel du gouvernement qui utilise cette expression dans ses communications depuis 2007. Selon la définition de « restituer » qui signifie de « rendre quelque chose à son propriétaire », la « restitution des droits » présuppose que ceux-ci avaient été enlevés. Le FSLN apparaît ainsi comme le sauveur des masses populaires qui rend des droits enlevés par les gouvernements précédents. Il nous apparaît évident ainsi que dans ce discours de « restitution des droits » se cache une vision manichéenne du monde qui prend racine durant la Révolution sandiniste. Au cours des années 1980, alors que la révolution battait son plein, le pays s'est divisé entre les « sandinistes », révolutionnaires et défenseurs de la patrie, et les « antisandinistes », ces traîtres de la patrie, supporters de la Contra ou opposés au FSLN. Suite à la défaite du FSLN aux élections de 1990, la division est restée aussi notable alors que les « antisandinistes », qui prirent la forme de

¹¹² Le gallo pinto est un plat traditionnel d'Amérique centrale consommé à tous les repas au Nicaragua et composé de riz et de haricots rouges. Il varie d'une région à l'autre.

gouvernements libéraux et conservateurs, effacèrent toute trace de la révolution et mirent en place des politiques néolibérales allant à l'encontre de la structure sociale promue par le FSLN une décennie auparavant. Dans l'imaginaire populaire, ces événements ont fait en sorte que les sandinistes sont demeurés les seuls « vrais » défenseurs des masses populaires. Dans le discours des jeunes sandinistes rencontrés, il semble clair que les « bons » nicaraguayens sont ceux qui adhèrent au FSLN et qui supportent ses projets :

Il y a des gens qui disent : « Une telle dictature est partie et a été remplacée par une autre », comparant avec la dictature de Somoza d'avant. Alors, il y a toujours des gens qui s'y opposent. Des gens qui, même s'ils voient tout ce que fait le gouvernement, tout ce qui a évolué... il y a aura toujours des gens qui disent que les élections sont volées. Mais ils ne regardent pas ce que nous faisons avec affection... Comme je disais, ces gens essaient de le faire sortir [le FSLN], mais ils ne voient pas, ils n'ont pas de conscience. Ils ne voient pas les gens qui ont des besoins. Maintenant, nous voyons la droite qui travaille pour que le Grand Canal ne se fasse pas. Alors, nous leur disons à ces gens que ça va faire partie du Nicaragua et que ça va donner un essor à l'emploi qui ne nous a pas été donné. [...] Tout ce tourisme, les gens qui vont venir, qui vont voir, et il y aura plus d'emplois. [...] Il y a toujours des personnes qui sont contre mais moi, je dis que ces gens sont ceux qui n'ont pas de conscience, qui n'ont pas de cœur. Ils ne sont pas descendus pour venir parler à ces personnes qui ont des besoins. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

Non seulement les jeunes livrent le message aux familles sur les programmes sociaux du gouvernement, mais ils le défendent également au quotidien tel que l'observation des nouvelles et des réseaux sociaux de la *Juventud Sandinista* nous a permis de constater. L'instrumentalisation des jeunes sandinistes se manifestent ainsi par la démonstration de leur appui indéfectible envers le gouvernement, que ce soit virtuellement ou physiquement. En effet, premièrement, nous avons observé que les nouvelles technologies permettent aux jeunes de la *Juventud Sandinista* d'afficher leur adhésion au FSLN, de diffuser les publications des divers mouvements et de participer à la diffusion d'un fort soutien envers Daniel Ortega et sa femme grâce à l'utilisation, par exemple, de mots-clics comme #AdelanteconDaniel (Vers l'avant

avec Daniel), #SiemprealFrente (Toujours au front) ou #AmoraNicaragua (Amour pour le Nicaragua), parmi d'autres. Grâce à l'organisation d'ateliers sur l'utilisation des réseaux sociaux, la *Juventud Sandinista* transmet aux jeunes les directives souhaitées sur l'utilisation de l'Internet.

De plus, les jeunes de la *Juventud Sandinista* sont utilisés pour faire contrepoids à toute manifestation de l'opposition. Vêtus aux couleurs du FSLN, ils se présentent lorsque l'opposition ou les organisations de la société civile annoncent des manifestations, allant de la dénonciation de la corruption à l'opposition au projet de canal interocéanique. Les jeunes sont ainsi utilisés pour défendre le FSLN, ses programmes et la « révolution ».



Marche pour le travail et pour la paix organisée par la *Juventud Sandinista* au même moment qu'avait lieu une marche nationale contre le projet de canal interocéanique à Managua, 28 octobre 2015.
Source : La Prensa

Par conséquent, que ce soit à travers les activités de la Promotion de la solidarité, les nouvelles technologies et les démonstrations d'appui au FSLN, il nous semble clair que les jeunes sandinistes sont instrumentalisés de manière à démontrer et à contribuer au soutien envers le gouvernement. Les jeunes sandinistes sont nombreux, présents et disponibles lorsque nécessaire, vêtus des couleurs et symboles du parti, comme une armée de supporters, réclamant de vivre en paix et dans la solidarité. L'apparence demeure primordiale pour le mouvement sandiniste et nous l'avons constaté lors de notre première entrevue alors que la jeune sandiniste est arrivée au rendez-vous, son chandail du FSLN à la main, pensant que l'entrevue serait filmée.

4.2.5 Les rapports clientélistes

Dans leur article qui aborde la politique de la jeunesse et la *Juventud Sandinista*, Rodgers et Young (2016) argumentent que devant le contexte différent de celui des années 1980, les jeunes sandinistes sont passés de la « politique de conviction » à la « politique de l'intérêt ». Selon eux, alors que les motifs pour se joindre à l'organisation au cours des années 1980 étaient liés à l'idéologie et à la conviction que la révolution était nécessaire, ils sont devenus instrumentaux depuis 2007 (p. 8). Bien que nous ne soyons pas entièrement en accord avec cette argumentation puisque nous avons constaté dans nos entrevues que la transmission intergénérationnelle d'une tradition sandiniste donne aux jeunes sandinistes la conviction de l'importance de leur rôle comme jeunesse, notre recherche a permis d'illustrer le rôle instrumental de la *Juventud Sandinista* et des jeunes sandinistes pour le FSLN. Il nous importe toutefois de terminer cette section sur la *Juventud Sandinista* en abordant la relation clientéliste qui existe entre les jeunes et le FSLN, et que nos données ont permis de

relever. Il s'agit ici d'observations que nous n'avions pas envisagées dans notre cadre conceptuel mais que nous devons aborder à la lumière des témoignages recueillis.

En effet, parmi les jeunes interviewés, quatre sur six nous ont mentionné tenir un rôle spécifique au sein de l'organisation, dont deux basés sur une relation économique. Andrea, par exemple, a commencé dans la *Juventud Sandinista* en travaillant pour le FSLN, et en 2015 lorsque nous l'avons rencontrée, elle travaillait pour le Conseil Suprême électoral. Javier, quant à lui, nous a clairement mentionné qu'il avait demandé une compensation économique lorsqu'il a rejoint la *Juventud Sandinista* :

Dans ma famille, nous sommes de faibles ressources. Alors, j'ai dit que si j'entrais [dans la *Juventud Sandinista*], la première chose, c'est qu'ils aident ma famille, et je remercie Dieu qu'ils m'aient aidé. (Javier, 26 ans, 8 avril 2015)

La relation clientéliste entre le FSLN et les jeunes sandinistes fait toutefois du sens dans un pays où le taux de chômage chez les jeunes atteint 40%. La relation est ainsi réciproque, c'est-à-dire que les jeunes ont besoin d'un emploi pour répondre à leurs besoins et à ceux de leur famille, et le FSLN a besoin du soutien des jeunes pour demeurer au pouvoir. Cette relation n'en demeure toutefois pas moins controversée puisque l'accès aux emplois devient réservé à ceux qui démontrent une adhésion au parti, excluant toute forme d'opposition. Outre les emplois, l'accès aux bourses d'étude pourrait également être pris en exemple puisque des bourses sont accessibles à travers le Ministère de la Jeunesse, également responsable de la *Juventud Sandinista*, et les Conseils de pouvoir citoyen (CPC), coordonnés par Rosario Murillo. Ces CPC sont d'ailleurs critiqués pour avoir donné lieu à une structure de distribution des programmes sociaux directement liée au FSLN et qui présuppose une « partidarisation » des bénéfices, créant ainsi un réseau clientéliste à la disposition du FSLN (Martí i Puig, 2013, p. 272).

Les jeunes sont ainsi conscients des avantages que procure la proximité avec le FSLN qui contrôle un bon nombre d'institutions à León, comme la mairie :

[...] tu peux dire à un jeune « Ah, je connais une personne, peut-être, à la mairie et nous nous entendons bien » et maintenant, je suis jeune et j'étudie, mais plus tard, peut-être lorsque je finirai d'étudier, j'aurai une carrière, une profession, et je vais avoir besoin d'un emploi. Alors, je rencontre cette personne : « Regarde, peux-tu m'aider? », tu peux en avoir besoin. [...] Alors, nous, peu à peu, nous rencontrons ces personnes qui peuvent nous donner et nous offrir une aide, tant au moment que nous la nécessitons que plus tard, que nous pourrions avoir recours à eux. (Jorge, 22 ans, 8 avril 2015)

Les bons contacts demeurent donc le meilleur moyen d'obtenir un emploi, et les jeunes en sont conscients. C'est également une des conclusions du rapport de Ostermeier (2016) qui a effectué des groupes de discussion avec des jeunes nicaraguayens sur la participation économique et politique :

Les participants rapportent que l'adhésion à un parti politique n'est pas seulement bénéfique pour obtenir un emploi mais est également devenue une exigence (informelle). Particulièrement dans le secteur public, une preuve d'adhésion (*Carnet de militante*) est demandée. [...] Des histoires similaires ont été racontées par plusieurs participants dans différents groupes; dans tous les cas, les participants faisaient référence au parti au pouvoir. (p. 18)

Outre cette relation clientéliste directe entre le FSLN et la *Juventud Sandinista*, il nous apparaît clair, à la lumière des témoignages recueillis, que l'organisation jeunesse joue un rôle de premier plan dans le réseau clientéliste mis en place par le FSLN depuis 2007. Plusieurs auteurs se sont intéressés à la présence de ces relations clientélistes, favorisées par la structure mise en place par le FSLN depuis 2007. Dans les études, les CPC sont souvent pris en exemple puisqu'ils permettent la distribution des ressources selon l'affiliation au parti (Bay, 2010 ; Howard et Vasquez, 2011; Martí i Puig, 2013).

Grâce aux informations présentées dans ce chapitre, il nous semble clair que la *Juventud Sandinista* agit comme courroie de transmission de ces rapports clientélistes. Tel qu'illustré dans les extraits d'entrevues, la *Juventud Sandinista* distribue des biens de première nécessité à travers le mouvement de Promotion de la solidarité, et ce, au nom personnel du « Comandante Daniel » et de la « compañera Rosario ». Les jeunes sandinistes sont ainsi des intermédiaires entre le gouvernement et la population. Les témoignages de Jorge et Javier qui abordent les réactions des familles remerciant le commandant, la *compañera* et la *Juventud*, un langage utilisé par le FSLN et ses sympathisants, pour la distribution des biens nous permettent également de supposer que cette dernière est possiblement faite surtout aux familles de vétérans et d'affiliation sandiniste. Outre les données recueillies lors des entrevues, nous avons d'ailleurs eu écho de ce phénomène à quelques reprises en 2015 et en 2016 lors de conversations informelles avec des personnes rencontrées parmi la population et d'une organisation de la société civile œuvrant en milieu rural dans le Département de Nueva Segovia, au Nord du pays¹¹³. Une recherche plus approfondie sur le sujet et les conséquences sur la population et dans les communautés demeure toutefois nécessaire.

4.3 Synthèse et bilan

Ce chapitre nous a permis d'analyser le développement de l'identité sandiniste des jeunes et sa signification. Pour ce faire, nous avons présenté les résultats de nos entrevues en abordant, d'une part, la socialisation au sein des familles et la transmission d'une tradition sandiniste, et d'autre part, l'engagement dans la *Juventud Sandinista*. Bien que nous souhaitions analyser à l'origine la transmission

¹¹³ Par souci de protéger l'identité des personnes nous ayant fait mention de ces faits, nous avons choisi de ne pas révéler davantage de détails sur l'organisation rencontrée.

intergénérationnelle de l'identité dans une société postrévolutionnaire et d'après-guerre comme le Nicaragua, nous avons constaté suite à nos recherches et à nos entrevues que les jeunes étaient plus enclins à aborder leur expérience dans la *Juventud Sandinista*. Dans ce contexte, nous avons jugé plus pertinent de s'intéresser en profondeur à la signification de leur engagement dans l'organisation et au rôle qu'elle joue dans le Nicaragua actuel.

À la lumière des données présentées dans ce chapitre, nous pensons que le développement de l'identité sandiniste des jeunes d'aujourd'hui est un processus complexe. Les jeunes interviewés ont grandi dans des milieux familiaux où leur a été transmise une certaine tradition sandiniste. L'engagement dans la *Juventud Sandinista* prenait alors tout son sens puisque l'organisation est une école, un rôle qu'elle occupe historiquement au sein des gouvernements sandinistes depuis la révolution. La *Juventud Sandinista* forme les jeunes en leur enseignant l'histoire de la révolution, les héros et les martyrs, ainsi que les principes fondamentaux du sandinisme. Par cet enseignement, les jeunes en viennent à jouer un rôle fondamental et instrumental de reproduction des discours du gouvernement du FSLN et de défenseurs de premier plan du modèle sandiniste. Toutefois, nous avons argumenté que les jeunes interviewés sont conscients de leur rôle dans cette structure que promeut le FSLN. Leur participation dans les activités de la *Juventud Sandinista* les rend conscients de leur rôle comme jeunesse nicaraguayenne et les convainc du bien-fondé de leurs actions. Finalement, nous avons pu illustrer qu'il existe une relation clientéliste entre le FSLN et la *Juventud Sandinista*, en outre les jeunes bénéficient de cette relation, notamment par des emplois, et ils sont conscients des avantages que leur procure la proximité au parti.

Il nous semble pertinent de revenir sur les éléments de notre cadre conceptuel de manière à les aborder à la lumière des témoignages recueillis. Ainsi, nous retrouvons

dans les témoignages des éléments des premières recherches sur la socialisation politique, notamment la théorie de Pye (1962). En effet, lorsque nous avons abordé les débuts de leur socialisation, les jeunes interviewés ont mentionné les discussions et les événements au cours de l'enfance qui ont fait partie de la transmission d'une tradition sandiniste, soit la première étape de la théorie de Pye (1962). Ensuite, la seconde étape concerne la période où l'individu développe sa conscience du monde, que nous identifierions comme la période durant l'adolescence où les jeunes ont mentionné avoir posé des questions et avoir participé à des événements en lien avec le sandinisme. Durant cette socialisation politique, les jeunes semblent être plus conscients de la réalité, mentionnant les événements et les discussions qui ont mené à la troisième étape de recrutement politique, soit le moment où ils se sont joints à une organisation d'affiliation sandiniste comme la *Juventud Sandinista*, passant du rôle d'observateur à celui de participant actif (Easton et Dennis, 1969, p. 78). Notre recherche sur le cas du Nicaragua permet ainsi d'illustrer que l'enfance demeure le point de départ de l'absorption des orientations politiques, comme l'affirmaient les premiers chercheurs à aborder la socialisation politique. Tel que nous l'avons vu dans ce chapitre, l'engagement dans la *Juventud Sandinista* permet aux jeunes de prendre conscience de leur rôle et de leur responsabilité sociale, un élément que nous a semblé être important dans le développement de l'identité. En s'impliquant dans des milieux près d'eux, comme dans l'organisation locale de la *Juventud Sandinista*, ces jeunes semblent avoir façonné leur compréhension du monde au sein des balises apprises dans le contexte spatio-temporel qui leur est propre, venant illustrer les recherches de plusieurs auteurs (Djohari, 2007; McIntosh *et al.*, 2007; Flanagan, 2013).

Finalement, bien que nous avons inclus dans notre cadre conceptuel la transmission intergénérationnelle du traumatisme, nous n'avons pas trouvé d'éléments dans les témoignages des jeunes interviewés qui nous laissent croire qu'il y aurait eu une

transmission du traumatisme dans le cas du Nicaragua. Alors que la littérature sur des cas semblables d'après-guerre prend pour acquis qu'il y ait eu une transmission intergénérationnelle du traumatisme, comme l'ont démontré des études sur le Salvador et le Guatemala, cela ne semble pas être présent dans le cas du Nicaragua. Il importe ainsi de raffiner la recherche sur le sujet de manière à tenir compte de cas comme celui du Nicaragua.

CHAPITRE V

CONCLUSION

Je me sens bien d'être sandiniste, ça fait partie de ma vie, et nous le voyons comme une famille... Nous passons plus de temps ici qu'avec notre famille de sang. Alors, pour nous, c'est une famille que nous devons défendre... Ce n'est pas seulement un travail, ni un parti politique, mais ça fait aussi partie de notre identité, d'être sandiniste. — Andrea, 27 ans

Après avoir présenté les résultats de nos entrevues avec six jeunes léonais dans le chapitre précédent, nous souhaitons revenir, en guise de conclusion, sur nos questions de recherche et l'originalité des données présentées dans ce mémoire. En premier lieu, nous ferons un retour sur la formation de l'identité des jeunes sandinistes pour ensuite aborder le sandinisme et la création de sa légitimité de manière à mieux cerner sa transformation à travers le temps, mais également sa reproduction chez la génération postrévolutionnaire. Puis, nous discuterons du rôle des jeunes sandinistes dans le Nicaragua actuel et leur propre perception de ce rôle. Nous concluons en abordant des pistes d'analyse pour une recherche plus approfondie sur la jeunesse sandiniste.

5.1 Sur la formation de l'identité des jeunes sandinistes

À l'origine, notre recherche visait à analyser la formation de l'identité sandiniste des jeunes d'aujourd'hui en s'intéressant au processus de transmission de l'identité des parents ayant participé à la révolution et à la guerre à la génération postrévolutionnaire. Le Nicaragua est toutefois un cas singulier qui contraste avec la majorité des cas étudiés par d'autres chercheurs. Lors de nos entrevues, nous avons donc constaté que certains éléments que nous souhaitions mettre de l'avant dans notre recherche étaient plutôt absents des témoignages des jeunes sandinistes. Par exemple, nous pensions à l'origine que la question de la transmission du traumatisme allait être importante dans une société qui a vécu diverses périodes de violence au cours des dernières décennies. Or, à l'exception de deux jeunes qui ont mentionné la peur de leur mère et grand-mère de les voir se joindre à la *Juventud Sandinista*, aucun des jeunes interviewés n'a démontré de réel signe de transmission d'un traumatisme comme les études que nous avons sélectionnées sur le Salvador et le Guatemala. De ce fait, nous n'avions pas suffisamment de données pour inclure cette approche à notre recherche.

D'autres éléments toutefois se sont avérés plus importants que nous l'imaginions au départ. En interviewant des jeunes sandinistes impliqués dans la *Juventud Sandinista*, nous avons constaté que leur engagement dans l'organisation jouait un rôle significatif dans le développement de leur identité sandiniste. Bien qu'ils aient grandi dans un contexte sandiniste où ils se souviennent avoir toujours été confrontés à une certaine tradition sandiniste, la *Juventud Sandinista*, par son approche basée sur l'éducation politique et l'action, a contribué à leur formation vers les idéaux sandinistes et les a menés à croire fermement que leur rôle comme jeunesse nicaraguayenne était primordial pour l'avancement du modèle sandiniste. De ce fait, la comparaison avec la *Juventud Sandinista* des années 1980 nous apparaît flagrante

alors qu'à l'époque, l'engagement dans la Campagne d'alphabétisation avait joué un rôle de mobilisation important.

La reformulation de notre recherche est ainsi motivée avant tout par les témoignages des jeunes sandinistes. Puisqu'aucune étude ne s'était jusqu'à présent intéressée à la continuité dans le temps de l'identité sandiniste et aux éléments qui la structurent aujourd'hui à partir de l'expérience des jeunes sandinistes, il nous semblait plus pertinent d'aborder notre recherche sous cet angle. Nous sommes convaincus que notre recherche permet de mettre en évidence de nouveaux éléments pour une analyse plus approfondie de la jeunesse sandiniste actuelle.

5.2 La construction du sandinisme et sa légitimité

Il nous apparaît important de conclure cette recherche en faisant un retour sur la construction du sandinisme et de sa légitimité grâce à l'analyse que nous avons faite des jeunes sandinistes d'aujourd'hui. Comme nouvelle génération, celle qu'on nomme postrévolutionnaire, les jeunes nous permettent une meilleure compréhension, d'une part, des transformations du sandinisme et d'autre part, de sa capacité à se perpétuer dans le temps. À travers la mobilisation importante de la jeunesse nicaraguayenne et la satisfaction de ses besoins socio-économiques par une relation clientéliste, le FSLN s'assure la formation et le renouvellement d'une base de support populaire pour de nombreuses années à venir.

Les discours des jeunes sandinistes nous permettent d'avancer de manière tentative certaines réflexions sur la construction de la légitimité du sandinisme au fil du temps. Un des héritages importants de la Révolution sandiniste est sans aucun doute d'avoir

créé une division importante dans le pays, entre les « sandinistes » et les « antisandinistes ». Ceci a contribué à la construction d'une vision du FSLN comme parti d'avant-garde, défenseur des masses populaires et des programmes sociaux, et plus légitime par sa proximité aux figures historiques importantes, comme Sandino.

Aux yeux de ses partisans, Daniel Ortega, chef du FSLN, devient un représentant légitime des masses populaires depuis sa participation dans la révolution et dans la Junte de reconstruction, comme président du pays de 1985 à 1989 et comme défenseur du sandinisme dans l'opposition. Au Nicaragua actuellement, il n'existe aucun autre parti politique ni figure publique qui soit perçu comme aussi légitime que le FSLN et Daniel Ortega. Au sein même du mouvement sandiniste, aucun autre ancien révolutionnaire ne possède une notoriété publique égale à celle de Daniel Ortega puisqu'ils se sont distancés ou ont été écartés du FSLN.

Pour revenir sur la vision de Bourdieu du langage et de son pouvoir symbolique, il nous apparaît clair que le FSLN depuis 2006 a fait de nombreux efforts en termes de communication pour rendre plus légitime sa position. En utilisant le discours de la « restitution des droits », par exemple, le FSLN apparaît comme un sauveur des masses populaires, celles qui ont été historiquement brimées de leurs droits. En identifiant l'opposition comme « antisandiniste », comme celle qui a privatisé l'éducation et qui ne se préoccupait pas des pauvres, la population n'a d'autres choix que d'aller vers l'avant avec le « Commandant », délégué de Sandino et de Fonseca, légitime défenseur du sandinisme. Le langage utilisé et les références à la mémoire collective, identifiés dans les témoignages des jeunes sandinistes interviewés, contribuent, par conséquent, à la création de la légitimité et à donner un sens aux actions du FSLN. Selon l'approche de Bourdieu, le pouvoir symbolique que représente le lien historique entre Sandino, Fonseca et le FSLN dans l'imaginaire populaire influence la représentation de la réalité et donne toute la légitimité à Daniel Ortega.

5.3 Le rôle des jeunes sandinistes d'aujourd'hui

Dans notre recherche, nous avons observé que le rôle des jeunes sandinistes aujourd'hui comporte une forte dimension instrumentaliste puisque leur mobilisation est nécessaire à la mise en place du modèle sandiniste. Aujourd'hui, les jeunes de la *Juventud Sandinista* participent à la distribution des bénéfices sociaux à la population, manifestent leur soutien au gouvernement et contribuent aux campagnes de communication gouvernementales en étant présents et actifs à divers endroits, notamment sur les réseaux sociaux. Les jeunes sandinistes interviewés adhèrent à ce rôle instrumental car leur présence au sein de la *Juventud Sandinista* s'inscrit en cohérence avec leur identité sandiniste, dont les bases ont été acquises au sein du milieu familial.

L'instrumentalisation des jeunes par un parti politique n'est pas unique au FSLN. Elle reflète un problème politique au Nicaragua qui va au-delà du parti au pouvoir. Dans une étude effectuée en 2012 auprès de 575 jeunes vivant dans 15 départements du Nicaragua et dont l'âge moyen était de 21 ans, seulement 7,6% des jeunes affirmaient avoir un poste à l'intérieur du parti politique dans lequel ils participaient. La majorité affirmait plutôt avoir des rôles instrumentaux, notamment en aidant lors de campagne électorale (18,7%), en participant à des rassemblements (10,1%), en mobilisant les gens (9,1%) et en distribuant des dépliants (3,5%) (Metzner, 2014, p. 64). Ostermeier (2016), dans son étude sur la participation politique et économique des jeunes en contexte d'après-guerre au Nicaragua, arrivait à la même conclusion : les jeunes se sentent instrumentalisés par les partis politiques (p. 26).

Malgré tout, il nous semble clair que les jeunes sandinistes interviewés ne semblent pas préoccupés par ce rôle instrumental au sein du mouvement sandiniste. Ils y voient

plutôt des opportunités pour contribuer à un changement, pour faire avancer les programmes du gouvernement et pour améliorer leurs propres conditions socioéconomiques par l'accès à l'emploi à travers le FSLN. Il faut mentionner que contrairement aux jeunes dans les études que nous venons de mentionner, ceux de la *Juventud Sandinista* à León participent concrètement à des activités qui ont lieu toute l'année, et non seulement une fois aux cinq ans durant les périodes électorales. Par conséquent, la *Juventud Sandinista*, comme organisation jeunesse, demeure pour les jeunes sandinistes un espace d'implication civique et politique, et répond à leurs besoins en ce sens. Nous pensons qu'ils ne voient pas la nécessité de défier le *statu quo* (Rodgers et Young, 2016, p. 9)¹¹⁴, qui leur permet de vivre pleinement leur identité sandiniste et leur jeunesse nicaraguayenne. La nature clientéliste de la relation entre le FSLN et les jeunes sandinistes fait également en sorte que chaque partie est satisfaite puisque les jeunes et leurs familles bénéficient d'emplois, de bourses ou de programmes sociaux, et le FSLN peut rester au pouvoir en s'assurant une forte mobilisation jeunesse.

À la lumière des témoignages recueillis, il nous apparaît que les jeunes sandinistes que nous avons rencontrés croient avant tout dans le bien-fondé des programmes du FSLN. Ils participent aux activités et aux actions de la *Juventud Sandinista* car ils croient que la population bénéficie davantage d'un gouvernement du FSLN que d'un gouvernement libéral ou conservateur. Leur opinion nous semble réfléchie, influencée par le contexte socioéconomique dans lequel ils ont grandi et par la tradition qui leur a été transmise dans leur milieu familial. Il y a une cohérence entre leur expérience au sein d'un milieu familial sandiniste et les apprentissages dans la *Juventud Sandinista*,

¹¹⁴ Le *statu quo* décourage cependant la participation jeunesse alternative, celle qui ne se déroule pas dans le cadre fixé par le Ministère de la Jeunesse et la *Juventud Sandinista*. Actuellement, seuls les jeunes qui prêtent allégeance au FSLN peuvent accéder aux emplois et aux bourses, excluant toute forme d'opposition.

ce qui leur permet dans leurs discours de justifier leur implication dans l'organisation par des exemples concrets.

5.4 Vers une recherche approfondie sur les jeunes sandinistes

Cette recherche sur le cas du Nicaragua soulève certains questionnements pour les études futures sur la formation de l'identité en contexte postrévolutionnaire et d'après-guerre. Comme nous avons argumenté, la littérature s'est peu intéressée à la formation de l'identité de la seconde – et de la troisième – génération, soit les générations qui n'ont pas vécu les conflits. Dans le cas du Nicaragua, on a souvent tendance à penser que les jeunes sandinistes, du moins ceux impliqués dans la *Juventud Sandinista*, sont actifs dans l'organisation seulement pour les bénéfices qu'ils en retirent, ou encore qu'ils sont seulement au service du FSLN. Certes, les jeunes sandinistes semblent agir en ce sens et reproduisent le discours du gouvernement, mais nous avons constaté durant cette recherche que leur implication va au-delà d'une simple instrumentalisation. Les témoignages d'Andrea, Claudia, Martín, Christina, Jorge et Javier démontrent qu'ils sont conscients de leur rôle comme jeune sandiniste au sein d'un Nicaragua sous la gouverne du FSLN.

Notre étude étant exploratoire, il n'y a aucun doute qu'une plus grande recherche est nécessaire pour comprendre non seulement la transmission et la formation de l'identité sandiniste chez les jeunes d'aujourd'hui, mais également le rôle politique de la *Juventud Sandinista*. Lors de notre séjour en 2015, nous avons réalisé des entrevues seulement avec des jeunes sandinistes de León qui se sont avérés ouverts à l'idée de partager leur expérience. Notre recherche exploratoire présentait la formation de l'identité sandiniste d'un petit groupe de personnes dans un cadre spatio-temporel précis. Cet échantillon restreint ne nous permet pas de tirer des

conclusions mais plutôt d'apporter des réflexions en vue d'une recherche plus approfondie sur la jeunesse sandiniste actuelle. Ainsi, une étude au niveau national qui inclurait des jeunes de divers milieux (rural, urbain, sandiniste partisan du FSLN, sandiniste d'opposition, non-sandiniste, entre autres) demeure nécessaire afin de réellement comprendre et analyser la transmission de l'identité sandiniste actuelle chez les jeunes, mais le contexte politique actuel que nous avons décrit dans les chapitres précédents rend difficile la mise en œuvre d'une telle étude.

Par le fait même, le clientélisme demeure un des éléments qui méritent une recherche approfondie afin de mieux comprendre son impact sur l'identité des jeunes tant sandinistes que ceux qui s'y opposent, ainsi que sur l'adhésion à un parti politique. Jusqu'à présent, le clientélisme au Nicaragua et sa relation avec la jeunesse a été très peu abordé à l'exception de certains rapports qui en font mention très brièvement (Metzner et Muñoz, 2012; Metzner, 2014; Ostermeier, 2016). Pourtant, cette situation est inquiétante car elle contribue à l'exclusion et à l'aliénation des jeunes qui ne possèdent pas de preuve d'affiliation au FSLN, brimant leurs droits fondamentaux. Ce phénomène et ses conséquences méritent sans aucun doute une recherche plus approfondie.

Au sein même de la *Juventud Sandinista*, il serait pertinent de s'intéresser à la liberté d'expression des jeunes sandinistes dans un contexte où l'opposition est peu tolérée. Comme notre étude l'a démontré, les jeunes sandinistes adhèrent au discours du gouvernement à tous les égards et comme nous en avons été témoins à Managua, ils se voient interdire de donner des entrevues. Ce phénomène mériterait une étude plus approfondie sur les possibilités d'opposition et la liberté d'expression au sein des mouvements de la *Juventud Sandinista*, mais il est probable qu'il serait difficile d'aborder ces sujets compte tenu du fondement du sandinisme hérité de la révolution

que nous avons mentionné précédemment qui oppose les « sandinistes » aux « anti-sandinistes » et qui rend ainsi méfiants les partisans du FSLN.

Ainsi, la *Juventud Sandinista* et les jeunes sandinistes d'aujourd'hui demeurent des sujets très peu recherchés alors que l'image et l'opinion qu'on se fait de ces derniers proviennent souvent de ce que rapportent les grands médias d'opposition. Or, comme nous l'avons illustré à travers notre analyse de l'évolution et des fondements du sandinisme (chapitre II) et les témoignages des jeunes sandinistes rencontrés (chapitre IV), le contexte politique, sociologique et historique particulier du Nicaragua et du sandinisme rend difficile les recherches sur le sujet. Nous pensons toutefois que l'étude du sandinisme à partir de l'expérience des jeunes de la *Juventud Sandinista* permet une meilleure compréhension de l'idéologie et de sa capacité à se perpétuer dans le temps car il s'agit de la première génération qui n'ait pas connu ou qui n'ait pas de souvenir de la décennie révolutionnaire des années 1980.

ANNEXE A – LISTE DES ENTREVUES RÉALISÉES

Nom fictif	Âge	Date de l’entrevue	Lieu de l’entrevue	Ville	Sujet
Fernando	61 ans	24 mars 2015	Musée de la Révolution	León	Vétéran
Miguel	58 ans	24 mars 2015	Musée de la Révolution	León	Vétéran
Orlando	54 ans	24 mars 2015	Musée de la Révolution	León	Vétéran
Humberto	54 ans	25 mars 2015	Musée de la Révolution	León	Vétéran
Julio	53 ans	25 mars 2015	Musée de la Révolution	León	Vétéran
Andrea	23 ans	25 mars 2015	Maison de la <i>Juventud Sandinista</i>	León	Juventud Sandinista
Claudia	27 ans	27 mars 2015	Quartier général du FSLN	León	Juventud Sandinista
Eduardo Reyes	45 ans	29 mars 2015	Maison familiale	Miraflor (département d’Estelí)	Coopérative armée durant la révolution et la guerre
Martín	33 ans	7 avril 2015	Quartier général du FSLN	León	Juventud Sandinista
Christian	26 ans	7 avril 2015	Maison de la <i>Juventud Sandinista</i>	León	Juventud Sandinista
Jorge	22 ans	8 avril 2015	Quartier général du FSLN	León	Juventud Sandinista
Javier	26 ans	8 avril 2015	Quartier général du FSLN	León	Juventud Sandinista
Famille de Javier : Javier (père), Guillermo (oncle), Esmeralda (mère)	Environ +/- 55 ans	8 avril 2015	Maison familiale	León	Participé à la révolution
José	-	13 avril 2015	Café	Managua	Analyse du contexte global

ANNEXE B – CANEVAS D'ENTREVUE AVEC LES JEUNES

Ouverture

- Quel âge as-tu?
- Où et quand es-tu né?
- As-tu des frères et soeurs?
- Où sont nés tes parents?
- Quelle est leur occupation?
- Est-ce que tu étudies? Si oui, dans quel champ?

Socialisation politique

- Est-ce que tes parents ont participé à la révolution?
- Comment as-tu appris qu'il y avait eu une révolution dans ton pays?
- Est-ce que tes parents en parlaient?
- Parliez-vous de politique ou d'actualités?
- Comment ta génération diffère-t-elle de celle de tes parents ou de tes grands-parents?

Expérience individuelle

- Comment était la communauté dans laquelle tu as grandi?
- Parlaient-ils de la révolution à l'école?
- Qu'est-ce qui t'a motivé à t'impliquer dans la *Juventud Sandinista*?
- Te rappelles-tu des élections de 2006?
- Que signifiait le retour au pouvoir du FSLN pour toi?

Mémoire collective

- Penses-tu que la société est restée marquée par la révolution? Comment?
- Comment les gens se rappellent-ils de la révolution?
- Penses-tu que le sandinisme a changé à travers le temps?

ANNEXE C – GRILLE D'ANALYSE DES DONNÉES

Thèmes	Références
Socialisation politique	
Discussion politique et d'actualité	4
Expérience des parents et grand-parents	10
Participation avec la famille à des activités sandinistes	6
Tradition sandiniste dans la famille	10
Transmission des valeurs sandinistes	15
Transmission intergénérationnelle des récits de vie	20
Transmission intergénérationnelle du traumatisme	5
Expérience individuelle	
Communauté	6
École	8
Implication civique	21
<i>Juventud Sandinista</i>	48
Mémoire collective	17
Célébrations en lien avec la Révolution	4
Traditions et culture nicaraguayenne	5
Identité sandiniste	
Identité de soi	11
Contexte actuel et Révolution	12
Perception de l'identité sandiniste	16
Perception du retour au pouvoir du FSLN	18
Rapport au FSLN	13

ANNEXE D – CARTE DU NICARAGUA



Source : Google

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, R. N. (1957). *Cultural surveys of Panama, Nicaragua, Guatemala, El Salvador, Honduras*. Washington, D.C. : Pan American Sanitary Bureau.
- Alcadía Municipal de León. (2012). *Sutiaba: historia y vida. Programa de Patrimonio para la Revitalización del pueblo indígena de Sutiaba*. Managua, Nicaragua : Alcadía Municipal de León. Récupéré de http://www.aecid.org.ni/wp-content/uploads/2013/04/Libro-Sutiaba-2012_121212.pdf
- Allen, S. (1968). Some Theoretical Problems in the Study of Youth. *The Sociological Review*, 16(3), 319-331.
- Arce, B. (1987). *Los retos de la Juventud Sandinista*. Managua, Nicaragua : Editorial Vanguardia.
- Baltodano, M. (2014). What mutations have turned the FSLN into what it is today? *Revista Envío*. Récupéré de <http://www.envio.org.ni/articulo/4804>
- Bar, L. (2004). *Communication et résistance populaire au Nicaragua: la ligne de feu*. Paris : Harmattan.
- Barbosa, F. J. (2005). July 23, 1959: Student Protest and State Violence as Myth and Memory in Leon, Nicaragua. *Hispanic American Historical Review*, 85(2), 187-222.
- Bay, K. (2010). The Return of the Left in Nicaragua: Citizen Power Councils, Pro-Poor Social Services and Regime Consolidation. *APSA 2010 Annual Meeting Paper*. Récupéré de <http://papers.ssrn.com/abstract=1657531>
- Black, G. (1981). *Triumph of the People: The Sandinista Revolution in Nicaragua*. London : Westport, Conn : Zed Books.
- Blum, D. F. (2011). *Cuban Youth and Revolutionary Values: Educating the New Socialist Citizen*. Austin : University of Texas Press.
- Blum, W. (1998). Nicaragua 1979-1990: Destabilization in Slow Motion. Dans *Killing Hope: US Military and CIA Interventions Since World War II*. Montréal : Black Rose Books.
- Bourdieu, P. (1978). La jeunesse n'est qu'un mot. Dans *Les jeunes et le premier emploi* (p. 520-530). [s.l.] : [s.n.]. Récupéré de <http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/questions/jeuness.html>
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Cabezas, O. (1983). *La Montaña es algo más que una inmensa estepa verde*. Managua : Ed. Nueva Nicaragua.
- Camacho Navarro, E. (1991). *Los usos de Sandino*. México : Universidad Nacional Autónoma de México.

- Campbell, A., Converse, P. E., Miller, W. E. et Stokes, D. E. (1960). *The American Voter*. Chicago : University Of Chicago Press.
- Cardenal, F. (2008). *Sacerdote en la Revolución (Tomo II)*. Managua, Nicaragua : Ediciones Anamá.
- Close, D. (1999). *Nicaragua: The Chamorro Years*. Boulder, Colo : Lynne Rienner Publishers.
- Close, D., Marti i Puig, S. et McConnell, S. A. (dir.). (2012). *The Sandinistas and Nicaragua Since 1979*. Boulder, Colo : Lynne Rienner Publishers.
- Coles, P. (2011). The Trauma of War. Dans *The Uninvited Guest from the Unremembered Past: An Exploration of the Unconscious Transmission of Trauma across the Generations* (p. 71-109). London : Karnac.
- Daiute, C. et Turniski, M. (2005). Young people's stories of conflict and development in Post-war Croatia. *Narrative Inquiry*, 15(2), 217-239.
- De Beauvoir, S. (1949). « On ne naît pas femme : on le devient » dans *Le deuxième sexe*, tome II (p. 13-48). Paris : Éditions Gallimard.
- Dickson-Gómez, J. (2002). The sound of barking dogs: violence and terror among Salvadoran families in the postwar. *Medical Anthropology Quarterly*, 16(4), 415-438.
- Djohari, N. (2007). *Embracing trauma : youth, human rights and political engagement in « post-war » Guatemala* (Ph.D.). University of Sussex. Récupéré de <http://ethos.bl.uk/OrderDetails.do?uin=uk.bl.ethos.445588>
- Dospital, M. (1996). *Siempre más allá...: El movimiento sandinista 1927-1934*. Managua : Centro de estudios mexicanos y centroamericanos.
- Easton, D. et Dennis, J. (1969). *Children in the Political System: Origins of Political Legitimacy*. New York : McGraw-Hill.
- Eckstein, K., Noack, P. et Gniewosz, B. (2012). Attitudes toward political engagement and willingness to participate in politics: trajectories throughout adolescence. *Journal of Adolescence*, 35(3), 485-495.
- El País. (2006, 3 juillet). Fallece Herty Lewites, disidente sandinista y candidato a la presidencia de Nicaragua. Récupéré de http://internacional.elpais.com/internacional/2006/07/03/actualidad/1151877605_850215.html
- Équipe Envío. (1983). Young People In A Young Country: A Look At Nicaraguan Youth. *Revista Envío*, (28). Récupéré de <http://www.envio.org.ni/articulo/3537>
- Équipe Envío. (1984). Ley electoral: nuevo paso hacia la institucionalización. *Revista Envío*. Récupéré de <http://www.envio.org.ni/articulo/418>
- Équipe Envío. (1987). Reagan vs. Nicaragua Beginning the Final Lap. *Revista Envío*. Récupéré de <http://www.envio.org.ni/articulo/3206>
- Erikson, E. H. (1959). *Identity and the Life Cycle*. New York : W.W. Norton & Company.

- Erikson, E. H. (1972). *Adolescence et crise : la quête de l'identité*. Traduction par J. Nass et C.-L. Combet, Paris : Flammarion.
- Fernández, P. D. et Romero, F. G. (2014, novembre). *El movimiento estudiantil en Nicaragua: el caso del Frente Estudiantil Revolucionario y su participación en el FSLN*. Communication présentée à Communication présentée au V^o Jornadas de estudio y reflexión sobre el movimiento estudiantil argentino y latinoamericano, Mar de Plata, Argentine.
- Flanagan, C. A. (2009). Young People's Civic Engagement and Political Development. Dans A. Furlong (dir.), *Handbook of Youth and Young Adulthood: New Perspectives and Agendas* (p. 293-300). New York : Routledge.
- Flanagan, C. A. (2013). *Teenage Citizens: The Political Theories of the Young*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Flanagan, C. A. et Sherrod, L. R. (1998). Youth Political Development: An Introduction. *Journal of Social Issues*, 54(3), 447-456.
- Flanagan, C. A. et Tucker, C. J. (1999). Adolescents' explanations for political issues: concordance with their views of self and society. *Developmental Psychology*, 35(5), 1198-1209.
- Front Sandiniste de libération nationale. (1984). *Programa histórico del FSLN*. Managua, Nicaragua Libre : Departamento de Propaganda y Educación Política del FSLN.
- González Bermejo, E. (1970, 1 novembre). Entrevista a Carlos Fonseca en La Habana. Récupéré de <http://www.cedema.org/ver.php?id=2708>
- Gooren, H. (2010). Ortega for president: The religious rebirth of Sandinismo in Nicaragua. *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 0(89), 47-63.
- Gould, J. (1990). « La raza rebelde »: Las luchas de la comunidad indígena de sutiava, Nicaragua (1900-1960). *Revista de Historia*, (21-22), 69-117.
- Gould, J. L. (1998). *To Die in this Way: Nicaraguan Indians and the Myth of Mestizaje, 1880-1965*. Durham, N.C. : Duke University Press Books.
- Grossman, R. (2008). The nation is our mother: Augusto Sandino and the construction of a peasant nationalism in Nicaragua, 1927-1934. *The Journal of Peasant Studies*, 35(1), 80-99.
- Hammack, P. L. (2010). Identity as Burden or Benefit? Youth, Historical Narrative, and the Legacy of Political Conflict. *Human Development*, 53(4), 173-201.
- Hanemann, U. (2005). *Nicaragua's literacy campaign; Background paper for the Education for all global monitoring report 2006*. Hamburg, Allemagne : UNESCO Institute for Education. Récupéré de <http://unesdoc.unesco.org/images/0014/001460/146007e.pdf>
- Harris, A. (2009). Young People, Politics and Citizenship. Dans A. Furlong (dir.), *Handbook of Youth and Young Adulthood: New Perspectives and Agendas* (p. 301-306). New York : Routledge.

- Heinz, W. R. (2009). Youth transitions in an age of uncertainty. Dans A. Furlong (dir.), *Handbook of Youth and Young Adulthood: New perspectives and agendas* (p. 3-13). New York : Routledge.
- Hodges, D. C. (1986). *Intellectual Foundations of the Nicaraguan Revolution*. Austin, TX : University of Texas Press.
- Hodges, D. C. (1994). Sandino's Mexican Awakening. *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies / Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*, 19(37/38), 7-34.
- Howard, J. et Vasquez, L. S. (2011). The Changing Spaces of Local Governance in Nicaragua. *Bulletin of Latin American Research*, 30(1), 64-79.
- Icaza, E. (2011). León, ¡nunca vencido! Récupéré de https://memoriasdelaluchasandinista.org/view_stories.php?id=59
- INIFOM. (2015). Ficha Técnica del Municipio de León. Instituto Nicaragüense de Fomento Municipal. Récupéré de <http://www.inifom.gob.ni/municipios/documentos/LEON/leon.pdf>
- IPADE. (2012). *Catálogo estadístico de elecciones en Nicaragua 1990-2011 in SearchWorks*. Managua, Nicaragua : Instituto para el Desarrollo de la Democracia.
- Kinzer, S. (2007). *Blood of Brothers: Life and War in Nicaragua*. Cambridge, M.A. : Harvard University Press.
- Krull, C. et Kobayashi, A. (2009). Shared Memories, Common Vision: Generations, Sociopolitical Consciousness and Resistance among Cuban Women. *Sociological Inquiry*, 79(2), 163-189.
- Maclure, R. et Sotelo, M. (2003). Children's rights as residual social policy in Nicaragua: State priorities and the Code of Childhood and Adolescence. *Third World Quarterly*, 24(4), 671-689.
- Mannheim, K. (1990). *Le problème des générations*. Traduction par G. Mauger et N. Perivolaropoulou, Paris : Éditions Nathan.
- Martí i Puig, S. (2010). The Adaptation of the FSLN: Daniel Ortega's Leadership and Democracy in Nicaragua. *Latin American Politics and Society*, 52(4), 79-106.
- Martí i Puig, S. (2013). Nicaragua: La consolidación de un régimen híbrido. *Revista de ciencia política (Santiago)*, 33(1), 269-286.
- McIntosh, H., Hart, D. et Youniss, J. (2007). The Influence of Family Political Discussion on Youth Civic Development: Which Parent Qualities Matter? *PS: Political Science & Politics*, 40(3), 495-499.
- Metzner, N. (2014). *¿La Voz Decisiva? Un análisis sobre el voto joven en Nicaragua*. Union Européenne et Oxfam. Récupéré de https://eeas.europa.eu/delegations/nicaragua/documents/press_corner/publications/20140217_01_es.pdf
- Metzner, N. et Muñoz, D. (2012). *Ahora es el tiempo, ¡Vos decidis! La Juventudes de Nicaragua – Una Oportunidad Olvidada*. Union européenne et Oxfam. Récupéré de

- http://www.eduquemos.org.ni/eduquemos/images/publicaciones/foro_educacion_la_llave_maestra_del_progreso/estudio_de_ddhh_de_la_juventud_empleo_participacion_y_educacion_mjn.pdf
- Miller, V. L. (1985). *Between struggle and hope: The Nicaraguan literacy crusade*. Boulder, Colo : Westview Press.
- Ministerio de educación. (1981). *Nicaragua triunfa en la alfabetización: documentos y testimonios de la Cruzada Nacional de Alfabetización*. San José, Costa Rica : Departamento ecuménico de investigaciones (DEI).
- MINJUVE. (2016). *Ministerio de la Juventud: Programa de formación y capacitación juvenil*. Récupéré le 5 mars 2016 de <http://www.injuve.gob.ni/index.php/programas/participacion>
- Musset, A. (2009). León/Sutiaba (Nicaragua) : frontière ethnique et justice spatiale. *Annales de géographie*, 665-666(1), 116-137.
- Natanson, J. (2012). *¿Por qué los jóvenes están volviendo a la política?: De los indignados a la cámpora*. Buenos Aires : Debate.
- Navarro-Génie, M. A. (2002). *Augusto « César » Sandino: Messiah of Light and Truth*. Syracuse, N.Y. : Syracuse University Press.
- Niemi, R. G. et Junn, J. (2000). *Civic Education: What Makes Students Learn*. New Haven : Yale University Press.
- Núñez de Escorcia, V. (2014). Would a truth commission be possible here? *Revista Envío*, (395). Récupéré de <http://www.envio.org.ni/articulo/4917>
- Ortega Campos, G. (2004, 20 juillet). El sacrificio traicionado de la juventud. *La Prensa*. Récupéré de <http://www.laprensa.com.ni/2004/07/20/nacionales/911194-el-sacrificio-traicionado-de-la-juventud>
- O'Shea, S. (2008). Welcome to Managua's International Airport: Three Decades of Memory Wars in Nicaragua. *Journal of Iberian and Latin American Research*, 14(1), 107-124.
- Ostermeier, M. (2016). *Against all Odds - Youth in Post-War Societies. The Case of Nicaragua*. German Institute of Global and Area Studies (GIGA). Récupéré de <https://www.giga-hamburg.de/en/publication/country-report-no-1-nicaragua-0>
- Palmer, S. (1988). Carlos Fonseca and the Construction of Sandinismo in Nicaragua. *Latin American Research Review*, 23(1), 91-109.
- Paranjpe, A. C. (2006). *Self and Identity in Modern Psychology and Indian Thought*. Springer Science & Business Media.
- Perla Jr., H. (2012). The FSLN and International Solidarity. Dans D. Close, S. Martí i Puig, et S. A. McConnell (dir.), *The Sandinistas and Nicaragua Since 1979* (p. 269-285). Boulder, Colo : Lynne Rienner Publishers.
- Petrie, H. A. (1993). *Jóvenes de Nicaragua: una historia que contar*. Nicaragua : Fundación Movilización Social.

- Pilcher, J. (1994). Mannheim's Sociology of Generations: An Undervalued Legacy. *British Journal of Sociology*, 45(3), 481-495.
- PNUD. (2011). *Informe Nacional de Desarrollo Humano 2011: las juventudes construyendo Nicaragua*. Managua, Nicaragua : Programme des Nations Unies pour le développement.
- Quesada, J. (1998). Suffering child: an embodiment of war and its aftermath in post-Sandinista Nicaragua. *Medical Anthropology Quarterly*, 12(1), 51-73.
- Rabello de Castro, L. (2007). Political Participation in the School Context: Youth Experiences in Collective Action. *Children, Youth and Environments*, 17(2), 93-111.
- Ramírez, S. (2002). Sergio Ramírez, nada más. Récupéré de http://www.sergioramirez.com/site_sergio/entrevistas/Silvia%20Cherem/reformal.htm
- Ramírez, S. (2012). *Adiós Muchachos: A Memoir of the Sandinista Revolution*. Traduction par S. A. D. Skar, Durham : Duke University Press Books.
- Ramos, E. (2013). Crucial Conversations: Exploring Intergenerational Trauma in Post-Conflict Guatemala – Columbia Social Work Review. *Columbia Social Work Review*, Volume IV, 11-23.
- Rizo, M. (1999). *Identidad y derecho: los títulos reales del pueblo de Sutiaba*. Managua, Nicaragua : Instituto de Historia de Nicaragua y Centroamérica.
- Rodgers, D. et Young, S. (2016). From a Politics of Conviction to a Politics of Interest? The Changing Ontologies of Youth Politics in India and Nicaragua. *Antipode*. Récupéré de <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/anti.12253/abstract>
- Saint-Germain, P. (1981). *Nicaragua libre: Une révolution qui ébranle l'Amérique centrale*. Laval, Québec : Éditions coopératives Albert Saint-Martin.
- Sandino, A. C. (1980). *El pensamiento vivo de Sandino, 5e édition*. San José, Costa Rica : EDUCA.
- Save the Children, Canada. (1992). *Effects of the Foreign Debt and Structural Adjustment Measures on the Situation of Children in Nicaragua (1991): Summary*. CANSAGE.
- Somoza, A. et Cox, J. (1980). *Nicaragua Betrayed*. Belmont, M.A. : Western Islands.
- Soriano, P. (2010). *Les frontières de l'identité. Le site de Paul Soriano (blogue)*. Récupéré le 6 septembre 2015 de <http://www.paulsoriano.fr/Les-frontieres-de-l-identite,183.html>
- Soulé, V. et Caroit, J.-M. (1981). *Le Nicaragua : le modèle Sandiniste*. Paris : Le Sycomore.
- Stewart, A. J. et McDermott, C. (2004). Civic Engagement, Political Identity, and Generation in Developmental Context. *Research in Human Development*, 1(3), 189-203.

- Strasser, M. (2013). La Lucha por las tierras de Sutiaba en la década de 1950: Memorias de mujeres que integraron la primera Junta Directiva Femenina de la comunidad indígena de Sutiaba. *UNIVERSITAS*, 4(1), 18-25.
- Tatar, B. (2009). State Formation and Social Memory in Sandinista Politics. *Latin American Perspectives*, 36(5), 158-177.
- Téllez, D. M. (2011). Tener ideales y luchar por ellos. Récupéré de https://memoriasdelaluchasandinista.org/view_stories.php?id=54
- Torney-Purta, J. (1990). Youth in Relation to Social Institutions. Dans S. S. Feldman et G. R. Elliott (dir.), *At the Threshold: The Developing Adolescent* (p. 457-478). Cambridge, M.A. : Harvard University Press.
- Trejo Mendez, P. (2013). Juventud Sin Futuro. Subjective Experiences of Spanish Youth: Resistance and Organization in the Context of Economic Crisis. *Social Policy for Development, Working Paper n° 581*. Récupéré de <http://thesis.eur.nl/pub/15502/>
- Tully, S. R. (1995). A painful purgatory: Grief and the Nicaraguan mothers of the disappeared. *Social Science & Medicine*, 40(12), 1597-1610.
- Tully, S. R. (2007). Scarcity and Surplus: Shifting regimes of childhood in Nicaragua. *Childhood*, 14(3), 355-374.
- Tünnermann Bernheim, C. (2009). Higher Education in Nicaragua. Dans F. López Segrera, C. Brock, et J. Dias Sobrinho (dir.), *Higher education in Latin America and the Caribbean, 2008* (p. 69-91). Caracas, Venezuela : Instituto Internacional de la UNESCO para la Educación Superior en América Latina y el Caribe. Récupéré de <http://unesdoc.unesco.org/images/0019/001917/191721e.pdf>
- UNAN-León. (2015). *Reseña histórica*. de http://www.unanleon.edu.ni/resena_historica.html
- United States Department of the Army and the Air Force. (1990). *Military Operations in Low Intensity Conflict* (No. Field Manual 100-20). Washington, DC. Récupéré de <http://www.globalsecurity.org/military/library/policy/army/fm/100-20/index.html>
- Valenzuela, M. et Lanzas, D. (2011). Había que entrenar, armar y ponerle mando a la gente. Récupéré de https://memoriasdelaluchasandinista.org/view_stories.php?id=58
- Vargas, M. (1982, 5 novembre). La historia de « Viva Sandino ». *La Barricada*.
- Verba, S., Schlozman, K. L. et Brady, H. (1995). *Voice and Equality: Civic Voluntarism in American Politics*. Cambridge, M.A. : Harvard University Press.
- Wertsch, J. V. et Roediger, H. L. (2008). Collective memory: conceptual foundations and theoretical approaches. *Memory*, 16(3), 318-326.

- Wyn, J. (2011). Youth as a Social Category and as Social Process. Dans S. Khalaf et R. Saad Khalaf, *Arab Youth: Social Mobilization in Times of Risk* (p. 35-46). Londres : Saqi Books.
- Zimmermann, M. (2000). *Sandinista. Carlos Fonseca and the Nicaraguan Revolution*. Durham, NC : Duke University Press.